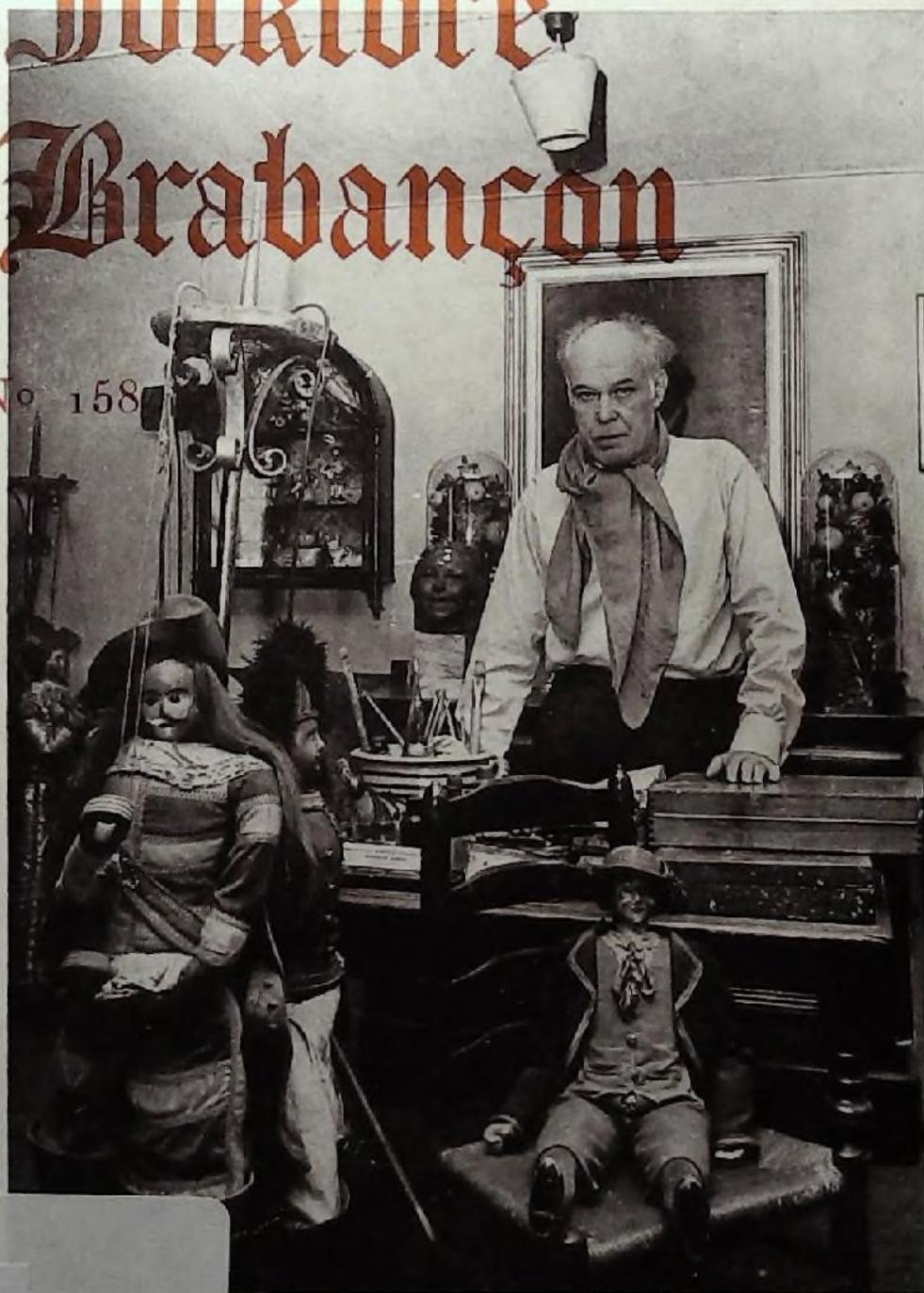


Le Folklore Brabançon

N° 158



REWISBIOUE
Archives

-8

24

Le
Folklore
Brabançon

JUIN 1963

N° 158

Notre couverture :

Le peintre Jef Bougeois, amateur d'antiquités, dans son atelier. L'artiste est depuis 1981 le conservateur du Théâtre de Toone.

(Photo R. Van der Plassche.)

Le Folklore Brabançon

ORGANE DU

Service de Recherches Historiques
et Folkloriques de la Province
de Brabant

RUE ST-JEAN, 4 — Tel. 13.07.50
BRUXELLES

SOMMAIRE

<i>Quatre Siècles de Marionnettes Bruxelloises</i> , par Antoine Demol	145
<i>Jef Bourgeois, le peintre des Marolles</i> , par R. Patesson	189
<i>Marches d'Entre-Sambre-et-Meuse et d'ailleurs (II)</i> , par B. Schroeder et B. Henry	202
<i>Le Lion Belgique et nos Etendards, Histoire millénaire (II)</i> , par Louis Rankard	243
<i>Hommage à Ste-Marie d'Oignies</i> , par Denis van Peteghem	260
<i>Varia</i>	271

JUN
1963

N° 158

PRIX : 35 F.

Le Service de Recherches
Historiques et Folkloriques du Brabant
publie également une Revue en néerlandais

« DE BRABANTSE FOLKLORE »

*Au sommaire du n° 158
de juin 1963 :*

De stad Aarschot
tijdens de troebelen der XVI^e eeuw,
par Dr. P. De Fraine.

Constantijn Huygens de Jonge te Aarschot,
par A. Coeck.

Het klooster van de Kapucijnen te Aarschot,
par M. l'Abbé Verpoyt.

Oude grufschriften te Aarschot,
par W. Schroeven.

's Herroegenmolens te Aarschot,
par J. Meeus.

Diest, het Oranjestadje,
par G. van der Linden.

Een en ander
over de Heilige Maria van Oignies,
par D. van Peteghem.

Quatre Siècles de Marionnettes Bruxelloises

*Le théâtre de Toone :
miroir de l'authentique esprit marollien*

par

Antoine DEMOL.

FRUSTE ET BOURRU, MAIS LE CŒUR SUR LA MAIN.

C'EST au quartier des Marolles qu'on peut sentir battre le cœur de Bruxelles. Malgré le caractère cosmopolite de cette capitale où se sont fixés les institutions européennes et divers organismes internationaux, elle a gardé un particularisme qui est surtout sensible dans les quartiers populaires.

Le vrai bruxellois reste fidèle aux vieilles traditions et coutumes qui sont surtout vivaces dans le quartier de la rue Haute et particulièrement aux Marolles. C'est ainsi qu'on y trouve la maison de logement du moyen-âge « Au Bossu », qui n'a pas été éclipsée par la proximité de la maison de l'Armée du Salut, où, mendiants et sans-logis trouvent à s'héberger.

D'ailleurs, dans le quartier, toutes les misères humaines semblent avoir été secourues de tous temps : depuis l'hôpital St-Pierre qui remplace l'ancienne léproserie, jusqu'au Mont de Piété ou

Caisse de Prêts, où l'on trouve chez « Ma Tante » l'argent nécessaire pour rembourser les dettes urgentes. Les pauvres vieillards sont secourus par les Petites Sœurs de St-Vincent de Paul; près de la Porte de Hal se trouve un institut pour aveugles; mendiants, musiciens ambulants, colporteurs, « cajoubereers » et chiffonniers ont aussi choisi ce quartier comme lieu de résidence ! A la place du Jeu de Balle existe un marché aux puces florissant. Là, chaque année, le jour de St-François d'Assises, les amis des animaux viennent en pèlerinage avec leurs pigeons, singes, ânes, chiens et chats pour les faire bénir par un prêtre-capucin.



Pendant son séjour à Bruxelles en juin 1962, le célèbre montreur russe de marionnettes, Obrazov, qui donnait des représentations au Cirque Royal, s'est rendu dans la cave de Toone VI (Pierre Wellemans). Voici Lagardère fraternisant avec une « cantatrice » russe

On y brasse la gueuze et le lambic et on y mange la « scholle » et la « waterzooi ».

Mais il y a surtout le jeu unique, incomparable du théâtre de marionnettes de Toone, qui représente quatre siècles de tradi-

tions et qui reste le seul miroir de la véritable âme marollienne de notre peuple bruxellois.

C'est en 1945 durant la première braderie d'après guerre, organisée par les commerçants de la rue Haute que m'a été révélé le jeu populaire des marionnettes bruxelloises.

En compagnie du bourgmestre Jef Van de Meulebroeck et du comité organisateur, j'ai vu Toone en action.

Depuis ce jour, je n'ai manqué aucune occasion d'approcher ce jeu populaire par excellence et d'essayer de reconstituer l'histoire des anciens et actuels monteurs, que le plus souvent la seule tradition orale permet de retrouver. Ce ne fut pas une tâche facile !

Cette étude n'a d'autre prétention que d'aiguiller les futurs chercheurs qui se risqueront à creuser le folklore bruxellois et en particulier le théâtre populaire qui rend le mieux l'état d'esprit du bruxellois, fruste et bourru, mais le cœur sur la main.

Pendant presque vingt ans, j'ai essayé de déterminer les phases de l'évolution du jeu des marionnettes bruxelloises, dans maints articles de journaux. Maintenant, une synthèse me paraît indispensable. Certains détails n'avaient plus la même importance — l'actualité perd si rapidement de sa valeur — et je les ai supprimés. Par contre, avec le recul du temps, d'autres semblaient devoir être amplifiés : les témoignages des vieux marolliens qui suivaient assidûment les jeux de marionnettes, m'y ont puissamment aidé.

LE BRUXELLOIS EST UN « COMEDIEN » NE.

Le Bruxellois adore le théâtre. C'est surtout la fiction dans le jeu qui le passionne. Même dans son comportement journalier, le Bruxellois se montre comédien : il a besoin d'enjoliver la réalité quotidienne, qu'il façonne grâce à une imagination fructueuse.

Quand il parle, il aime avoir un auditoire autour de lui. Il exprime ses idées en de petites phrases concises mais imagées. Son dialecte marollien est piqué de mots d'esprits et de traits d'humour. La « zwanze » est une des caractéristiques de son esprit d'indépendance.

Nous retrouvons toutes ces qualités dans le jeu des marionnettes bruxelloises qui a quatre siècles de traditions et qui fut à plusieurs moments très florissant.

Longtemps le Théâtre de Toone fut un moyen d'expression indispensable à notre bon peuple bruxellois.



En octobre 1952, pendant les fêtes breugheïennes, Toone VI (Pierre Welleman) fut couronné ROI DES MARIONNETTES, par l'artiste populaire Esther Deltenre, tandis qu'Antoine Domol lisait la proclamation des « Amis de la Marionnette ».

En effet, le théâtre de marionnettes se veut remonter à Philippe II. L'envahisseur espagnol était honni par la population. Les membres des Chambres de Rhétorique n'étaient pas tendres pour l'occupant. Réactions et persécutions ne se firent pas attendre et bientôt toute représentation théâtrale fut interdite. C'était mal juger l'esprit de révolte qui animait l'âme des Bruxellois : les grandes scènes étaient fermées ? Qu'à cela ne tienne : dans les caves des maisons, de petites scènes furent improvisées ; à petites scènes : petits acteurs ; et voilà les marionnettes.

Thème des pièces : les avatars du peuple aux prises avec l'envahisseur.

Vous voyez que ce petit théâtre peut prétendre à d'authentiques lettres de noblesse.

Périodiquement, on le retrouve dans la petite histoire de notre pays : lors de la création du théâtre de la Monnaie au début du XVIII^e siècle, un privilège crut pouvoir interdire toute représentation théâtrale dans les théâtres bruxellois : la réaction fut immédiate : les acteurs de nos tréteaux furent remplacés par des marionnettes, et les pouvoirs publics n'osèrent contester ce moyen détourné de représenter les œuvres populaires.

TRADITIONS... — Ce n'est cependant que vers 1830 qu'Antoine Genty aidé de Courtois anima pour la première fois le fameux théâtre de marionnettes qui allait prendre son nom comme emblème (Nul n'ignore que « Toone » est le diminutif d'Antoine) : la dynastie des Toone était née.

Les amis de Toone ont pu laborieusement reconstituer la chronologie des différents monstres de marionnettes.

Voici quelques détails de cette dynastie : De 1835 à 1880 officiait Toone I^{er}, appelé aussi l'Ancien. Ensuite un certain Frans Taelmans anima des marionnettes sous le nom de Toone II, de 1845 à 1890.

C'est Jan De Krol que les ketjes bruxellois purent applaudir dans son « poesjenellekelder » jusqu'en 1914, sous le nom de Toone III. Daniel Van Landewijck, mort entre les deux guerres, était Toone V. Nous avons encore le plaisir de connaître personnellement Toone IV et Toone VI, pseudonymes qui cachent la personnalité de Jean Hembrauf et Pierre Welleman.

REPERTOIRE... Quiconque a pu apprécier la saveur d'une représentation du Théâtre de Toone sera d'accord avec nous : il est matériellement impossible de répéter ici toute l'ambiance, la ferveur, la poésie que dégage une telle représentation. Ce théâtre étant essentiellement l'expression de l'âme du peuple marollien, est uniquement joué dans ce langage fleuri et savoureux : le bruxellois ; bruxellois, mélange de flamand et de français, langage légèrement « pincé » lorsqu'il s'agit d'imiter une certaine noblesse. Quels sont les thèmes représentés par ce petit théâtre ?

On y retrouve du Michel Zévaco, du Dumas, du Féval, pièces historiques résumées en bruxellois avec toutes les expressions

typiquement marolliennes, de pièces religieuses comme « La Passion », une pièce écrite exprès pour le petit théâtre par Michel de Ghelderode, d'après des « jeux » de tradition lointaine, « Les enfants innocents », « Les Deux Orphelines », etc.

Les principaux héros de ce théâtre ? Woltje, le petit Wallon, grand justicier qui fit les beaux soirs de cette petite scène, Lagardère, etc.

Toutes ces marionnettes ont leurs armes, leurs armures et leurs costumes personnels : certaines tenaient la scène pendant des semaines : la représentation du PARDAILLAN nécessita 52 soirées.

THEATRE DE TOONE « FERMER » (sic), voilà ce qu'on put lire à l'entrée de la cave en mars 1963.



Le Bourgmestre Van de Meulebroeck, l'Echevin Catteau (à gauche) et Ginette Leclercq, l'artiste française de cinéma, assistent à la proclamation de Toone VI, comme roi de la Marionnette bruxelloise.

Que de nostalgie dégagea cette inscription : mort de ces prestigieux acteurs qui dorment dans la poussière des coulisses, avec leur pauvre cervelle de carton pâte et leur visage soigneusement verni... Mais non, nous ne vous laisserons pas mourir. Un pinceau habile viendra raviver vos couleurs, de savantes retouches rajeu-

niront vos costumes, d'habiles montreurs vous rendront vie à la scène et vous feront applaudir ou huer selon l'humeur du bon public bruxellois. Les « Amis de Toone » réussiront cette prouesse.



Quelques poupées de Toone, avec à l'avant-plan WOLTJE, la poupée bruxelloise qui ne craint jamais de dire la vérité, et qui n'hésite pas à égratigner les autorités locales.

PROJETS — Il est évident que le Théâtre de Toone ne peut subsister dans sa formule traditionnelle avec ses représentations journalières qui, ne répondant plus au besoin d'expression de la population actuelle et détruite par la technique moderne (cinéma, télévision, etc...), ne pourrait faire recette.

Cependant des représentations périodiques, précédées de quelques minutes d'histoire pourront faire connaître ces glorieuses marionnettes aux amateurs friands de folklore.

A l'occasion de certaines kermesses ou de certaines fêtes historiques, des représentations pourront être données.

Le Théâtre de Toone se fera connaître hors de nos frontières, et cette idée est encouragée par le Commissariat Général au Tourisme, la Province de Brabant et la ville de Bruxelles.

Une tâche ardue attend encore les Amis de Toone pour sauver le théâtre et mener à bien le travail qu'ils se sont imposés : vous pouvez les aider : faites-vous membre de l'association...



Toone est assisté des « aides » qui manient les marionnettes et qui sont spécialisés dans les duels spectaculaires.

TOONE NE VEUT PAS MOURIR.

Le Théâtre de Toone ne veut pas mourir. C'est la conclusion à laquelle j'ai été amené, en terminant cette étude sans prétention, qui veut donner un aperçu de quatre siècles de marionnettes bruxelloises.

Ces quelques pages comportent non seulement l'histoire des théâtres populaires de marionnettes, l'arbre généalogique de la dynastie des Toone, mais constitue aussi un programme d'action en vue de la sauvegarde de ce « document » à la fois historique et folklorique, qui fait partie intégrante de la vie bruxelloise depuis l'époque espagnole.

Comme nous l'avons écrit, le théâtre de marionnettes date du XVI^e siècle, à l'époque de Philippe II, lorsque toute activité fut interdite aux Chambres de Rhétorique. Les comédiens s'installèrent alors dans les caves pour jouer dans la clandestinité et interpréter des pièces en faveur de la résistance.

Le théâtre de marionnettes populaires a connu un nouvel essor en 1700 lorsque le « Grand Théâtre de la Monnaie » reçut du magistrat le privilège d'organiser, lui seul, des représentations dramatiques. A cette époque, tous les tenanciers de cabarets possédant une salle de danse, un local de réunion ou une cave firent appel à des « marionnettistes » ou des « montreurs », seule catégorie de comédiens n'étant pas stipulée dans le décret interdisant toute activité théâtrale.

La multitude de théâtres de marionnettes qu'on trouvait jadis à Bruxelles, à la Belle Epoque — troisième période prospère pour les montreurs — est de caractère social. Chaque quartier populaire possédait au moins une ou deux caves-théâtres. On y jouait souvent les pièces qui figuraient au répertoire des grands théâtres, accessibles uniquement aux bourgeois.

Antoine Genty et Antoine Courtois sont les fondateurs de la dynastie des Toone. C'est en 1830 que la Ville autorisa, au premier, à établir un théâtre de marionnettes dans une cave aux abords de l'hôpital St-Pierre.

On trouvait jadis des théâtres de marionnettes spécialisés dans telle ou telle discipline. C'est ainsi qu'un certain Colas du « Mirillon », nom d'une salle de danse du quartier des Bréguettes, exploitait un théâtre dont le répertoire ne comportait que des opéras. Chaque saison, il programmat notamment « Faust » et « La Muette de Portici ». Son fils, Bienvenu Dufays, également montreur, avait abandonné le marollien pour jouer en « français académique ». Son règne ne fut pas de longue durée. Il existait même en 1897 un théâtre de marionnettes pour intellectuels dans la cave d'un établissement du boulevard Anspach.

Les « Amis de Toone » — qui ont pour objectif de maintenir en vie le théâtre de marionnettes populaire à Bruxelles, ainsi que son musée de la marionnette bruxelloise — ont établi un plan d'action. On jouera encore chez Toone mais sous la formule de « gala ». Chaque fois, le programme se composera d'un épisode du répertoire classique tel que « Les Pardaillans », d'une pièce de tradition telle que « Ourson et Valentin », dont les origines remontent aux environs de 1700, de même que d'une pièce d'actualité présentée dans le style de Toone VI. Cette représentation de gala se terminera par un « moules-frites » dans un établissement du quartier. Les « Amis de Toone » pourront également compter sur l'appui du commissariat général au tourisme, sur celui du service des recherches historiques et folkloriques de la province, de la ville de Bruxelles et du Syndicat d'Initiative.

Un fait semble dès à présent certain : Toone VI, qui a dû fermer son théâtre pour des raisons de santé ne sera pas le dernier montreur de marionnettes bruxelloises. Déjà de jeunes bruxellois apprennent le maniement des poupées sous la direction de l'octogénaire Georges Hembrauf, dit Toone IV et de Pierre Welleman, le VI^e du nom, et étudient le répertoire de tradition, que l'on enregistre sur bande magnétique. Une copie de cet enregistrement sera offerte au Musée de la parole. Le vieux marionnettiste serait ainsi sauvé et conservé pour les générations futures.

PROCLAMATION DES « AMIS DE LA MARIONNETTE ».

En 1953 les commerçants de la rue Haute ont proclamé Pierre Welleman ou Toone VI, Roi des Marolles.

Toone VI présentait à ce moment, dans son pittoresque théâtre de la rue Notre-Dame-des-Grâces, ses personnages légendaires qui faisaient vibrer chaque soir les vieux Bruxellois qui étaient ses clients assidus. Ses derniers clients, hélas ! Car on ne s'intéresse pas assez à notre folklore.

Connaissez-vous Charlemagne à la barbe fleurie, Lagardère, « Poupa » Pardaillan, le duc de Guise, etc., sans compter les innombrables spadassins dont les épées entrechoquées font jaillir, à chaque représentation, mille étincelles.

LE SOIR ILLUSTRÉ



LE RÈGNE DES "TOONE"

La résurrection des Marionnettes bruxelloises

Là-dessus de nos marionnettes, c'est la résurrection de la tradition bruxelloise. C'est un projet de la classe d'histoire qui a été lancé. Il se agit de maintenir en vie le théâtre de marionnettes populaire à Bruxelles, ainsi que son musée de la marionnette bruxelloise. On jouera encore chez Toone mais sous la formule de « gala ». Chaque fois, le programme se composera d'un épisode du répertoire classique tel que « Les Pardaillans », d'une pièce de tradition telle que « Ourson et Valentin », dont les origines remontent aux environs de 1700, de même que d'une pièce d'actualité présentée dans le style de Toone VI. Cette représentation de gala se terminera par un « moules-frites » dans un établissement du quartier. Les « Amis de Toone » pourront également compter sur l'appui du commissariat général au tourisme, sur celui du service des recherches historiques et folkloriques de la province, de la ville de Bruxelles et du Syndicat d'Initiative.

Le théâtre de Toone VI, qui a dû fermer son théâtre pour des raisons de santé ne sera pas le dernier montreur de marionnettes bruxelloises. Déjà de jeunes bruxellois apprennent le maniement des poupées sous la direction de l'octogénaire Georges Hembrauf, dit Toone IV et de Pierre Welleman, le VI^e du nom, et étudient le répertoire de tradition, que l'on enregistre sur bande magnétique. Une copie de cet enregistrement sera offerte au Musée de la parole. Le vieux marionnettiste serait ainsi sauvé et conservé pour les générations futures.



Dans le but de Toone VI, la tradition bruxelloise est maintenue en vie. C'est un projet de la classe d'histoire qui a été lancé. Il se agit de maintenir en vie le théâtre de marionnettes populaire à Bruxelles, ainsi que son musée de la marionnette bruxelloise. On jouera encore chez Toone mais sous la formule de « gala ». Chaque fois, le programme se composera d'un épisode du répertoire classique tel que « Les Pardaillans », d'une pièce de tradition telle que « Ourson et Valentin », dont les origines remontent aux environs de 1700, de même que d'une pièce d'actualité présentée dans le style de Toone VI. Cette représentation de gala se terminera par un « moules-frites » dans un établissement du quartier. Les « Amis de Toone » pourront également compter sur l'appui du commissariat général au tourisme, sur celui du service des recherches historiques et folkloriques de la province, de la ville de Bruxelles et du Syndicat d'Initiative.

Le théâtre de Toone VI, qui a dû fermer son théâtre pour des raisons de santé ne sera pas le dernier montreur de marionnettes bruxelloises. Déjà de jeunes bruxellois apprennent le maniement des poupées sous la direction de l'octogénaire Georges Hembrauf, dit Toone IV et de Pierre Welleman, le VI^e du nom, et étudient le répertoire de tradition, que l'on enregistre sur bande magnétique. Une copie de cet enregistrement sera offerte au Musée de la parole. Le vieux marionnettiste serait ainsi sauvé et conservé pour les générations futures.



Première page de l'article de Richard Dupierieux dans la « Soir Illustré » du 28 mars 1931, par lequel l'opinion publique a été alertée en faveur de la marionnette bruxelloise.

Au couronnement de Toone VI, l'auteur de la présente étude à lu la proclamation suivante des « Amis de la Marionnette » :

« Du temp où les hautes personnalités ici présentes étaient des « kerjes », Bruxelles comptait 14 poechenelle kelders.

» Un seul portait le titre de Toone: celui possédant les marionnettes à armures, d'Ourson et Valentin, de Vivier et Mallagaz, des Quatre fils Aymon, du Lion de Flandre.

» Au quartier de Bruegel, aucun Poechenelle n'osait enfreindre cette prérogative, cette royauté rattachée en droite ligne au cycle de Charlemagne.

» Toone, nom magnifique dont la résonnance cache celui des titulaires successifs : Jan de Krol, Jan de Bruyne, François van de Marmite, Colas van de Mirliton, Jeanke de Locrelle, Pie Pijp, tous noms du Royaume de nos poechenelles mais ignorés par l'Etat-Civil.

» Puisqu'une royauté se numérote, Pie Pijp ici présent sera Toone VI, et deux rois non couronnés, Toone, Taelmans, le fils de François van de Marmite, et Toon IV : Jeanke Hembrauf, de la lignée des Locrelle, le baptiseront au lambic.

» Toone, en vrai roi, ne fait pas de visites mais reçoit, et le Comité Bruegel remercie notre Bourgmestre d'être resté fidèle à la tradition.

» Au Poechenellekelder de Toone, le spectacle le plus émouvant est dans la salle. De génération en génération se transmettent les règles immuables d'une tradition non écrite. Protocole dont Toone Roi est prisonnier et desservant.

» De tous les théâtres à acteurs de bois, le Poechenellekelder de Toone est peut-être le seul où vit encore l'authentique tradition populaire.

» Poechenellekelder de Toone cher à tout vrai Bruxellois, où seuls ils se sentent les initiés d'un langage cantonné entre les Marolles et la Chapelle; Toone VI, les anciens qui te couronnent roi expriment un souhait aux hautes autorités présentes, dirigez la jeunesse vers le Poechenellekelder, vers les vieilles leçons morales de nos « stukske bij » moins pernicieuses que le cinéma ».

Jean Francis a consacré à tous ces personnages et à leur animateur, le « Roi des Marolles », Pierre Welleman, un petit livre illustré de charmants dessins d'Ange Rawoe et de lumineuses photos de Cavet.

De la « cave » de Toone à la vieille maison dite de Bruegel et de Teniers, c'est un passé riche en folklore, qui revit ainsi, avec ses odeurs de frites et toute la liesse d'un quartier aussi populaire que populaire.

Le docteur Heulens, propriétaire actuel de la Maison Bruegel, fait des restaurations.

La dernière salle de danse, avec son orchestron multicolore et ses « veuvechters », a fermé ses portes. Mais notre folklore est loin d'être mort pour toujours. Il suffirait d'un rien pour lui rendre sa vigueur, pour lui attirer la grande foule des curieux et des touristes.

Voilà pourquoi l'appel des « Amis de Toone », pour se grouper en société folklorique et historique, vient à son heure. Puisse-t-il être le présage de l'union de tous les amoureux du Vieux Bruxelles. De l'Ommegang au Grand Serment des arbalétriers, du bon peuple gouaillieur aux amis de partout, qui se promènent au cœur de la ville, le nez en l'air, pour voir non les étages modernes mais les vieux pignons à gradins.

Et puissent-ils, tous, avoir le même enthousiasme que cet assistant de Toone qui, dans les coulisses du petit théâtre populaire, gifle le traître halafré à sa sortie de scène !

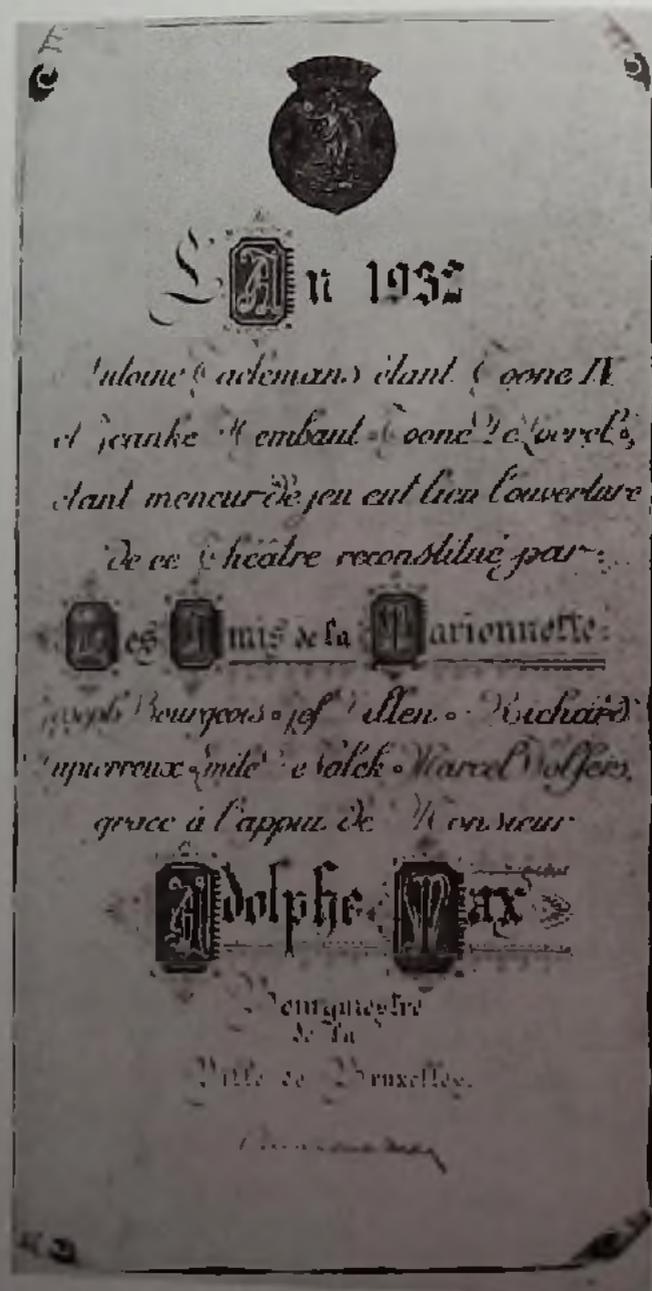
UNE REPLIQUE AU MUSEE DU CINQUANTENAIRE

En janvier 1953 notre savant ami J. Verbesselt, conservateur du Musée de Folklore au Cinquantenaire, avait construit une réplique de la cave de Toone, dans les sous-sols du musée.

A l'occasion de l'ouverture officielle de cette cave, à l'époque, j'ai fait pendant l'entracte de la représentation, une petite causerie concernant cette histoire merveilleuse des marionnettistes bruxellois.

Louis Quiévreux, dans « La Lanterne » du 16 janvier 1953 en faisait le petit compte rendu suivant :

« Pendant un entracte, mon jeune confrère Antoine Demol fit sur les marionnettes bruxelloises une causerie impromptue pleine de saveur et de science.



Le « Amis de la Marionnette » inauguraient en 1932
 le Livre d'Or, par la signature du burgomestre
 Adolphe Maz.

» Il parla de deux marionnettistes, Antoine Gentil et Antoine Courtois, qui étaient célèbres vers 1830-1940. Il remonta jusqu'à Philippe II en expliquant que les Chambres de Rhétorique, persécutées à cause de leurs spectacles fustigeant l'oppression, se réfugièrent dans des caves, où des marionnettes continuèrent leur résistance à l'inquisition. Depuis, chose curieuse, les marionnettes populaires ont toujours hanté des caves...

» Vers 1700, à cause de privilèges dont jouit le Grand Théâtre, les autres troupes ne purent plus jouer. C'est alors que ces scènes firent appel à des marionnettes pour tourner les règlements.

» Le comte de Borchgrave d'Altena, conservateur en chef des Musées, remercia M. Demol et, tirant la leçon de ses enseignements, affirma que tous les montreurs de marionnettes sont « courtois » et « gentils »...

» Il ne vous reste plus qu'une chose à faire pour goûter, dans toute leur saveur, les spectacles des Toones : apprenez le dialecte bruxellois, mêlez-vous aux brocanteurs du Vieux-Marché, allez boire des pots au Bossu, rue Haute, chez Dikken Tich, promenez-vous rue Saint-Martin, à Cureghem, à Anderlecht, et oubliez l'artificiel d'un tas de pièces nouvelles, aussitôt jouées, aussitôt oubliées, pour jouir, à cent pour cent, de la renaissance des marionnettes dans notre bonne vieille ville... »

Dans le même article Louis Quiévreux parle de Georges Hembrauf, qui de nouveau, à l'âge de 80 ans veut aider les « Amis de Toone » à la conservation du théâtre populaire.

« J'ai été écouter Toone IV, qui a donné, devant une salle comble, trois pièces de son répertoire, aux Musées royaux du Cinquantenaire, où M. Verbesselt a reconstitué un délicieux théâtre de marionnettes.

» Toone IV s'appelle Jean Hembrauf. C'est lui qui montrait les marionnettes bruxelloises au Royaume des Enfants de l'Exposition de 1935. Il y avait dix-sept ans qu'il n'avait plus joué; il a fait une rentrée foudroyante. Son père, Georges, fut un marionnettiste célèbre à Bruxelles. On l'appelait Toone « de Locrel », parce qu'il habitait impasse de Lokeren.

» Toone IV a tenu, devant son public intellectuel du Cinquantenaire, à observer une tradition bruxelloise : il a joué en dialecte flamand.

» Malheureusement, les neuf dixièmes des spectateurs n'ont rien compris. Voilà ce que c'est de ne pas s'attacher aux patois !

» S'ils n'ont pas compris, ils ont, par contre, été envoûtés par l'action des marionnettes, par l'éclat de leurs costumes, par leur grâce naïve, par leur étonnante force d'expression. »

Louis Quiévreux dans un autre article de « La Lanterne », du 28 juillet 1954, insiste à nouveau pour que l'auteur de cette brochure continue ses recherches sur l'histoire de la marionnette bruxelloise.



Impasse de Varsovie où 1932 vit réapparaître le jeu des marionnettes.

« Mon jeune et savant confrère A. Demol a étudié tout spécialement les marionnettes de Bruxelles. Il est parmi les plus avertis dans ce domaine. Retracer une histoire complète des

marionnettes bruxelloises serait un travail de longue haleine. Demol pourra, je crois, le mener à bien. Je pense à lui en exhumant de vieilles notes sur les « poechenellen » bruxelloises de la deuxième moitié du siècle dernier. »

LA RESURRECTION DES MARIONNETTES BRUXELLOISES EN 1931.

Nous nous permettons de citer en entier un article de notre éminent confrère feu Richard Dupierreux, extrait du « Soir Illustré », du 28 mars 1931, par lequel celui-ci a pu intéresser les autorités, ainsi que le grand public, au théâtre de Toone. Ainsi fut sauvé à l'époque le jeu folklorique des marionnettes bruxelloises, et qui, par la suite, a tenu bon pendant plus de trente ans. Que le nouveau groupement « Amis de Toone », créé en avril 1963, trouve lui aussi les appuis nécessaires pour faire durer à son tour cet aspect unique de notre folklore bruxellois pendant les années à venir.

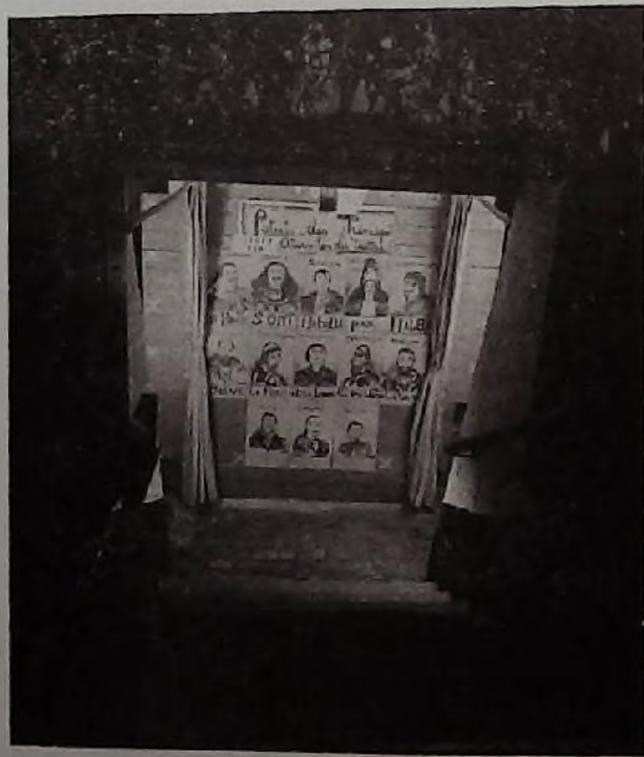
« La destinée des marionnettes ressemble, à s'y méprendre, à la destinée humaine : il en est qui ont de la chance et d'autres qui n'en ont point; il en est qui se contentent d'un espace limité d'autres qui se répandent dans le monde, avec une force étonnante de propagande. Mais les marionnettes font sur cette terre ce qui n'est promis aux hommes qu'après être passés dans l'autre monde : elles ressuscitent. Dans quelques jours le peuple de la rue Haute, les bons enfants du père Bruegel, pourront s'en aller joyeux par la ville en criant : « Toone est ressuscité ! ». Et cela, tout de même, vaudrait bien une braderie !

» On a beaucoup moins parlé des marionnettes bruxelloises que des marionnettes liégeoises. L'impasse des Liserons est moins connue que la Roture et Woltje n'a pas la réputation de Tchantchès, c'est entendu. Mais ceux qui veulent bien s'en approcher avec cet esprit de primitif, indispensable à la compréhension de l'art d'à présent, trouveront en sa compagnie des attraits singuliers.

» Nous descendrons donc bientôt dans la cave de Toone ressuscité, au numéro 5 de la pittoresque rue Christine. Mais avant de franchir le seuil, il n'est pas mauvais d'arrêter un peu la pensée sur le souvenir des grands ancêtres et d'en conter l'histoire. Tâche plus difficile encore que celle qui consiste à distin-

guer le Maître de Flémalle de Jacques Daret ou de Roger de la Pasture ! Ici, point d'archives et guère d'écrits. Le document à disparu avec les hommes. Il faut remonter les générations au gré de confidences difficilement surprises, chercher dans les albums de photos de famille, fouiller des coins perdus de tiroirs pour y trouver un carton ou un bout de programme.

» Allons-y, à la grâce de Dieu, comme s'il nous appartenait d'écrire l'histoire d'une famille régnante qui a connu bien des malheurs !



L'entrée caractéristique de la cave de l'Impasse de Varsovie.

Ce nom magnifique de Toone, évidemment dérivé d'Antoine, fut porté vers 1830, par un mystérieux personnage qui prend à nos yeux, des aspects légendaires, comme d'un Tsar qui aurait eu de bonnes raisons de laisser croire à son caractère surnaturel. Toone l'Ancien a-t-il eu des prédécesseurs ? C'est possible. On a trouvé, dans les Catacombes de la Rue des Cailles, les traces d'un Michel Canters, maître d'un menu peuple à têtes de bois; et la Moeijer

Thomes elle aussi, rue de la Verdure, puis rue Haute, figure, à la manière d'une Juturne enveloppée d'ombres dans la mythologie préhistorique des « poechenelle kelders ». Mais l'Ancêtre, c'est Toone. Au bout de la rue Haute, une arcade à l'espagnole nous invite à pénétrer dans son fief. Sitôt franchies les premières demeures, l'impasse marque un angle brusque et le visiteur peu averti imagine qu'un esprit malin l'a fait changer de climat, sans qu'il s'en doute. Il est à Naples, incontestablement. Les maisons basses et peintes de couleurs vives sont parées de linges qui sèchent sur des hampes, fichées dans les appuis des fenêtres et les femmes aux yeux noirs qui sont groupées sur les seuils parlent italien. L'Impasse des Liserons est depuis longtemps habitée par les joueurs d'orgue de barbarie qui enrichissent nos banlieues d'un sonore romantisme. Mais, à côté de la grand-mère de Caserta qu'on voit bercer un poupon trop serré dans ses langes, la charrette du marchand de caricoles et le pavé bien nettoyé, poudré de sable blanc, montrent qu'on est en terre flamande.

» Le nom de Toone crée tout de suite une émotion. La mémoire de l'ancêtre est ici respectée comme il sied et pour descendre dans la cave qui fut la sienne, les lampes s'allument d'elles-mêmes... Descendons l'escalier périlleux. Descendons-le sans crainte. Nous n'y trouverons point de corps embaumés ni de cadavres desséchés. Nous n'y verrons que des voûtes sombres et nous nous heurterons à des murailles nouvelles; on a loci la cave de l'Ancêtre comme un terrain vague et derrière cette porte de bois, des familles italiennes ont élu domicile.

» Ici, pendant de longues années, Toone l'Ancien a mené le jeu d'« Ourson et de Valentin », de « Vivier et Mallagaz » et des « Quatre Fils Aymon ». Ici ont retenti les batailles des vieilles « pièces à armures ». Ici Woltje, qui survit aux plus meurtrières épreuves a prouvé que l'esprit bruxellois ne meurt pas plus qu'Uilenspiegel lui-même. Nous sommes dans la Sainte-Calixte des « poechenelles ». Gardons-y le silence un instant, dans le frémissement du mystère. Bientôt nous connaissons, avec les sécurités du réel, les insuffisances de l'histoire, qui ne laisse plus guère de jeu à l'imagination.

» Toone l'Ancien semble bien avoir régné de 1835 à 1880. Il ne s'est définitivement installé dans son fief des Liserons qu'après avoir séjourné — peut-être, d'ailleurs — avant son couronnement, dans divers autres palais souterrains. On le signale

rue des Vers, rue Christine, rue des Sabots, en 1865 rue de la Plume, l'année suivante, rue du Miroir, avant d'aller finir ses jours dans un hospice sans gloire. Mais ces différentes migrations mériteraient d'être examinées par des historiens plus spécialisés dans l'étude de ce passé sans archives.

Théâtre des Marionnettes
— sous la direction de —
GEORGES HEMBAUF
dit TOONE
RUE DU MIROIR, 74, BRUXELLES
Donne représentations à domicile

REPRÉSENTATION DRAMATIQUE
DES MARIONNETTES
 Jeudi 14 septembre 1891, à 8 h. du soir
 RUE DE LA BASSE (Impasse de la Croix, 1.)
UNE CAUSE CÉLÈBRE
TRAGÉDIE EN 5 ACTES
 de M. Georges HEMBAUF (dit Toone)
 Carte prise d'avance, 10 cent. — Au bureau, 15 cent.

ŒUVRE DE BIENFAISANCE
 JEUDI 17 MARS 1904
Représentation à domicile
REPRÉSENTATION DRAMATIQUE
DES MARIONNETTES
 Rue des Vers (au coin de l'Impasse St-Thérèse)
LES DEUX ORPHELINS
Tragédie en 5 actes et 6 tableaux
 de M. Georges HEMBAUF (dit Toone)
 Carte prise d'avance, 10 cent. — Au bureau, 15 cent.

RAPID CLUB BRUXELLOIS
101^e ANNÉE



Jeudi 21 janvier 1891

THÉÂTRE DES MARIONNETTES
de la rue de la Rosière

Programme

I. **LE RAPIDE CHEZ TOONE**
Représentation à domicile
 Le spectacle sera dit dans la salle par M. Toone.

II. **LA FAVORITE**
Opéra en 3 actes
 de M. Toone

III. **EN EST PEU DE SE PAS FUMER**
Comédie en 1 acte
 de M. Toone

Ces « programmes » et cartes d'entrée provenant de théâtres de marionnettes, installés à la Belle Époque rue de la Rosière, rue du Miroir et rue des Vers constituent un authentique document historique et folklorique. En 1897, les monteurs bruxellois organisaient des représentations à domicile et, en cette même année, on assistait à une soirée de gala ou de bienfaisance chez Toone pour la somme de 10 ou 15 cents.



Jean Hembrauf, l'octogénaire de la rue Haute dont le père, Toone de Loquel donnait en 1891, des représentations rue du Miroir, s'est remis au jeu de marionnettes et montre son grand talent d'improvisateur.

(Photo R. Van der Plassche.)

» A côté de Toune l'Ancien, nous voyons se dessiner la figure de « Toone II » (1845-1890). Toone II s'appelait François Taelmans et l'Ancien fut le parrain de son fils devant l'Eglise comme devant le peuple des marionnettes. Il a conduit le jeu depuis 1865 jusqu'à sa mort et eu, comme fidèles dans l'équipe qui doit aider tout marionnettiste, des hommes dont les noms sont restés célèbres : Jan Corrvindt, dit Jan de Bruyne, d'une valeur exceptionnelle comme habilleur de poupées et son fils Simon. Et c'est chez lui que prit grade un autre loyal chevalier des Polichinelles. Georges Hembrauf, qui a régné ailleurs, rue des Ménages, rue du Miroir, rue de la Rasière, où il tint dans l'impasse Locrel (ou de Lokeren), actuellement démoli, un théâtre célèbre, auquel il n'eut point tort d'appliquer le nom de Toone, puisque c'est chez Toone II qu'il en avait appris les secrets. Nous l'appellerons donc « le Toone de Locrel ».

» Le fils de Georges Hembrauf, Jean-Baptiste, a joué avec son père dès qu'il eut quatorze ans; il émigra un instant chez Toone II, revint ensuite, rue de la Rasière, chez son père, puis fut maître de son jeu, impasse de la Prévoyance, impasse Sainte-Thérèse, rue des Prêtres, — où il fut pendant la guerre — rue du Miroir et enfin, rue de l'Abricotier. C'est dans le « poechenelle kelder » de la rue de l'Abricotier qu'il renonça aux marionnettes. C'est là qu'il licencia sa troupe pour prendre un commerce rue de la Rasière. Je l'ai rencontré dans son magasin et, entre deux paquets de lainage et de flanelles, nous avons évoqué les souvenirs de son père, Toone de Locrel, en feuilletant de vieux papiers. Jean-Baptiste Hembrauf est en effet fort exceptionnel, parmi les maîtres des marionnettes : il a des archives !

» Voici la carte de Georges Hembrauf, « Directeur du Théâtre de la Rue de la Rasière (Impasse Locrel 1) » qui « entreprend des représentations à domicile et joue sur la voie publique avec le théâtre guignol ». Voici une très ancienne invitation, adressée par « la Société des ceux qui ont été sur l'Ecole n° 3 de Saint-Gilles » à un « Mossieu à sa femme, et à tous les autres de son connaissance » pour qu'ils viennent une fois voir la Représentation gala », dans laquelle « y aura un grand drame en 5 actes et 27 tableaux, avec 2 duels, 1 enlevage, 3 assassinats et 7 sangements à vue ». Et le Toone de Locrel prenait la précaution d'avertir le public d'une mesure d'ordre sévère. « On ne peut pas, disait-il, jeter les pelures après la tête des artistes sous peine de flanquage à la porte ». Voici, surtout, une sensationnelle interview, publiée



Jean Hembrauf ou Toone IV au milieu de ses « spadassins » et « chevaliers » qui portent les armures traditionnelles.

par la « Réforme », le 3 février 1897. Moment tragique ! Est-ce parce que les troupes turques, parce que Candie est ravagée de pillages et de massacres ? Non, mais parce qu'un jaloux a fait courir le bruit que le Toone de Locrel fermait son théâtre. Et le père Hembrauf se défend. A l'interviewer, il se déclare nettement et nous apporte des renseignements pleins d'intérêts sur l'état du peuple des marionnettes il y a trente-quatre ans. « Nous sommes, dit-il, une quinzaine à pratiquer notre noble et artistique métier. Quatorze végètent. Je suis seul à voir grandir ma réputation et mes succès s'affirmer. Je travaille depuis quinze ans cet art qui est en vogue à Bruxelles depuis soixante ans, mais qui n'a jamais été poussé aussi loin qu'aujourd'hui. J'ai quatre cents marionnettes. Elles et mes décors ont une valeur de 4.000 F. J'occupe dix ouvriers dont un chef machiniste, Pierre Jordaens, et un chef acteur, Léo-



Toone IV accepte de mettre à nouveau son expérience de vieux montreur de marionnettes au service du théâtre de Toone, et d'enseigner aux jeunes le maniement des poupées populaires.

pold Van Grooten, le plus adroit, le plus fort de la ville et de la Belgique ».

» L'histoire brillante et joyeuse du Toone de Locrel, nous a un instant éloignés du fief de l'Ancien et de l'Impasse des Liscrons. Revenons-y. Nous y retrouverons le successeur légitime du grand initiateur. Il s'appelait Jean Schonenburg, nom auquel la faveur populaire, séduite par les artifices capillaires de ce chef élégant et soucieux d'entourer son règne d'un certain faste, a substitué le sobriquet de Jan de Crol. Jan de Crol sera pour nous Toone III et nous le respecterons d'une manière toute spéciale, car un destin tragique devait s'attacher à ses pas. Toone III joua les pièces à armures de 1890 à 1911, dans la cave de Toone l'Ancien et y connut les plus grands succès. Lionel Renieu, qui a consacré aux marionnettes bruxelloises une excellente étude rappelle par exemple, qu'en 1903, un anniversaire fut célébré par Toone III d'une manière particulièrement émouvante puisque c'est Eugène Demolder qui en régla des détails.

» Cette gloire n'a cessé d'entourer Toone III, même quand il fut forcé d'abandonner un art qui ne trouvait plus assez de crédit à son gré. On rapporte que ce prince volontairement découronné se promenait le dimanche en chapeau haut de forme dans la rue Haute, confiant dans les mérites de cette « buse » pour conserver au moins le prestige du souvenir au directeur du théâtre célèbre qu'il avait été dans le passé. Mais après ces promenades volontairement ostentatoires, Toone III rentrait tristement chez lui et regardait les marionnettes inactives, attachées côte à côte, à une corde, contre la muraille. Il pleurait. Et dix ans plus tard, vaincu par sa détresse, le pauvre roi sans peuple s'est pendu, comme l'étaient son Charlemagne et son Jan Breydel. Une page pathétique s'inscrivait ainsi dans la dynastie des Toone.

» Antoine Taelmans, le fils de Toone II, a maintenu son théâtre ouvert pendant quinze ans puis, en 1915, abdiqua, en faveur de Daniel van Landewyck, qui lui-même avait repris le théâtre de Toone III. Le nom de l'Ancêtre et ses marionnettes se trouvaient ainsi réunis entre les mains de Toone V. Divers avatars ne lui ont pas permis de remplir complètement jusqu'à ce jour, la mission qu'il avait reçue de ses grands prédécesseurs. Il va, maintenant, vivre sa vie et c'est le règne de Toone V qu'inaugure la réouverture du « poechenelle kelder » de la rue Christine (1931).



Toone VI, à qui le corps médical vient d'interdire toute activité, regarde avec mélancolie ses marionnettes qui ont fait les beaux soirs des gens du peuple.

(Photo Illustrated Press.)

» Au début de février 1931, Tchantchès était à Bruxelles et, dans la joviale préface oratoire qu'il lui consacrait, M. Rodolphe de Warsage a fait l'éloge des Gantois et des Anversois, mais il a fait aussi le procès des Bruxellois. C'est de bonne guerre. L'alliance des provinciaux contre les habitants de la capitale est devenue, comme chacun le sait, une des règles de la vie nationale belge d'à présent. Dans le « Plat du Jour » que le « Soir » a coutume de publier, Casimir se demandait, le lendemain :

» Et pourquoi, des traitements si différents ? A cause des » marionnettes. Elles ont, comme partout, un sort bien pitoyable. » Les tournaisiennes sont mortes et les gantoises, et les anver- » soises. Celles de Liège, qui jadis formaient toute une armée, ne » sont plus qu'un peloton. A Bruxelles, Toone a fermé boutique. » Et l'orateur liégeois s'est écrié, à ce propos : « Il s'est trouvé » quelqu'un à Gand, pour les sauver du naufrage; à Anvers, » M. Franck a racheté toute la troupe des acteurs de bois et les » a ressuscités, puisqu'on a pu les voir à la Vieille-Belgique; le » dernier carré liégeois tient bon et se renforce; et Bruxelles a » laissé se disperser la compagnie ! La démobilisation des têtes » dures y a pris l'allure d'une débandade. C'est comme si l'on » avait vendu le Musée des Beaux-Arts au marché aux puces !

» Ce n'était pas tout à fait exact. Certaines personnes, pieuses » et compatissantes, ont recueilli les derniers débris de l'armée en » déroute, et l'on m'affirme qu'il suffirait d'un coup de clairon » pour provoquer le rassemblement .

» Nous est-il permis de souhaiter ce rappel ? En perdant sa » cave aux fantoches, Bruxelles a perdu non seulement un peu » de son pittoresque, mais un peu de son âme. Pourquoi ne » s'efforceraient-on pas de ressusciter le théâtre de l'impasse des » Liserons ? Serait-il plus difficile de fonder aux Marolles qu'à » Coronmeuse une Société des Amis de la Marionnette ?

» Un bon mouvement ! Il faudra tout de même qu'un jour ou » l'autre Tchantchès ne vienne plus chez nous pour nous faire » des reproches mais pour nous dire qu'à tout prendre nous valons » un peu plus qu'on serait tenté de le croire. . . rue Roture ! »

» L'appel de Casimir a été entendu. Un groupement des » Amis de la Marionnette » s'est formé. C'est le bon sculpteur Marcel Wolfers qui en a pris l'initiative et en est l'âme. Grâce

à lui Toone est ressuscité. Que ceux qui veulent rendre à Bruxelles un peu de son pittoresque et sauver un peu de sa tradition au quartier de la rue Haute, si vivant et si joyeux, se joignent aux « Amis des Marionnettes » pour qu'ils fassent à Bruxelles aussi bon travail qu'à Liège.

» Ce travail est en bonne voie. Il fallait, d'abord, retrouver leurs corps, leurs têtes, leurs armures et leurs manteaux. Ils sont aujourd'hui une soixantaine et leur compagnie va se compléter à mesure que le temps passera. Il fallait ensuite leur construire un théâtre. C'est fait. « Le poechenelle kelder » est installé nous l'avons dit, 5, rue Christine et il ouvrira ses portes dans quelques jours. Il fallait leur trouver un meneur de jeu; Toone V, — Daniel van Landewyck — était tout indiqué et il remplira sa mission avec un profond respect des règles ancestrales. Le livre de Toone l'Ancien, dans lequel au jour le jour, l'Ancêtre écrivait le texte des scénarios dont, pendant une semaine entière quelquefois, il développait pour son auditoire fidèle et impétueux les détails multiples et imprévus, ce livre est entre les mains de Daniel van Landewyck. C'est un registre émouvant où l'on voit se synthétiser dans le style marollien tous les romans de la Table Ronde qui sont, en y ajoutant d'importants emprunts fait à Dumas père, l'essentiel du répertoire d'épopée auquel la rue Haute est aussi fidèle que la rue Rocure et que les montreurs des « pupi » palermitains. Voici, à titre d'exemple, les quelques lignes qui servent de point de départ à un acte de cette « commedia del arte » du quartier des Marolles : « Le roi Campaert rentre avec son cheval par la fenêtre et voit Esclermonde qui dort et l'enlève, la met sur son cheval et s'envole avec elle pour le camp de Brandezire ». C'est tout. De cette indication assurément sommaire, l'imagination du meneur de jeu va tirer le plaisir d'une soirée toute entière.

» Les Toone de la rue Haute, dont l'histoire vient d'être esquissée, représentent la grande tradition classique, toute frémissante de l'esprit de la chevalerie médiévale. Un autre Toone, un tantinet hérésiasque, a maintenu, jusqu'en ces dernières années, son théâtre des marionnettes non point dans le bas de la ville, mais dans la ville haute. Nous sommes ici en présence de la dynastie des Dufays, dont le plus important, Nicolas fut surnommé Colas van de Mirliton, parce qu'il dirigea, pendant longtemps, au coin de la rue des Brigittines, une salle de danse à l'enseigne du Mirliton. Il lui arrivait, le soir, vers 1868, de rem-

plir, au théâtre de la Monnaie, les fonctions de crieur de journaux, ce qui lui permettait sa vente terminée, de prendre part à la figuration. En s'approchant des acteurs véritable, il eut l'idée d'imiter leur costumes et leurs gestes avec des marionnettes. Il réussit fort bien à transporter, dans le cadre des « poechenelle kelders » Faust, les Huguenot et la Muette de Portici et à constituer ainsi une sorte de théâtre de bonne compagnie. Il eut les faveurs de l'exposition de Bruxelles en 1897 et en 1910. C'est là que son fils, Bienvenu Dufays, apprit un art et un métier dont il devait faire d'ailleurs l'exportation. Nous le retrouvons en 1919, rue Neuve, en 1920 aux Etangs Noirs, et 1927 et 1928 pendant les jours d'été au Waux-Hall. Il prend alors, avec toute sa troupe, le train pour Blankenberghe et pour Malo-les-Bains. Dans ses tournées il emporte son « Woltje », dont Colas van de Mirliton, eut aimé qu'il l'accompagnât dans le cercueil. Ce « Woltje », nous le reverrons aussi dans la troupe des Toone classique. Il est le fou bien-aimé de la Cour de Toone V. Mais le « Woltje » de la rue Haute porte un bérêt démocratique et parle un savoureux patois bruxellois; le « Woltje » du Mirliton porte haute de forme et parle à peu près le français. Il est bien éduqué et peut être présenté à tout le monde. Les vaudevilles de Bienvenu sont des « stukske bij » épurés pour familles.

» On en entendra le 16 avril, au Panthéon, rue de la Montagne et l'on sera heureux de voir renaître également ainsi cet aimable petit bourgeois, au moment où ses frères, frustes et brutaux, reviennent à la vie dans le quartier de la Chapelle, tout couvert de la poussière sacrée de la cave de Toone l'Ancien.

» Bernard Shaw terminera cette histoire de la grande famille des Toone.

» Il a consacré aux marionnettes quelques lignes qui expliquent tout l'intérêt qu'on leur accorde. Nous ne nous sommes pas toujours doutés que si nous aimions à ce point nos frères de bois, c'était pour mieux nous connaître nous mêmes. Il nous l'affirme. Croyons-le.

» Aux acteurs en chairs et en os, dit-il, je préfère toujours » ceux en bois, impassibles et immobilisés dans une expression » fixe, mais pourtant pleins de vie et beaucoup plus intensive, que » tout artifice d'artiste. Le pantin, c'est l'art réduit à la forme la » plus primitive.

» Son costume dont tous les détails superflus ont disparu, sa physionomie toujours égale, pétrifiée pour ainsi dire dans une grimace pleine d'expression, sa mimique qui reproduit le geste humain avec toute l'évidence de la caricature donnent à son jeu une puissance que l'acteur en chair et en os peut difficilement atteindre et qui parle à l'imagination comme les figures peintes sur les vitraux des églises, immobiles dans leurs poses hiératiques, mais douées d'une expression plus vive que les personnes qui défilent devant elles pour les admirer. »



Robert De Ryjck, le restaurateur des poupées, dans son atelier.

LE THEATRE DE TOONE VERS 1900.

Le théâtre de marionnettes bruxelloises a été de tout temps un sujet en or pour nos confrères de la presse. Ainsi, le journaliste, poète et revuiste Georges Garnit, a écrit dans sa rubrique « Propos fantaisiste » qu'il tenait dans le « Petit Bleu » aux

environs de 1900, un article concernant le type bruxellois « Janneke Spring-t-op », le « titi national », qui assistait régulièrement aux représentations du théâtre de Toone.

« Le Janneke Spring-t-op » fait les courses de l'avoué ou de l'huissier pas encore homme, déjà plus un gamin. Joue aux courses. Fréquente l'uylekott de tous les théâtres. Est notre « titi » national.

» Un Janneke Spring-t-op, sans craindre l'amigo, Chez Toone, pour deux sous, peut siffler Mère Angot... rimait Pie den Duim, le poète-ferblanter.

» C'est, en effet, la cave à pouchenelles, que la Janneke Spring-t-op hante le plus volontiers. C'est là qu'il faut le voir, décidant du sort des nouveautés dues à l'ingéniosité directoriale de Toone fils.

» En matière de théâtre, il est conservateur : c'est au vieux répertoire qu'il garde sa sympathie : rien n'est encore parvenue à détrôner pour lui *la Fil du tamboer-majour* opèret en verre de M. Oulenbak. La scène où le *tamboer-majour* reconnaît son enfant a conservé toute sa puissance sur la glande lacrymale ainsi que la *confession de la dusseche à le tamboer-majour*.

» C'est sans succès que l'on a essayé de lui présenter *Educabon d'un prince*, ou le Financier perdu; il ne va pas au théâtre pour s'amuser; ce qu'il aime, c'est qu'on le fasse pleurer pour son argent.

» Il explique son esthétique, pendant les entractes, aux enfants des Marolles, car il jouit auprès d'eux d'un certain prestige, vu qu'il se targue d'être *sur un bureau*. Il faut assister à des séances, par une belle soirée de printemps dans la seconde cour de l'impasse de Liserons en face de la grande porte du théâtre, à quelques dix pas du kotje où le siège du lieu commun ouvre vers le ciel son œil rond de cyclope : il fait bon, doux et salé; les dames colporteuses se sont assises sur leurs charrettes à bras pour éviter de tremper le bas de leur robe dans les matières et liquides divers s'étalant dans le ruisseau central de l'allée; les kerjes, les schelms et les tonnezoeipers se tiennent debout, sous l'œil clignotant du réverbère, graves comme des abonnés de la Monnaie devisant de la saison passée et donnant leurs pronostics pour la saison prochaine.

» Quand le théâtre fait relâche, le Janneke Spring-top aide l'impressario à réparer les artistes, dont l'état de délabrement nécessite des soins urgents : il repeint Godefroid de Bouillon avec sa *curasse à s'corps*, de même que Marie-de-Bourgogne et ses *nobels dames avec des zâe-feuilles et des dentelles travaillées en bas dans l'Marolles*. Il retape aussi le général Boulanger et son aide de camp Jan Trompette, habillé en arlequin. Enfin, il contribue à blanchir la cave et à refaire la pancarte souillée de l'atteinte de tant de trognons de pommes ! — qui porte que *le madame ne devai pas mettez son chapeau dans le vestiaire* — pancarte spirituellement ironique, puisqu'il n'y a pas de vestiaire, nous a fait remarquer Pierje-Marmitje, le marchand de smoutebollen qui stationne d'habitude au coin de la Bloepanhangang. »

Dans les « Souvenirs d'un revuiste » le même Georges Garnir raconte des souvenirs concernant son ami Malpertuis.

Voici ce qu'il écrit :

« Il advint que, cet hiver-là (1886), un journal ayant publié une série d'articles sur les *théâtres de marionnettes* des quartiers du bas de la ville, le Tout-Bruxelles se toqua du « poechenelspel » et qu'il devint à la mode de passer une soirée dans la cave où se logeait le théâtre Toone, rue du Miroir. La jeunesse dorée s'y rendait en habit et les personnes du beau sexe se décoiffaient sans crainte de l'humidité des sous-sols.

» Le cadre de scène était grillagé pour protéger les artistes des trognons de choux de la clientèle ordinaire. Au début, le public « chic » se mêlait à elle; mais, quand ces messieurs eurent vu leurs plastrons étoilés de carottes mâchées et que ces dames eurent été parfumées par des produits divers qui étaient tout au plus de la pomme cuite, la belle société fut d'accord pour louer la salle entière les soirs où elle honorerait la représentation de sa présence.

» A quoi tiennent les destinées des empites et les vocations des revuistes ? Les unes à la forme du nez de Cléopâtre; les autres à un habit noir introduit dans la cave de Toone. Car, enfin, si le snobisme bruxellois ne s'était pas avisé de fréquenter chez Toone, ce n'est pas pour le public de *ketjes* et de *crotje* de cette institution marollienne que Malpertuis aurait imaginé d'écrire une pièce d'actualité, une parodie qui s'appelait la *Petite Walkyrie* ! — Le soir de la première de la *Petite Walkyrie*, chez Toone, la destinée de Malpertuis fut fixée.

» Les représentations exclusivement mondaines de la *Petite Walkyrie* se poursuivirent pendant un mois. Il y eut telles soirées de grand gala, où les ficelles des principaux personnages furent tenues par des interprètes de marque qui, tout en faisant manœuvrer les marionnettes, leur prêtaient leur voix.

» Un soir, un spectateur enthousiaste adjura Malpertuis de transposer sa pièce au café-concert. Malpertuis en ressentit comme un éblouissement, d'autant plus qu'il n'avait jamais vu de café-concert. »

LES « AMIS DE TOONE » : UN GRAND PAS VERS LE SALUT

La création de la société « Les Amis de Toone », en avril 1963, a été l'occasion pour nombre de mes confrères de la presse écrite et parlée de rappeler l'historique du théâtre de marionnettes bruxelloises.

Voici quelques extraits d'une des interviews parues dans « Le Peuple » du 24 avril 1963 :

— Il serait désolant qu'une tradition aussi célèbre que les marionnettes de Toone cessât brusquement d'exister.

— Comment voulez-vous réagir ?

— Il est maintenant exclu que nous envisagions de rouvrir les portes du théâtre tous les jours à heure fixe. Les conditions de vie ont changé. Les Marolles ne sont plus ce qu'elles furent...

— Qu'est-ce qu'un Marollien ?

— C'est un personnage qui habite nécessairement dans le quartier délimité par les rues Haute, Monserrat, Saint-Pierre et de l'Épée. Le Marollien aime jouer la comédie. Il n'est pas ouvrier parce qu'il aime son indépendance. Il préfère un petit métier qui lui permet de ne rendre de comptes à personne. Il se fait volontiers chiffonnier ou marchand des quatre saisons. Son langage est fleuri, comme chacun le sait, mais, croyez-moi, le Marollien a le cœur sur la main, pour reprendre l'expression traditionnelle.

M. Antoine Demol a retrouvé la trace de plus de cinquante montreurs de marionnettes à Bruxelles et dans l'agglomération.

— Ce n'est pas difficile. Chaque fois que j'en avais l'occasion lors de noces d'or, d'argent ou de diamant, je demandais à ces heureuses personnes de se souvenir de l'endroit où les mon-

treurs de marionnettes exerçaient leurs activités. Ainsi par de multiples recoupements, j'ai la certitude qu'il exista plus de cinquante représentants de cette activité à Bruxelles et agglomération à la fin du siècle dernier.



Quelques fidèles des marionnettes bruxelloises dans l'Impasse de Varsouie, suivent les aventures des Pardaillans.

» A cette époque, peu de gens savaient lire ou écrire. Seule la bourgeoisie fréquentait les théâtres. Comment se distrait le peuple ? Les marionnettes — et celles de Toone plus particulièrement — étaient plus à leur portée que n'importe quel spectacle donné dans les théâtres traditionnels.

» Le théâtre de marionnettes, dans la tradition « toonesque », avait un répertoire français, aussi paradoxal que cela puisse paraître : il ne faut pas oublier que nous sommes au cœur des Marolles, le plus vieux quartier bruxellois. Et que l'on y parlait un patois flamand.

» Que jouait-on ? Du Michel Zévaco, du Dumas, du Féval, bref des pièces historiques résumées en français médiocre et jouées en flamand, où, bien entendu, s'incrustaient toutes les expressions

typiquement bruxelloises. Lors des grandes fêtes (Pâques, Noël...), les montreurs jouaient des pièces religieuses comme la Passion. Le programme de la soirée comportait toujours une grande pièce qui pouvait devenir un feuilleton (il fallut 52 soirées pour représenter les Pardaillans), puis venait une pièce d'actualité « Een Stukske Bij ».

» Le nouveau comité entend demeurer fidèle à cette tradition et limiter les représentations à une heure, dans laquelle seraient incluses dix minutes d'histoire. Les personnages seront les mêmes. On retrouvera Woltje (le Petit Wallon), seule marionnette animée non pas par une ficelle mais par une tringle attachée au bras droit. Woltje est toujours, en effet, le grand justicier. Il faut donc que les coups qu'il assène soient bien sentis... Il faut aussi que les marionnettes portent des armures. Et l'on reprendra le répertoire classique avec « Les deux orphelins », « Mallagaz », « La Passion », les « Enfants innocents » que Michel de Ghelderode avait écrit pour le petit théâtre, etc...

» L'idée du nouveau comité est d'exporter ces poupées et, en cela, il est encouragé par le Commissariat général au Tourisme, la Province de Brabant et la ville de Bruxelles.

» Pierre Welleman ou Toone VI reprendra lors de chaque représentation les ficelles dans les doigts et pour faire plaisir à son médecin, il ne restera en scène que quelques minutes. Mais Jeanke Hembrauf, un autre vieux montreur de marionnettes, lui succédera. En attendant la relève...

» Et c'est ainsi qu'un jour, vous aurez encore l'occasion de revoir ces bonnes vieilles marionnettes qui, aujourd'hui, ne faisaient plus recette selon la formule traditionnelle. Du moins, c'est ce qu'espèrent les « Amis de Toone »...

» Et nous nous associons à cet espoir. »

Louis Quiévreux écrivit dans « La Lanterne » du 22 mars 1963 :

— Comment envisagez-vous la survivance du théâtre ?

— Avec l'appui de la ville, que nous espérons de tout cœur, il faudrait, tout d'abord, conserver les collections : marionnettes, décors, etc., de Toone VI et en faire un musée qui, nous l'espérons, sera recommandé aux touristes étrangers par le Commissariat général au Tourisme. Les agences de voyages pourraient en inclure la visite dans leurs tours guidés aux curiosités de Bruxelles.

» Ensuite, pour les « Amis de Toone », et pour d'autres groupements, nous pourrions, occasionnellement, organiser des représentations.

— Qui ferait partie des « Amis de Toone » ?

— Le plus grand nombre possible de personnes qui, moyennant une très légère cotisation, pourraient assister, quelques fois l'an, à une représentation choisie.

» Jef Bourgeois, conservateur du Théâtre de Toone, est optimiste au sujet de l'avenir de son théâtre populaire, et Dieu sait s'il en a, lui aussi, de la déveine ! Son atelier fut détruit, avec beaucoup de tableaux, d'esquisses, de carnets de croquis, de chères collections, lorsque tomba, en 1944, l'unique bombe volante ayant atteint le territoire de Bruxelles-Ville, au bas du Palais de Justice. Tout fut soufflé : peintures, étains, cuivres, meubles anciens, étoffes brodées, estampes, livres, tout ce qu'il avait si patiemment rassemblé. Dans le malheur qui le frappa, survint un bel encouragement : une lettre de la reine Elisabeth, exprimait la part que notre Souveraine prenait à son désarroi. Alors, Jef Bourgeois reprit goût à la vie et il recommença tout. Il hanta le Vieux-Marché, les antiquaires, les boutiques de bric-à-brac, il peignit, se serra la ceinture quand il fallait et, en dix ans, il refit ce que l'aveugle rage nazie avait détruit. Aujourd'hui, son logis de la rue Haute est un paradis, une découverte en plein cœur de la Marolle où trône sa grande œuvre : « Le Couronnement de Toone ». Car, peintre de paysages et de types, Jef Bourgeois a donné tout son cœur aux marionnettes. Je pense à ce tableau admirable de lui : « Une séance chez Toone VI », réduit en pièces par la « V 1 », mais dont heureusement une photo conserve l'inoubliable atmosphère d'une cave de marionnettes, avec ses spectateurs à casquettes et sa scène où des mousquetaires croisent l'épée. Notre histoire à nous, Belges, est tout entière faite de reconstructions. Nous sommes non seulement des bâtisseurs, mais de rebâtisseurs. A travers les siècles, nous avons, sans trêve, dû relever nos ruines et faire surgir, de cendres, du plus beau encore, comme cette Grand-Place, née du bombardement de 1695.

» Deux choses essentielles à présent. Primo : que la Ville, sans hésiter, donne son appui aux « Amis des Marionnettes » pour que naisse le Musée Marollien auquel nous rêvons. Secundo : que vous toutes et tous, vous vous mettiez en rapport avec Jef Bourgeois, 180, rue Haute. Pour la deuxième fois, dans le domaine de

l'art et du folklore, cet artiste nous donne un exemple patriotique. Ne le laissons pas se débattre seul. Si nous le voulons, la Marolle ne perdra pas ses marionnettes et Michel sourira d'aise sur la flèche de l'Hôtel de ville. »



« Marionnettes de Toone »,
une peinture de Jef Bourgeois.

La première réunion de contact des « Amis de Toone », fin mai 1963 a également eu de larges échos dans la presse.

Voici un compte rendu bien sympathique :

« Vendredi soir, l'association « Les Amis de Toone » s'est réunie pour la première fois et a élu son comité. Cette soirée était le point d'orgue d'une rapide et fructueuse campagne menée

de bout en bout, par notre sympathique confrère Antoine Demol qui patiemment, depuis plus de dix années, a constitué une remarquable documentation sur le théâtre des marionnettes à Bruxelles.

» C'est donc lui qui allait occuper la tribune toute la soirée de vendredi et exposer à une assistance nombreuse les buts qu'il se promet de proposer au nouveau comité dont l'élection allait se dérouler en fin de séance.

» Cette réunion s'est, bien entendu, déroulée au « Lievekenshoek » place de la Chapelle, dernier refuge des marionnettes de Toone depuis la démolition du petit théâtre de l'impasse de Varsovie. Cette soirée fut particulièrement animée grâce à la bonhomie de l'orateur qui, passant d'une idée à l'autre, au gré d'une fantaisie débridée, parla pendant deux heures, sans fatiguer son auditoire, de ses projets, des promesses reçues, du soutien accordé, du succès de sa campagne et de tous les témoignages de sympathie qui lui sont parvenus. Il mélangea avec humour le présent, le passé et le futur.

» Pour évoquer le passé, M. Demol ouvrit le livre d'or du théâtre de Toone et, page par page il commenta une histoire typiquement bruxelloise, un folklore qui ne veut pas mourir, les aventures d'un petit théâtre qui ne demande qu'à rouvrir ses portes et amuser son public. Et lorsque notre conférencier reprenait son souffle, son voisin, Toone IV — Jean Hembrauf, âgé de 80 ans — le relayait dans une suite d'histoires drôles et cocasses qui avaient le don de mettre la salle en joie. Dans un français théâtral entrelardé de savoureuses histoires en marollien, ce très jeune vieillard raconta les grands moments de l'histoire du théâtre de Toone. Et personne ne se plaignit de ces intermèdes improvisés. Même Antoine Demol en avait le souffle coupé.

» Certes, si cette soirée ne fut pas une grave réunion académique, elle fut quand même constructive par bien des aspects. En effet, la question de la participation « toonienne » à l'Expo 64-65 à New York fut évoquée. Il est fort question que les marionnettes de Toone traversent l'océan pour figurer dans la section folklorique du vaste espace que s'est réservé la Belgique. Bien sûr, nos marionnettes seront actionnées mécaniquement puisque, d'une part, nos montreurs nationaux sont plutôt rares et que d'autre part, le problème des langues se pose évidemment avec pertinence. C'est pourquoi à l'instar du juke-box il suffira d'appuyer

sur un bouton pour que s'animent nos marionnettes et qu'elles content quatre siècles d'histoire de Belgique. En la langue choisie par le visiteur.

» Mais cela n'est qu'un projet... Un projet qui a déjà un corps. Après tout, la marionnette ne fut-elle pas l'un des plus authentiques moyens d'expression du théâtre pour pauvres pendant des siècles ? Pourquoi dès lors ne serait-elle pas une de nos ambassadrices auprès de cette manifestation où notre pays s'est réservé une part de lion ?

» Mais quels sont les projets les plus rapprochés ? Donner des représentations exceptionnelles à propos de... Il faudra chercher les prétextes. Mais faites confiance au nouveau comité. Ces prétextes ne manqueront pas.

» Il fut aussi question de déplacer le théâtre de Toone.

» Où ? Mais Grand-Place, voyons, près de Manneken-Pis. Plusieurs amis du Théâtre de Toone étaient présents lors de cette soirée mémorable. Tous, en leur nom ou au nom des sociétés ou associations qu'ils représentaient promirent leur appui total. Et nous citerons les Amis de Manneken-Pis représentés par MM. Schalckens et Victor de Haeck, ainsi que Mme Dergent, marraine du célèbre petit bonhomme, le commissaire Dewilde...

» Il resterait beaucoup de choses à dire à propos de cette soirée mais nous risquerions d'être long. Visiblement satisfaits, nos deux plus vieux montreurs de marionnettes Pierre Welleman et Jan Hembrauf assistèrent à l'élection du nouveau comité.

» A l'unanimité, les « Amis de Toone » élirent notre ami et confrère Fernand Servais comme président d'honneur, tandis qu'Antoine Demol se voyait, contraint et forcé, d'accepter la présidence effective. M. Jef Bourgeois devint le conservateur; M. Géral, le secrétaire-trésorier; M. Marc Elvan, directeur artistique. D'autres sympathisants viendront compléter ce comité.

» Nos vœux les plus chers de réussite aux Amis de Toone ».

PROJETS POUR L'EXPOSITION DE NEW YORK EN 1964

Non satisfaits d'avoir sauvé le dernier théâtre de marionnettes populaires de Bruxelles, celui de Toone VI, installé dans les caves du Lievenkenshoek, en face de l'église de la Chapelle, les « Amis de Toone », une association d'historiens, artistes et folkloristes bruxellois, appuyée par le service des recherches historiques et folkloriques de la province de Brabant, la Fédération touristique

brabançonne, le Syndicat d'Initiative de la ville de Bruxelles, le Commissariat général au Tourisme, le collège et le conseil communal, etc. se proposent de participer à l'exposition internationale



« Les fidèles de la cave aux marionnettes », œuvre de Jef Bourgeois.

de New York en 1964. C'est sous le signe de la marionnette populaire qu'une petite section bruxelloise pourrait présenter à cette grande world's fair quatre siècles d'histoire belge, de l'époque espagnole à nos jours.

Dans ce but les « Amis de Toone » feraient appel aux collectionneurs privés, certains musées et surtout aux antiquaires. L'as-

sociation « Les Amis de Toone » espère pouvoir créer à l'expo de New York une sorte de petit musée vivant où la lutte du peuple pour la défense de la liberté serait évoquée à travers la marionnette, la poupée ou l'acteur de bois, qui a joué un rôle tellement important dans ce domaine. Le théâtre de marionnettes est un phénomène qui date de l'oppression espagnole et des guerres de religion lorsque l'occupant interdit toute représentation théâtrale en public, puis toute réunion privée d'art dramatique. La marionnette, qui a subsisté jusqu'à nos jours, était un moyen d'expression populaire, le seul autorisé aussi puisqu'il ne nécessitait pas la présence d'acteurs. Plus tard encore, lorsque toute assemblée fut interdite, on installa les théâtres de marionnettes dans les caves, surtout dans les quartiers populaires au fond des impasses et de cour intérieure. A la Belle Époque, le théâtre de marionnettes constituait même un phénomène social. C'est dans ces caves que le peuple avait l'occasion de voir les pièces théâtrales programmées dans les grandes salles de la ville et que les « montreurs » reprenaient généralement au même moment dans leur répertoire.

Ne pouvant se résigner à voir mourir un souvenir aussi réel de notre capitale, ces amis du folklore se sont groupés afin d'étudier le problème de ce théâtre.

Les points à résoudre sont nombreux : fonds nécessaires, locaux, aménagement, matériel, animateurs.

C'est pourquoi, ces amis du folklore se sont constitués en comité : « Les Amis de Toone », en se donnant comme objectif d'empêcher la disparition complète de cette activité artistique digne des plus anciennes traditions, ayant été aux moments critiques de notre histoire l'âme de l'esprit frondeur du peuple des Marolles.

HOMMAGE DES MARIONNETTISTES BRUXELLOIS A TOONE

Le folklore bruxellois est particulièrement honoré en la présence de Toone, dans le quartier des Marolles. Aussi était-il normal que la nouvelle association « Les Amis de Toone », et qui a comme mission essentielle de promouvoir les activités du plus célèbre des théâtres de marionnettes a convié les directeurs de différents théâtres de marionnettes pour enfants, à s'associer à

un hommage public à deux des représentants de l'illustre dynastie : Toone IV (Jean Hembrauf) et Toone VI (Pierre Welleman).

C'est de la façon la plus charmante que l'hommage a été rendu, mi-juin 1963, tout d'abord à la place du Jeu de Balle, où, hélas ! la réunion académique dut se tenir dans un établissement riverain, par suite de la pluie persistante et ensuite au local de Toone, c'est-à-dire dans la fameuse cave folklorique de la place de la Chapelle.

Les différents théâtres de marionnettes de Bruxelles étaient, en effet, présents à cette fête de famille.

Autour de Toone IV (Toone VI étant malade) J. Geal, du Théâtre de l'Enfance, Bonjean, des Cœurs de Bois, Casimir, Mme Strober, du Fanchonnet, Fracollo, du Péruchet, symbolisaient parfaitement l'estime et l'amitié dans lesquelles les montreurs de marionnettes tiennent leur grand ancêtre, qui, pendant quatre siècles, a fait la joie des Bruxellois.

A cette réunion d'une chaleureuse sympathie, Mme Van Leynseele, échevin de la ville de Bruxelles, apporta, elle aussi, son précieux soutien, et elle sut trouver les mots qu'il fallait pour exalter l'œuvre entreprise par les « Amis de Toone », qui veulent offrir une nouvelle jeunesse au doyen des marionnettes.

Cette initiative était due à M. Mertens, président de l'Association des Commerçants de la place du Jeu de Balle. On y avait aussi convié de charmants bambins qui se montraient ravis de contempler tant de marionnettes dans le beau musée de la place de la Chapelle.

CE QUI PRECEDE DANS CETTE ETUDE DES MARIONNETTES BRUXELLOISES.

Fruste et bourru, mais le cœur sur la main	145
Le Bruxellois est un « comédien » né	147
Toone ne veut pas mourir	152
Proclamation des « Amis de la Marionnette »	154
Une réplique au musée du Cinquantenaire	157
La résurrection des marionnettes bruxelloises en 1931	161
Le Théâtre de Toone vers 1900	174
Les « Amis de Toone » : un grand pas vers le salut	177
Projets pour l'Exposition de New York en 1964	183
Hommage des marionnettistes bruxellois à Toone	185

PHOTOS :

Toone VI et Obrazov	146
Toone VI couronné comme « Roi des Marolles »	148
Le bourgmestre J. van de Meulebroeck à la rue Haute	150
Quelques poupées, avec, à l'avant-plan, le célèbre « Woltje »	151
Les « aides », spécialistes en duel	152
Première page de l'article de Richard Dupierreux	155
Début du livre d'or avec signature du bourgmestre Max	158
Impasse de Varsovie	160
L'entrée du théâtre à l'impasse de Varsovie	162
Programmes du théâtre de Toone de Locrel (Georges Hembrauf) 1891, 1897, 1904	164
L'octogénaire Jean Hembrauf ou Toone IV, l'improvisateur-né	165
Hembrauf, parmi ses « spadassins » et « chevaliers »	167
Hembrauf enseigne son art à des jeunes	168
Toone VI cesse le jeu	170
Robert De Rijcke, le restaurateur des poupées dans son atelier	174
Quelques fidèles dans la cave de l'impasse de Varsovie	178
« Marionnettes de Toone », une peinture de Jef Bourgeois	181
« Les fidèles de la cave aux marionnettes », œuvre de Jef Bourgeois	184

BIBLIOGRAPHIE

BROCHURES

- DE GLINES Paul (Sander Pierron). — Histoire des Marionnettes bruxelloises, Bruxelles, 1897.
- DE WARSAGE, Rodolphe. — Au royaume des marionnettes, Liège, 1899.
- DELEN, Ary. — Geschiedenis van het poppenspel in Vlaanderen, 1916.
- FLAMENT, Julien. — Les marionnettes de Belgique — Brochure-programme de l'I.N.R., Bruxelles 1937.
- BERGERS, Théo. — Het Poesjenekenspel — 1930.
- MOONENS, Marc. — Brusselse poppenspel-Indrukken, Antwerpen, 1944.
- VAN ES, BOES, VERLOOT, VANDEN BROUCKE, prof. DE KEYSER, L. SCHELTJENS. — De Magie van het Poppenspel, Bond der Oost-vlaamse Folkloristen, Gent, 1943.
- CONTRIJN, Jozef. — Tone, Rex Marollorum — Het Poppenspel, Meehelen, 1952.
- X. — Toone, le marionnettiste de Bruxelles (textes de Jean Cocteau, Arthur Haulot, Franz Hellens, M. de Ghelderode, Jean Francis, dessins de Serge Creuz et Images de Cayet). — 1956.

ARTICLES

- DUPIERREUX, Richard. — Soir Illustré, 28 mars 1931.
- DESS, Jean. — Le beau spectacle chez Toone — Peuple, 3-9-1934.
- DE GHELDERODE, Michel. — Laissera-t-on disparaître les marionnettes bruxelloises ? — Indépendance Belge, 18-5-1935.
- DEMOL, Antoine. — Poesjenekelders en « spelmans » — Laatste Nieuws — Brab Chron., 27-9-1952.
- QUIEVREUX, Louis. — Vers une guerre des marionnettes bruxelloises — Lanterne — Jour qui passe, 9-1-1953.

QUIEVREUX, Louis. — Encore un marionnettiste du nom de Toone —
 Lanterne — Jour qui passe, 16-1-1963.
 DEMOL, Antoine. — Vier eeuwen poppenspel — Zwcep, 22-2-1963.
 DEMOL, Antoine. — Toone VI heeft geen opvolger gevonden — Laatste
 Nieuws, 9-3-1963.
 SERVAIS, Fernand. — Toone VI nous conte ses peines... et nous dit
 son espoir — Soir, 9-3-1963.
 DEWAELE, Raoul. — Toone VI ferme la porte de son populaire théâtre
 de marionnettes — Lanterne, 11-3-1963.
 DEMOL, Antoine. — Het Brussels poppenspel zal worden voortgezet —
 Laatste Nieuws — Brab. Chron., 15-3-1963.
 QUIEVREUX, Louis. — Ne laissons pas mourir les marionnettes bru-
 xelloises — Lanterne, 22-3-1963.
 PARIS-MATCH. — Le rideau est tombé une dernière fois sur les comé-
 diens de carton bruxellois — 23-3-1963.
 DEMOL, Antoine. — Steun aan het poppenspel — Laatste Nieuws —
 Brab. Chron., 29-3-1963.
 GENAERT, Philippe. — Le Théâtre de Toone ne veut pas mourir —
 Peuple, 24-4-1963.
 STUCKENS, T. — Toone kan niet sterven — Nieuwsblad-Standaard,
 26-4-1963 en 29-4-1963.
 DIMANCHE-PRESSE. — Si tu ne viens pas à Lagardère (Théâtre de
 Toone) — 28-4-1963.
 LANTERNE. — « Les Amis de Toone » présenteront à l'Exposition de
 New York, en 1964, quatre siècles d'histoire belge — 20-5-1963.
 SERVAIS, F. — « Les Amis de Toone » ont fondé leur association —
 Le Soir, 26-5-1963.
 GENAERT, Ph. — Le Théâtre de Toone : un pas vers le salut — Le
 Peuple, 27-5-1963.
 GAZET VAN ANTWERPEN. — Toone's keldertheater te Brussel zet
 een eeuwenoude traditie verder — 8-6-1963.
 DEWAELE, Raoul. — Toone VI enregistreera pour le Musée de la Parolle
 ses « Pardaillans » et autres « Ourson et Valentin » — Lanterne,
 2-7-1963.
 STUCKENS, T. — Jan Breydel lacht weer. Zijn vriend Toone VI gered —
 Nieuwsblad-Standaard, 6-7-1963.
 BROUWERS, J. — Nieuwe belangstelling voor Brussels Poppenspel —
 Het Laatste Nieuws, 26-7-1963.

TOONE ET LES MAROLLES, CITES DANS DES LIVRES

Het Vlaams Toneel, par Maurits Sabbe, Lode Monteyne et Hendrik
 Coopman, 1927 — pp. 454 et 455.
 Is door Terlinck Album. — De Vlaamse poppenspelers, par V. de Meyere,
 1931 — pp. 283 à 293.
 Baedeker de physiologie bruxelloise. — Curtio (G. Garnir).
 Souvenir d'un reviviz. — Garnir.
 Klank en Vormleer van het Brussels Dialect. — G. Mazeroel.
 Van Ketjes en Kiekefretters. — Verhavert Cypriaan — pp. 81 à 88.
 Uit Brussels Verleden en Hedon. — Verhavert.
 Brussels Typen. — Verhavert.
 Vermaeste Geuzen. — Verhavert I et II.
 Fables de La Fontaine interprétées par Coco Lulu.
 Au Pays de la Scholle. — Haridoul Rosa.
 Carnets de Jef Kazak. — d'Osta Jean.
 Marolles. — Quiévreux Louis.
 Bruxelles, notre Capitale. — Quiévreux Louis.
 Miroir de Bruxelles. — Guislain Albert.
 Bruxelles et les Bruxellois. — Mols Roger.
 Mes Mille et Un Bruxelles. — Quiévreux Louis.
 Les Mémoires de Jef Lambic. — Desart Robert.

Jef BOURGEOIS

LE PEINTRE DES MAROLLES

par R. PATESSON

*« L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire.
 » Il est un moyen d'émuouvoir le plus grand nombre d'hom-
 » mes en leur offrant une image privilégiée des souffrances
 » et des joies. Il oblige donc l'artiste à ne pas s'isoler; il
 » le soumet à la vérité la plus humble et la plus universelle.
 » Et celui qui, souvent, a choisi son destin d'artiste parce
 » qu'il se sentait différent, apprend bien vite qu'il ne
 » nourrira son art, et sa différence, qu'en avouant sa res-
 » semblance avec tous ».*

A. CAMUS.

TRACER le portrait d'un gaillard tel que Jef Bourgeois
 n'est pas une mince affaire. C'est qu'il en a des
 souvenirs. On ne sait par où commencer.
 Cinquante ans qu'il se nourrit aux sources de l'arti-
 sanat et de l'art proprement dit. Il vous raconte cela
 placidement, tout à l'aise, sans avoir l'air de rien.
 Un beau jour, vous consultez ces notes, vous les réunissez et vous
 constatez qu'elles forment un éventail de choses intéressantes à
 épinglez. Alors, vous vous dites que ça pourrait bien encadrer une
 critique de l'œuvre picturale de Jef Bourgeois.

Qui est Jef Bourgeois — celui qu'on appelle « Le peintre
 des Marolles » — et quelle est l'importance de son travail artis-
 tique ? C'est ce que nous allons essayer de vous faire découvrir.

Notre héros est né le 26 octobre 1896 dans le quartier des
 Minimes ou des Marolles, quartier fait surtout de ruelles et d'im-
 passes dont les noms de certaines ont des résonances des siècles

passés « Porte Rouge », « Notre-Dame des Grâces », « l'Épée », « l'Abricotier », « l'Éventail ».

Dès l'âge de 17 ans, Jef Bourgeois entre dans l'atelier de Philippe Wolfers (aujourd'hui « Etablissements Wolfers Frères ») comme aide-sculpteur. Il ne le quittera qu'en 1962 comme ouvrier accompli. Quelle fidélité !



Jef Bourgeois, sculpteur et peintre des Marolles, qui depuis 1931 est le conservateur du théâtre de Tournai.

Cinquante ans d'activité dans l'atelier d'un sculpteur, orfèvre et bijoutier de classe. Comment, dans ces conditions, ne pas être imbibé de sentiments et d'effusions artistiques ?

A ses débuts, Jef Bourgeois était chargé de monter la charpente en fer — l'ossature du sujet à sculpter — et de préparer la glaise. En attendant de connaître le métier et de se familiariser au secret de la parine des bronzes d'art, Wolfers l'engage à suivre les cours de sculpture. Et ainsi tous les soirs, pendant quatre ans, Bourgeois ira à l'Académie de St-Josse où il aura notamment pour professeurs les sculpteurs Bracke et Fontaine.

Le goût artistique est en lui et ne le quittera plus.

Entretiens, Philippe Wolfers étant décédé, l'activité de l'atelier artistique se poursuit sous la direction du statuaire Marcel Wolfers, fils du prénommé. Jef Bourgeois en devient le bras droit.

Rappelons pour l'histoire que Philippe Wolfers fut président du « Cercle Artistique », aujourd'hui disparu, dont le local était situé au Vauxhall, rue de la Loi, actuellement occupé par « Le Cercle Artistique et Gaulois ».

Cette ambiance de recherches et d'activités artistiques, dans laquelle vit et travaille Jef Bourgeois, doit inévitablement conduire celui-ci à des rencontres. C'est ainsi qu'il se lie d'amitié avec le peintre Victor Simonin, amitié qui ne cessera qu'à la mort de ce dernier, vers les années 1950. Ce peintre était spécialisé dans les Natures Mortes. Et il semble bien qu'il ait eu une influence sur l'orientation artistique de Jef Bourgeois.

Au fur et à mesure que son métier s'affirme, Bourgeois rencontre de plus en plus d'artistes. Et la grande aventure va commencer. Après 1920, il expose ses premières œuvres, sculptures rudes, réalistes, un peu à la manière de Rik Wouters. Mais la critique est encore timide envers ce jeune artiste. Cependant, dès 1926, « Le National », journal aujourd'hui disparu, consacre quelques lignes à sa production. C'est le départ. Mais c'est un départ qui va l'engager dans une décision. Celle de se tourner résolument vers la peinture. D'avoir continuellement vécu dans cette atmosphère enthousiasmante des artistes-peintres tels que De Meulenaer, Van Landeghem, Louis De Vriendt, Willem De Pauw, notre ami Jef Bourgeois se sent bien plus une âme de peintre que de sculpteur. Reste maintenant à prendre la palette. Les règles de base, il n'a plus à les apprendre. D'une part, parce que son métier lui a pour ainsi dire dévoilé le secret des beaux mélanges, d'autre part parce que ses études de sculpteur lui ont appris les rudiments des règles artistiques en la matière.

Dès ce moment, il travaille ferme dans cette nouvelle discipline qui lui paraît bien être sa voie. Son souci constant : transposer dans des coloris les plus vifs, les plus chauds, le folklore bruxellois. Habitant fidèle du cœur de Bruxelles, il nage littéralement dans cette atmosphère. Les sujets, il les connaît comme lui-même.

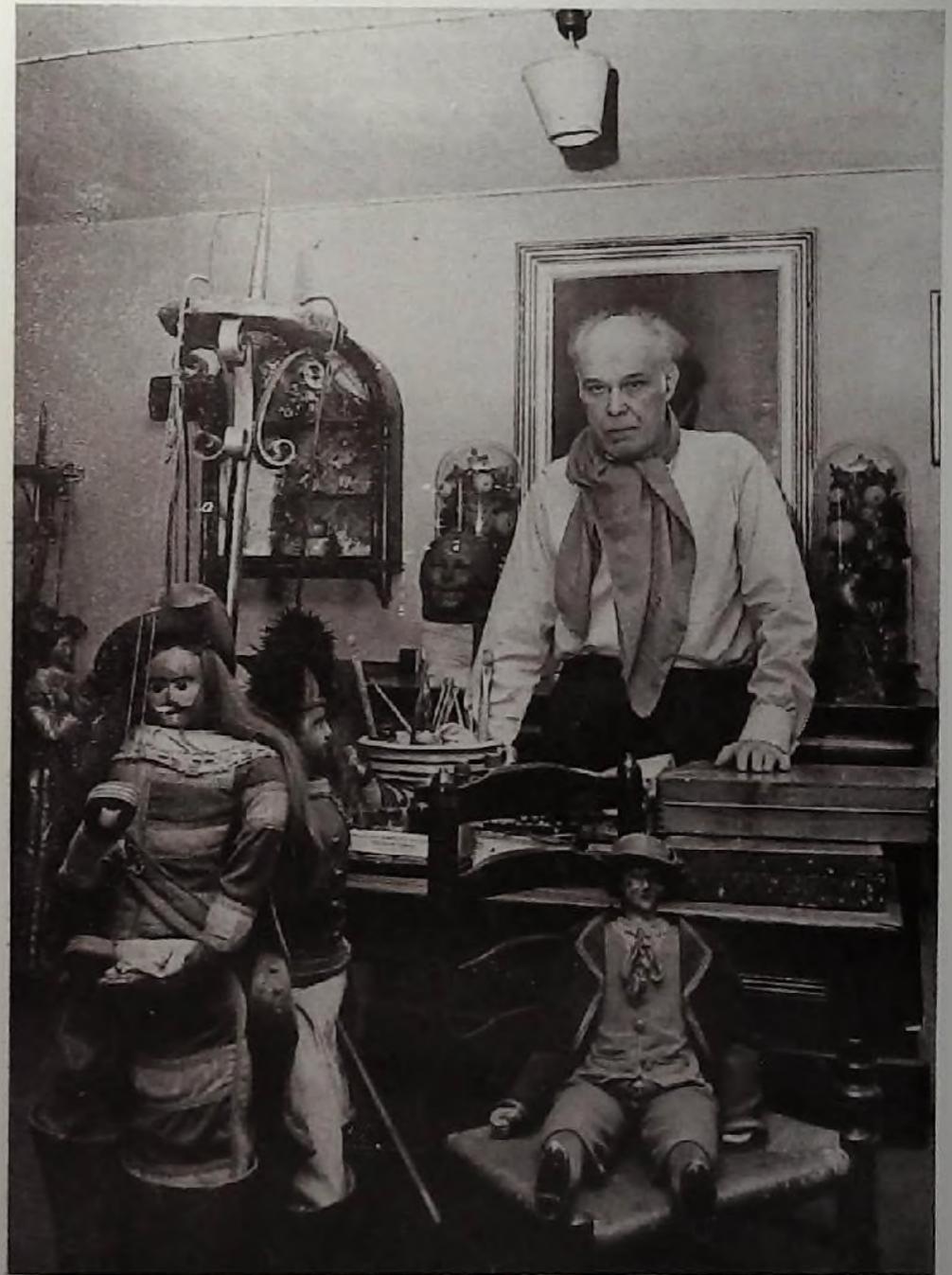
Le Théâtre des Marionnettes de Toone aux multiples personnages, les ruelles de son quartier, la vie parfois misérable des enfants des Marolles qui poussent là comme l'herbe folle entre les pavés, tout cela lui fournit des thèmes haut en couleurs ou baignés d'ombres. C'est une peinture faite d'instinct, de sensations, pleine de sincérité et d'un grand amour pour la matière colorée. Mais,



« La chambre à coucher de Daniel van Landewijck ou Toone V », peinture de Jef Bourgeois.

faut-il le souligner ? l'anecdote est très ingrate en peinture. Malgré la poésie qui se dégage de ces sujets, la peinture est toujours tenu par l'histoire à raconter, par les personnages à animer.

Là, dans son atelier, nous avons pu détailler « La chambre à coucher de Toone », aux murs de laquelle pendent tristement à leur fil de fer les acteurs du théâtre populaire; « Le Cirque », « Le Concert au Parc », « La Procession », « La Foire ». Tout



La peintre Jef Bourgeois, amateur d'antiquités, dans son atelier.
(Photo R. Van der Plassche.)

cela n'est pas de valeur égale car si la couleur est rutilante le dessin manque de force. Déformation du métier de sculpteur qui vivait encore un peu en lui ou défaut d'inspiration ? Il semble que certains sujets lui échappent dans l'interprétation ou bien ne conviennent pas à son tempérament, à ses aspirations.

Pourtant ce kaléidoscope de scènes familières fait songer aux foules bigarrées que peignit James Ensor dans sa bonne période. On y trouve surtout le souci plus apparent de faire jaillir la couleur que de s'attacher aux formes, aux attitudes.

Par contre, ses « Bouquets de fleurs » et ses « Natures mortes aux fruits » apparaissent très souvent comme des réussites remarquables par l'ordonnance des volumes, la richesse des coloris tant du sujet principal que du fond, celui-ci particulièrement bien travaillé. Ici, réellement, il se place parmi les bons peintres impressionnistes de notre époque.

* * *

Pour comprendre l'amour que Jef Bourgeois voue au folklore bruxellois, il faut savoir non seulement qu'il fut un « ketje des Marolles » mais encore qu'il exerça pendant longtemps la tâche de régisseur du Théâtre des Marionnettes de Toone. Quelques mots d'explication s'imposent.

La guerre de 1914-18 (de même que l'apparition du cinéma) porta un coup terrible au Théâtre de Toone. Mais un éminent journaliste, historien de surcroît, feu ce charmant confrère que fut Richard Dupierreux, décida de faire revivre ce théâtre typiquement bruxellois. Pour ce faire, il entra en contact avec le sculpteur Marcel Wolfers pour sculpter les têtes de marionnettes, et avec Jef Bourgeois appelé à dessiner les décors. Et c'est ainsi que depuis 1931, grâce à ce trio, à une collaboration au désintéressement total, à ce désir de perpétuer l'une des formes les plus anciennes d'amuser le bon peuple : Le Théâtre, que vie fut redonnée aux Marionnettes bruxelloises. Voilà pourquoi, dans une de ces ruelles sombres et tortueuses, comme enfouies dans le vaste giron du Palais de Justice, le Théâtre de Toone peut encore faire vibrer les cœurs ou éclater de rires bien des générations de Belges, notamment lorsque « Wolteje », type de Bruxellois blagueur à froid, intervient — dans les situations les plus compliquées ou les plus terribles — sans s'émouvoir ou en lançant des quolibets propres à détendre une atmosphère théâtrale « lourde de menace ».

Il s'agit souvent de parodies d'un célèbre répertoire de pièces, parmi lesquelles : « Le Bossu », « Les Pardaillans », « Les Trois Mousquetaires ».



Jef Bourgeois peint « La chambre à coucher de Toone V ».

(Photo R. Van der Plasse.)

Jef Bourgeois s'est attaché, par la magie du dessin et de la couleur, à lever le rideau sur les coulisses de ce petit monde vivant par la seule vibration des ficelles que tire Toone.

* * *

Cette petite parenthèse refermée, revenons-en à l'artiste-peintre.

Nous comprenons que, sentimentalement, il tienne à ce titre de « peintre des Marolles ». Non seulement, parce qu'il a vécu toute sa vie parmi le petit peuple travailleur, mais parce qu'il a voulu fixer pour la postérité les vues de vieux quartiers, de masures, de ruelles pourries qui enfin sont tombés ou tomberont sous les coups de butoir des bulldozers.

La lumière et le soleil pour ces habitants des bas quartiers valent bien la perte de misérables taudis... Jef Bourgeois a campé, selon son inspiration, son humeur peut-être, les personnages du folklore bruxellois, ce folklore qui s'effrite au fur et à mesure que tout se modernise. Certes, c'est du pittoresque qui disparaît.



Jef Bourgeois dans un vrai culte du folklore bruxellois.
(Photo R. Van der Plasche.)

Mais lorsque celui-ci entrave l'épanouissement moral et physique du peuple, il faut le voir disparaître sans trop de regrets. Il suffit que le peintre l'ait immortalisé.

Les « Fleurs » et « Natures mortes » sont plus valables, artistiquement parlant. Il faut citer aussi « Catherine », un portrait de femme. Il semble que l'artiste ait parfaitement « senti » son sujet car il y a dans cette toile une réelle présence. Citons aussi l'émouvante toile « l'Enterrement de mon fils ».

Ce qu'il y a d'intéressant aussi en Jef Bourgeois c'est qu'il n'est pas uniquement artiste-peintre. Il est aussi amateur d'antiquités. Malin comme il est — sans en avoir l'air — et habitant à deux pas du Vieux Marché, il s'est promené à travers toutes ces choses hétéroclites exposées à même le sol, scrutant et devinant



« La Procession des Mimoses », œuvre haute en couleur de Jef Bourgeois.

sans le paraître, la pièce rare recherchée. C'est ce qu'il appelle « avoir du flair ».

Homme heureux ? Sans doute. Il n'est ni envieux, ni ambitieux. Enfin ! La peinture, c'est ça son ambition. Il possède une compagne charmante qui reçoit son monde avec la plus parfaite cordialité. C'est la richesse, l'or du peuple cette hospitalité généreuse et sans fard.

Pourtant, il n'a pas été épargné par le sort malheureux. Il a perdu un jeune fils, dont il a fait d'ailleurs un portrait fort attachant. Il a eu son studio démoli par une bombe volante, la seule qui s'abattit sur le territoire de Bruxelles-ville en 1944. Presque tous les trésors : tableaux anciens et modernes, cuivres, porcelaines, meubles d'époque, qu'il avait accumulés patiemment à la suite de ses nombreuses visites au « Vieux Marché » (Marché aux puces) furent anéantis. Toutes ces choses si chères à son cœur d'amateur d'art !

Mais, Jef Bourgeois a l'âme d'une fourmi (si l'on en croit le fabuliste). Il accusa le coup, ne se découragea pas. Il décida de reconstituer à peu près tout ce qu'il avait perdu.

Inutile de dire qu'il fut entouré de la sympathie de tous ces braves gens des Marolles. Mais ce qui l'a le plus touché, ce qui l'a aidé à surmonter ses dures épreuves, — et ce qu'il garde d'ailleurs jalousement comme la plus belle pièce de son musée — c'est une lettre de la reine Elisabeth. Dans cette lettre, notre Souveraine — si férue et amie des arts — a exprimé la part qu'elle prenait à son désarroi...

Durant plus de dix ans il court les bric-à-brac, les antiquaires, les salles de vente. Aujourd'hui, son atelier, qui précède son appartement, ravirait plus d'un antiquaire. On y trouve des poteries de Bruxelles, des statuettes en Delft du XVIII^e siècle, des bois sculptés du XVI^e siècle, une pierre sculptée polychrome du XII^e siècle, un orgue de Barbarie ! Signalons aussi un portrait unique du grand violoniste belge Eugène Isaye, peint par Constantin Meunier, une armure sur pied du XVII^e.

Dans son habitation où trône une horloge à gaine, où vous accueille un poêle de Louvain brillant comme un sou (et qui chante quand ça gèle au dehors), où les meubles à étagère s'ouvrent pour sortir la tasse de café traditionnelle, Lautrec, un bois, copie d'époque de Bruegel le Jeune.

Si nous énumérons quelques-uns de ses trésors, c'est uniquement pour bien situer, dans l'échelon des valeurs artistiques, ce diable d'homme ainsi que nous l'avons qualifié au début de cette petite biographie.



« Nature morte », de Jef Bourgeois, se trouvant à la Colombe d'Or de Asche.

Comme tous les dons, celui de la peinture fleurit n'importe où pourvu qu'on le cultive. Il ne doit rien à une classe de la société ou à l'intellectualisme.

L'art pictural est fait d'instincts, de sensations, de perceptions, d'intelligence intuitive plus que d'intelligence livresque. Mais, il est fait aussi de travail et d'application. Et, bien entendu, nous ne rejetons pas l'importance et la valeur d'un plus large savoir.

En résumé, c'est le mélange de tous ces rapports qui permet à l'artiste de mieux s'extérioriser, de transposer ses impressions, ses émotions avec le plus de force, de se détacher de l'expression traditionnelle et du temporel. L'œuvre d'art est à ce prix. Ne pas se cantonner dans l'artisanat de la peinture, voilà l'un des principaux écueils que l'artiste doit éviter.

* * *

Aujourd'hui, j'ai rendu visite à Jef Bourgeois. Il m'a montré des mono-types qu'il venait de terminer. J'ai été sidéré par la nouvelle richesse des coloris autant que par leur robustesse. Il a non seulement enrichi mais éclairci sa palette.

Vraiment ce sacré bonhomme n'a pas fini de nous étonner !

MONOGRAPHIE

Expositions de sculptures

- En 1926 : « La Cimaise », 270, chaussée de Haecht;
- En 1927 : « Le Salon du Cercle Artistique de Schaerbeek »;
- En 1928 : « Galerie Louise », 46, rue Armand Campenhout;
- En 1930 : Palais des Beaux-Arts : Exposition de l'art belge.

Expositions de peintures

- En 1953 et 1955 : Salon personnel, 16, rue de l'Eventail;
- En 1956 : Au Lievekenshoek;
- En 1958-59 : Maison des Architectes, 21, rue Ernest Allard;
- En 1960 : Au Cercle « Alfred Bastien », à Auderghem;
- En 1960 : « Prix annuel de Peinture », 21, rue Ernest Allard;
- En 1961 : Maison des Architectes;
- En 1962 : Exposition de la Province du Brabant, au Palais des Congrès;
- En 1963 : Salon de l'Enfant, Galerie Gheysens.

Distinctions

- En mai 1962 : 1^{er} prix au concours de peinture, organisé par les Antiquaires du Sablon.

Acquisitions

Œuvres acquises par la Bibliothèque Royale de Belgique :

- Héliogravures : « Atelier de Toone V », « Portrait de l'artiste », « La Chambre de Toone »;
- 1 monotype « Les Marionnettes ».

Œuvres acquises par la Ville de Bruxelles :

- « La rue de l'Eventail », « Quartier marollien », « Atelier de Toone ».

Marches d'Entre-Sambre-et-Meuse et d'ailleurs (II)

FLEURON DE NOTRE FOLKLORE NATIONAL

par

Pierre SCHROEDER et Bernard HENRY

FLORENNES ET SA CHAPELLE SAINT-PIERRE

L'HISTOIRE de Florennes, comme celle de la plupart de nos anciennes cités, se déroule autour de deux édifices principaux : l'un militaire, le castel, que le comte Robert d'Hozemont édifia en 843; l'autre religieux : la collégiale érigée à la fin du X^e siècle par Arnould de Rumigny et consacrée durant l'été 1002, par Notger, évêque de Liège. C'est sur les instances du même Arnould I, que les restes de saint Gangulphe furent apportés à Florennes. Il autorise le clergé à faire dresser en dehors des fortifications une vaste tente pour les y abriter et faciliter la dévotion des nombreux pèlerins. Cette tente, desservie par 7 chanoines, est à l'origine du chapitre de la collégiale.

Fait d'importance, en 1221, Hugue I de Rumigny, seigneur de Florennes fit ériger en dehors de la ville une chapelle dédiée à saint Pierre. Hugue y établit un chapelain chargé de célébrer chaque jour l'office pour les défunts. L'existence de cette chapelle

est encore mentionnée en 1260. Alors qu'en 1611, elle se trouvait dans un tel délabrement qu'il s'avéra indispensable d'y procéder à des réparations, ce que permirent les aumônes récoltées à cette intention.

En 1660, un ermite est affecté à la garde du sanctuaire et l'histoire en mentionne plusieurs jusqu'à la Révolution française. Cette dernière laisse, comme partout des traces de son vandalisme. La chapelle est de nouveau dans un piteux état.

En 1821, la famille du duc de Beaufort fait reconstruire l'antique chapelle de Saint-Pierre tombée en ruines. Elle obtient également de Rome, une relique du Saint Apôtre. Les descendants de cette noble famille habitant l'Autriche ne se désintéressent nullement de l'antique petit sanctuaire, lieu d'inhumation des ducs de Beaufort, seigneurs de Florennes. Ils viennent encore d'en donner une preuve en intervenant dans les frais de la restauration intérieure de l'édifice.

Le visiteur averti se rendra bien compte qu'il subsiste dans la nouvelle construction de nombreux vestiges de la chapelle primitive.

HISTOIRE DE LA « MARCHE » DE SAINT-PIERRE

Le 15 juin 1824, une délibération du Conseil Municipal s'occupait des dépenses nécessaires à la célébration de la fête de saint Pierre, le dimanche qui suit le 29 juin.

L'année suivante, un subside de 25 florins était accordé et devait être remis au chef de la Compagnie militaire qui s'organisait.

D'où il ressort que la « Marche » de Saint-Pierre à Florennes date certainement de l'année 1825. Par ailleurs, une affiche donnant le programme de la fête de Saint-Pierre, du 3 juillet 1825 stipule entre autres : « Cette année, ainsi que celles à venir, la fête de Saint-Pierre se célébrera, suivant le rite ancien le 29 juin, si ce jour est un dimanche, ou le dimanche suivant dans le cas contraire. »

A cette fête on devait donner tout l'éclat possible et satisfaire les assistants sous le rapport non seulement de la dévotion, mais aussi des amusements. Les habitants ont entr'eux formé, pour **MARCHER SOUS LES ARMES**, une Compagnie qui sera précé-

déc d'une musique militaire qui accompagnera la procession .
Et plus loin : « plusieurs compagnies des environs assisteront à
cette procession et un détachement de lanciers ».



*Vieux grenadier
dans la Marche Saint-Pierre, à Florennes.*

Tout ce qui précède prouve à suffisance que l'actuelle « Fête
de Saint-Pierre » et la célèbre « Marche » doivent leur origine
à la restauration, en 1821, de l'antique chapelle de Saint-Pierre.

La « Marche » de 1825, avec ses compagnies étrangères et son
« détachement » de lanciers semble d'après la tradition locale
avoir été la première « Marche Militaire » proprement dite. Car,
l'année précédente la procession avait pour escorte les gardes du
duc de Beaufort et un groupe de volontaires de Florennes, en
blouse et en pantalon blanc armés de gourdins.

En 1845, des « Compagnies de Marcheurs » sont venus d'Oret,
de Rosée, de Flavion et de Saint-Aubin; en 1853, ceux d'Oret et
d'Yves-Gomezée assistent à la « Marche ». Ces « Marcheurs »
devront boire la part qui leur est allouée chez les officiers de
la Compagnie de Florennes, car ces derniers sont en même temps
cabaretiers. Ceci laisse supposer que leurs compagnies respectives
sont formées des clients d'un chacun.

A l'occasion de ces « Marches » des subsides étaient égale-
ment alloués pour l'achat de poudre.

On s'allignait par ordre d'ancienneté dans la procession, et
la « Compagnie » de Rosée tint la tête pendant longtemps.

On rapporte également, mais ceci semble exagéré, que plu-
sieurs fois il y eut 10, 12 et même 15 Compagnies...

En 1868, la commune paie l'équipement de chaque soldat fai-
sant partie de la « Marche » soit 1,25 fr. minimum. Les tambours
touchent 8 fr. Il y avait 4 tambours et la « Marche » durait 2 jours,
comme cela se pratique encore d'habitude.

En 1869, la caisse communale inscrit dans les frais occasionnés
pour la célébration de la fête de Saint-Pierre : poudres, cartouches,
uniformes et boissons pour la Compagnie de Florennes et les Com-
pagnies étrangères.

En 1870, même intervention dans les dépenses.

Et remarque très intéressante : « Il est accordé une somme
de 30 fr. à la société de Musique pour l'indemniser des frais que
lui occasionneront ses sorties dans les communes voisines, en vue
de les engager à organiser des Compagnies Militaire pour assister
à la Fête de Saint-Pierre ».

Entretiens des ordres de police prescrivent des sanctions,
contre quiconque abuse de la poudre en tirant des coups de fusil
isolément. Les armes doivent être déposées à la maison communale
à partir de 6 h et la gendarmerie et le garde-champêtre seront char-
gés de verbaliser à charge des contrevenants.

Il faut croire que les coups de fusil tirés en dehors de la
« Marche » devenaient une calamité : en 1846, un subside de

150 fr. fut accordé à la jeunesse pour l'achat d'un drapeau, à condition que les armes fussent déposées, après la cérémonie, à la maison de ville. Cela en dit long.

En 1878 l'enthousiasme semble s'être refroidi, le Conseil estime qu'il éprouve des difficultés à recruter un corps d'officiers pour former une Compagnie et qu'il n'y aura aucune compagnie étrangère. Ce sont les hauts et les bas d'une entreprise.

En effet, en 1894, la « Marche de Saint-Pierre » avait repris depuis pas mal de temps son cachet habituel, celui que nous rencontrons encore de nos jours.

Elle est composée de nombreux bataillons escortant la statue de Saint-Pierre. L'imposant sergent ouvre la marche, précédant son peloton de sapeurs au tablier blanc garni de dentelle. Suit le tambour-major à l'uniforme rutilant, avec sa clique, le fifre traditionnel, puis défilent les grenadiers, les zouaves, les voltigeurs, encadrant les gradés, dont les supérieurs à cheval.

Les accents de la musique, le roulement des tambours, le son du fifre lui donnent un cachet tout particulier. Devant les reposoirs les soldats de l'infanterie exécutent des décharges.

UNE TRADITION SEULAIRE

Mais on admettra difficilement que la « Marche de Saint-Pierre » à Florennes se soit organisée ainsi tout de go, sans autres antécédents.

Loïn de là : la coutume de « Marcher » existait à Florennes, depuis des siècles. Si ce n'était pas en l'honneur de Saint-Pierre, c'était en l'honneur d'autres saints vénérés dans la cité. Il est fait mention, en effet dans le « Livre de Dépenses » de l'abbaye de Florennes, en 1562, de gratifications faites à des soldats de la garnison de Philippeville. En 1570, le jour de la Fête-Dieu, tous les habitants de Florennes étaient en armes pour escorter la procession et Messire de Grâce, l'abbé d'alors, paya à boire.

En 1615, le 24 juin, des arquebusiers participèrent à la grande procession de Saint Jean-Baptiste. Il existait alors une église dédiée à Saint-Jean et à Saint-Maure; elle disparut lors de la Révolution française.

Rien d'étonnant si une « Marche » fut rétablie pour rehausser les festivités de Saint-Pierre.

LA « MARCHE » DE NOS JOURS

Ainsi que nous l'avons vu, les cadres sont constitués en premier lieu et autrefois parmi les officiers figuraient surtout les cabaretiers qui recrutaient — la plupart du temps autour de leur comptoir — les hommes de leur compagnie.

La question de l'arme et de l'uniforme est primordiale, aussi ne faut-il pas s'étonner d'entendre dès avant le grand jour, et parfois durant des semaines, éclater des coups de feu dans l'un ou l'autre coin de la localité. C'est un candidat « Marche » qui astique son arme et fait un timide essai.

Petit à petit l'atmosphère de la « Marche » renaît et lentement l'instinct qui sommeille au fond de chacun se manifeste. On reprend, comme chaque année, les exercices et les manœuvres. Quand approche le grand jour, l'odeur de la poudre s'est déjà fait sentir partout et l'ambiance est créée.

Le samedi à 14 h chaque tambour-major a rassemblé les officiers à pied et à cheval; le branle-bas s'annonce — les hommes répondent au signe de ralliement et se dirigent par compagnies à 19 h 30 vers l'antique chapelle Saint-Pierre.

A 20 h 45, on procède au transfert de la statue de Saint-Pierre vers la collégiale, où la « Marche » arrive à 21 h 45. Les Compagnies forment la haie et font résonner de leurs salves les échos d'alentours.

Tout est fin prêt; tandis que Saint-Pierre attend dans la collégiale d'être porté triomphalement par les rues de la cité, les « Marcheurs » attendent la levée du grand jour, auquel ils se sont fiévreusement préparés.

Dès l'aube du lendemain les tambours s'en vont battre le rappel, les officiers se rassemblent, les hommes se regroupent dans leur compagnie respective. Bon nombre ont assisté à la messe célébrée spécialement à leur intention en la chapelle Saint-Pierre; suivent les cérémonies officielles : dépôt de fleurs au Monument des Morts, tir des traditionnelles salves; ensuite réception par l'autorité communale et remise de décorations aux plus anciens « Marcheurs ».

Enfin, partant de la collégiale Saint-Gangulphe, se déroule le ruban multicolore de la procession escortée de « Marcheurs ». Les compagnies se suivent dans l'ordre, défilant d'un pas « sautillant », cadencé par le roulement des tambours ou le son aigre du

fifre. La fanfare « militaire » y va également de ses marches d'un autre âge.

L'image de Saint-Pierre est ainsi portée autour de la localité pour se retrouver dans sa vieille chapelle après divers arrêts plus ou moins longs aux reposoirs où les « marcheurs » tirent leur salve et se rafraîchissent. A 13 h 30 chacun s'en retourne chez soi mais la fête de Saint-Pierre ne se passe pas sans « ducasse » et le repas de circonstance.

A 15 h nouvel appel des tambours. Les Compagnies regagnent les abords de la chapelle Saint-Pierre où la statue est restée exposée à la vénération des fidèles et des pèlerins qui invoquent le Saint spécialement contre la fièvre. La « Marche » reprend sa pérégrination, passant par d'autres reposoirs, faisant d'autres arrêts, toujours accompagnés de tirs de salves.

Le dernier reposoir est dressé dans le parc des ducs de Beaufort et les compagnies se déploient dans l'ancienne cour du château. Le tableau est impressionnant. Sapeurs en tête, les « Marcheurs » bombent le torse, s'appêtant à tirer encore une salve à ce reposoir. Il est 18 h 30 quand l'armée escortant l'image vénérée débouche du parc pour rejoindre la collégiale Saint-Gangulphe.

Les tambours roulent, les cloches sonnent, les musiques résonnent, les « Marcheurs » forment la haie, les fusils sont épaulés, puis dressés à 45 degrés vers le ciel.

« Feu » !

La toute dernière salve en l'honneur de Saint-Pierre fait trembler les vitres de toutes les demeures et l'habitant est secoué jusqu'aux fibres profondes de son cœur...

* * *

C'est fini maintenant.

La « Ducasse » bat son plein. Le dernier trainard de la « Grande Armée » ne rentrera pas de sitôt.

La fête continue le lendemain par la rentrée de la statue, en sa chapelle. Cérémonie très courte qui clôture les « Marches » proprement dites. L'après-midi, c'est la débandade et l'amusement.

* * *

L'antique coutume de « Marcher » pour Saint-Pierre a repris une réelle ferveur à Florennes. En effet, en l'année 1955, le lundi de Pâques, après-midi, alors que l'on s'appêtait à constituer le « corps d'office » (c'est ainsi qu'on désigne l'ensemble des gradés qui dirigent la parade militaire qui doit accompagner la procession de Saint-Pierre), les amateurs étaient si nombreux qu'il fallut procéder à une adjudication publique.

Le lundi suivant, les deux « corps d'office » sont allés prendre à l'hôtel de ville le drapeau de chaque compagnie. Cette cérémonie consacrait officiellement leur installation dans leurs fonctions. Cette journée s'est clôturée par une sortie avec accompagnement de batteries de tambours : l'élan était donné.

MARCHE SAINTE-ROLENDE A GERPINNES

Gerpennes, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, s'enorgueillit de nombreux sujets archéologiques et folkloriques de valeur.

Des fouilles pratiquées en 1874 permirent de mettre à jour, dans tous ses détails, une villa romaine dont la façade a 90 m de long.

Le nom de Gerpennes est cité dans l'histoire dès 1015, à propos de la bataille de Florennes.

Un autre sujet de curiosité archéologique de Gerpennes est son église.

On suppose que vers le VIII^e siècle existait un oratoire en bois, incendié lors de l'invasion des Normands. Quand on reconstruit l'église vers le X^e siècle, elle fut fortifiée et entourée d'un cimetière clôturé d'un mur défensif. En 1142, elle fut de nouveau incendiée. Au XVI^e elle se releva encore de ses ruines. L'ancienne tour romane du XII^e siècle subsiste toujours.

Des fouilles récentes ont permis de retrouver des vestiges extrêmement intéressants. Il en résulte que le sanctuaire semble avoir été érigé en l'honneur de sainte Rolende. Au cours des fouilles fut mise à jour une dalle de pierre servant de table d'autel portant ces lignes, écrites en latin : « Sainte Rolende, je suis la fille de Didier, roi de Gaule, mes os ont reposé ici. Je guéris, par la grâce de Dieu, l'hernie, la cécité et bien d'autres maux. Implorez-moi, vous qui avez besoin de mon aide. » Un gisant reproduit les traits de la Sainte.

Qui est sainte Rolende, invoquée à Gerpennes ?

Autour de son histoire, on a brodé, au cours des siècles, maints épisodes variés. Ce que l'on peut retenir de sa vie se résume en quelques lignes et son authenticité n'est prouvée par aucun document. Nous ne pouvons mieux faire que de recopier textuellement ce qu'on peut lire dans « Vie des Saints et des Bienheureux, selon l'ordre du Calendrier », par les RR. PP. Bénédictins de Paris. Tome X, mois de mai. Librairie Letouzey et Ané, 87, Boulevard Raspail, Paris 1947, page 263. Treize mai - Sainte Rolende ou Rollande - Vierge. (VII^e ou XI^e siècle).

« Rolende, fille d'un prince français nommé Didier, appartient plutôt au roman hagiographique. On n'est pas bien fixé sur l'époque où elle vécut : des écrivains ont supposé que son père était un roi des Lombards, vaincu et déposé par Charlemagne. Un illustre guerrier, fils d'un roi d'Ecosse, ayant eu connaissance des qualités de cette princesse, remarquable à la fois par sa beauté, sa sagesse et sa piété, la fit demander en mariage à Didier son père. Celui-ci l'eut volontiers concédé, mais Rolende, résolu d'être uniquement à Dieu, alla chercher une retraite dans le monastère de Sainte-Ursule à Cologne, en raison de la dévotion spéciale qu'elle avait pour les vierges martyres. Elle s'y rendit dans un assez pauvre appareil et avec une suite peu nombreuse. A Gerpennes, près de Namur, on voulut la retenir, mais elle persista à vouloir continuer son chemin, fut obligée de s'arrêter à Villiers-la-Poterie, où un paysan lui donna l'hospitalité. Elle y mourut au bout de huit jours.

» Sur son tombeau, on éleva une église qui fut consacrée en 1103 par Oger, évêque de Liège. La sainte est invoquée contre la gravelle et les coliques, spécialement en un pèlerinage célèbre le lundi de la Pentecôte.

» Il en est qui placent son tombeau à Fosses, et le lieu de son culte à Gerpennes, le 13 mai. »

La légende voit en Rolende, une fille de Didier, roi de Gaule; elle devait devenir ou était femme de Charlemagne et l'empereur à la barbe fleurie l'aurait répudiée. Rolende se serait enfuie accompagnée de sa mère. Elle comptait se réfugier à l'abbaye de Lobbes mais tomba malade à Villiers Poteries,, où elle mourut.

D'autres disent que Charlemagne, vainqueur des Lombards, fit prisonnier leur roi Didier. La reine et leur fille Rolende furent envoyées en captivité à Liège. Rolende, très vertueuse, fut demandée en mariage par un fils du roi d'Ecosse, appelé Oger. Elle préféra consacrer sa vie à Dieu et pour échapper aux sollicitations

des siens quitta Liège, une nuit, accompagnée d'une servante et de deux valets. Elle voulait se réfugier à l'abbaye de Lobbes, où un de ses oncles était religieux. La fatigue et l'épuisement, suites du long trajet, obligèrent Rolende à s'arrêter à Gerpennes. Craignant les recherches de sa famille, elle entra dans la cabane d'un pauvre paysan. Le lendemain, elle rendit le dernier soupir.

Les épisodes brodés sur l'existence d'Oger sont tout aussi variés. Tantôt, c'est un brillant chevalier qui désavoue Charlemagne après la répudiation de Rolende. Tantôt, on prétend qu'il était amoureux de Rolende, brûlant pour elle d'une vive passion. Ces sentiments le poussent un jour à poursuivre Rolende, afin de lui arracher son consentement en vue de leur mariage. La fugitive, ainsi traquée, vint échouer à Hanzinne, où elle ne tarda pas à rendre le dernier soupir, sur la terre de Villiers-Poterie. Cette mort affligea profondément Oger, qui alla chercher dans la solitude l'apaisement de sa douleur. Sa vie fut si exemplaire qu'il eut les honneurs de la canonisation.

La pittoresque église de Hanzinne est dépositaire de la châsse contenant ses restes.

Cette châsse, escortée de « Marcheurs » participe le lundi de Pentecôte à une partie de la procession de Gerpennes : la célèbre « Marche de Sainte-Rolende ».

* * *

Il paraîtrait que peu de temps après la mort de Rolende, un aveugle qui avait coutume de venir prier sur sa tombe y aurait recouvré la vue. A la suite d'autres faits extraordinaires, l'évêque Obert, fit mettre la sainte dépouille dans une belle châsse. On éleva une chapelle à l'endroit où se dressait la chaumière où elle aurait rendu le dernier soupir. Oger lui-même devait certainement venir prier sur sa tombe. Ainsi la vénération de sainte Rolende remonterait bien loin dans le temps.

La procession en l'honneur de sainte Rolende est mentionnée dans une lettre du Pape Jean XXIII, datée à Florence du 4 octobre 1413. Elle y est renseignée comme un ancien usage.

Dans les archives de Gerpennes, il est question de la « Marche » en 1677. A l'exclusion de ces deux mentions, on manque d'autres précisions. Mais pourquoi sainte Rolende n'aurait-elle pas eu sa « Marche » en même temps que les autres saints vénérés dans l'Entre-Sambre-et-Meuse ?

* * *

Le lundi de Pâques, on procède à Gerpennes, à l'opération préliminaire à la « Marche de Sainte-Rolende » : « Le Cassage du Verre », formalité qui consiste à désigner les officiers et sous-officiers qui seront à la tête des Compagnies, le lundi de Pentecôte.

Au son des tambours et des fifres, les cadres ont été convoqués au préalable, dans un café de l'endroit.

Le soir venu, on s'y rassemble. Un des présidents du comité des fêtes ou de la jeunesse locale, monte sur une table. Dans un silence religieux, il rappelle brièvement les devoirs de l'officier. Tenant en main un plateau sur lequel sont posés des verres de bière — autant qu'il y a de grades à conférer — il annonce : [« Nous allons « passer » la place de Sergent-Sapeur »... « Honneur à l'ancien »]. Si celui-ci ne se présente pas, il demande : « Y a-t-il plusieurs candidats ? ». Si oui, la place est mise aux enchères. Si non, un verre est présenté au seul candidat. Il s'en saisit, le vide d'un trait, puis le brise à ses pieds tandis que les tambours battent aux champs et les applaudissements crépitent.

Il est procédé de même pour tous les grades à conférer.

Le geste d'accepter, de vider et de briser le verre équivaut à un serment et quiconque venait à se soustraire à l'engagement pris ce soir, serait considéré comme parjure et brûlé en effigie sur la place communale.

Cette cérémonie se poursuit comme bien l'on pense par d'innombrables « tournées », geste non moins symbolique qui donnera du prestige au futur gradé. Bientôt les compagnies iront à l'exercice, se familiariser avec les commandements et manœuvrer comme des braves.

* * *

C'est l'après-midi du dimanche de Pentecôte que se déroulera la première cérémonie officielle. A 15 h le tambour-major reçoit la canne, à pomme d'argent « de Sainte-Rolende ». Elle appartient au trésor de la sainte. Les officiers se sont réunis sur la place devant l'église, où leur sera remis le drapeau de la jeunesse. Puis aux accents de la fanfare commencera le défilé à travers les rues principales de la localité.

Vers 16 h, sur la place de la Halle, évolueront les compagnies locales. Là, sera également tiré la première « décharge » officielle : « en l'honneur de Sainte-Rolende et à la plus grande gloire de

Dieu », ainsi que le proclame le major paradant sur sa monture devant la troupe

Une autre salve commandée par le Président des Anciens Combattants, sera tirée au monument aux Morts des deux guerres.

A 22 h sonnera le couvre-feu, car... le lendemain, lundi de Pentecôte, à 2 h tout Gerpennes est sur pied réveillé par les roulements des tambours. A 3 h déjà, une messe solennelle attire une multitude de fidèles et de pèlerins. Immédiatement après, officiers et soldats de Villers-Poterie viennent sortir la châsse de l'église. Le tambour-major de Villers a reçu des mains de son confrère de Gerpennes la canne de Sainte-Rolende. Il commande le « rigodon » traditionnel, et à la tête de sa « compagnie » conduit la procession qui se met en route.

Les « Marcheurs » de Gerpennes, dispersés sur la place, ont exécuté une première salve en l'honneur de Sainte-Rolende, dès qu'a paru la châsse sur le parvis de l'église. Escortée de sa garde d'honneur qui ne la quittera pas tout le long du parcours de 35 km qu'effectuera la procession, la châsse changera de porteur quasi à chaque pas, chacun voulant avoir l'honneur de la porter ne fut-ce qu'un instant.

La « Marche de Sainte-Rolende » ne fait pas exception à la règle : elle se déroule quel que soit le temps

A la sortie de Gerpennes, sur la route d'Hymiée, au lieu dit « La Quaielle » le tambour-major de Villers-Poterie, rendra la « canne de Sainte-Rolende » à celui de Gerpennes, dont les Compagnies avanceront au pas accéléré, tandis que les tambours de Villers battent aux champs au passage de la châsse de Sainte-Rolende.

Les formalités qui s'accomplissent ainsi chaque année, se justifient par le fait que jadis Villers-Poterie et Gerpennes ne formaient qu'une même commune, ayant son sanctuaire à Gerpennes. Dans la suite elles devinrent communes distinctes ayant chacune son église propre. C'est pour sauvegarder les droits des habitants de Villers-Poterie que cette coutume a été instaurée et que leur échoit l'honneur de sortir la châsse de l'église et de la paroisse. Ils s'en font un point d'honneur et ne failliront pas à cette tâche, car ils perdraient ce droit à la première abstention.

Arrivée sur le territoire de Hymiée, où la procession locale escortée de sa « Marche » attend la « Marche de Sainte-Rolende », auprès de la chapelle de St-Hubert, c'est la « Compagnie »

d'Hymiée, dont le tambour-major a reçu la « canne de Sainte-Rolende », qui prend la tête du cortège et le prêtre de cette localité, porte le reliquaire de Sainte-Rolende.

La cérémonie se poursuit dans l'église paroissiale d'Hymiée par la bénédiction du Saint Sacrement et la « Compagnie » locale exécute sa première décharge, puis conduit la procession vers Hanzinne.

Les « Marcheurs » de Gerpennes et les « Compagnies » des autres localités se retirent. Nous les retrouverons vers midi sur le territoire de Villers-Poterie. Il est à présent 4 h 45 du matin.

Nous arrivons sur le territoire d'Hanzinne, dont la pittoresque église a le privilège de posséder les reliques de Saint-Oger.

Il est 5 h 10. Le cérémonial traditionnel de la remise de la canne et la participation effective de la « Marche » locale sera identique dans chaque localité traversée.

Ici, se place l'épisode le plus curieux de cette « Marche » séculaire. La légende dit qu'Oger aurait poursuivi Rolende, alors qu'elle s'efforçait de gagner Lobbes.

La châsse de saint Oger vient à la rencontre de la procession et les deux châsses sont portées à l'église d'Hanzinne. Les vieux de la région avaient coutume de dire qu'à ce moment les ossements d'Oger, l'amoureux de Rolende, s'entrechoquaient d'aise dans sa châsse.

La « Compagnie » d'Hanzinne conduit les deux processions jusqu'à la chapelle dédiée à saint Oger, où les processions se séparent, chacune poursuivant son chemin. Cette séparation se fait en courant sur une distance de 50 à 100 m : véritable débandade au cours de laquelle les pèlerins se poursuivent ainsi qu'Oger devait le faire jadis sur les traces de Rolende.

La procession de Hanzinne accomplit un grand « tour » pour rentrer à l'église. Celle de Gerpennes se dirige vers Tarcienne, où se répète le même cérémonial. Puis elle dirige ses pas vers la ferme de Bertransart, située au S.O. de Gerpennes. Cette ferme appartenait dans le temps à l'Ordre des Templiers. Une chapelle gothique adossée au mur de la ferme porte encore l'insigne de cet Ordre. Il est 7 h 25. On se repose, on déjeune. A 7 h 55, on repart en direction de Flache, dont à son tour la Compagnie conduit la marche. Flache est un secteur de Gerpennes, ainsi dénommé à cause des nombreuses flaques d'eau qu'on y rencontre, par suite de l'étanchéité du terrain.

Puis c'est Joncret et Acoz, où se répète la même cérémonie.

A Acoz, le cortège pénètre dans le parc du château et y fait arrêt durant une heure. C'est l'occasion pour les « Marcheurs » de tirer des salves, et pour les pèlerins de se reposer. De là on se dirige vers Villers-Poterie.

Dans la cour du vieux château de Villers se dresse une chapelle érigée à l'endroit où, selon la tradition, mourut sainte Rolende. C'est ce que nous dit le texte gravé dans une dalle rongée par le temps : « Ici mourut la bienheureuse vierge Rolende ».

C'est le lieu de rassemblement de toutes les Compagnies qui participent à la « Marche ». La Compagnie locale exécute une salve à leur arrivée et conduit le cortège à l'église.

Les autres Compagnies parquent dans les vastes vergers, tout embaumés des fleurs des nombreux arbres fruitiers, où s'est massée une foule de curieux. Chaque Compagnie tire à son tour une salve en l'honneur de la Sainte.

Nouveau départ vers Gougny, où subsiste une petite chapelle, vestige de l'ermitage Sainte-Rolende. C'est du moins ce qu'on peut lire sur une vieille pierre : « Cy est l'ermitage de Sainte-Rolende, le corps virginal repose à Gerpennes ». En cet endroit — où la sainte avait dû s'arrêter épuisée de fatigue — fut érigé en 1640 l'ermitage, supprimé en 1783 par Joseph II.

Puis c'est Fromiée et l'arrivée au « Sartat » où toutes les Compagnies se retrouvent à 17 h, pour la rentrée au centre de Gerpennes. Ici, les « Marcheurs » exécutent de nombreuses évolutions et tirent des salves devant une foule innombrable de curieux. Le départ est donné à 18 h.

Au milieu des fanfares, des cantiques, des roulements des tambours, des décharges des fusils, auxquels viendra se joindre le chant de toutes les cloches de Gerpennes, s'avance le long ruban de centaines et de centaines d'uniformes rutilants et variés, des sapeurs, des grenadiers, des voltigeurs, des zouaves, etc. Le spectacle est grandiose. En ordre parfait, digne et majestueuse, la procession rentre à Gerpennes, pour défiler devant les autorités massées place de la Halle.

Une des « Compagnies » accompagne la châsse pour sa rentrée solennelle à l'église. Un Te Deum solennel clôture en apothéose la cérémonie religieuse, à laquelle succède la « kermesse » jusque tard dans la nuit.

La « Marche de Sainte-Rolende » de Gerpinnes, n'est pas à comparer aux autres « Marches » de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Elle a cette particularité, que les « Compagnies » ne participent pas à tout le parcours de la procession, long de 35 km. Mais chacune vient escorter la procession sur son territoire respectif. Toutes viennent prendre place à midi, à Villers-Poterie et se retrouvent à 17 h au « Sartat » pour la rentrée triomphale.

* * *

Le lendemain, « Mardi de la Pentecôte » dernier jour des festivités : messe militaire à 9 h puis réception et défilé des « Compagnies » et des musiques étrangères.

Jusqu'à 20 h, les décharges traditionnelles en l'honneur de sainte Rolende et d'autres, nombreuses en l'honneur des diverses personnalités de l'endroit feront encore résonner les échos des alentours.

Puis la journée s'achèvera, Dieu sait quand, dans l'allégresse générale comme le veut la tradition.

LA « MARCHÉ DE LA MADELEINE » A HEIGNE-SOUS-JUMET

Une autre manifestation folklorique, très caractéristique peut figurer au nombre des « Marches »; elle ne se déroule pas dans une localité de l'Entre-Sambre-et-Meuse. C'est la « Marche » en l'honneur de sainte Marie-Madeleine à Heigne-sous-Jumet. Ici la variété des groupes « militaires » est des plus riche et la belle « Marche » connaît chaque année un succès croissant.

Elle a lieu tous les ans, quels que soient le temps et les circonstances, le dimanche le plus rapproché du 22 juillet, fête de sainte Marie-Madeleine. Les diverses occupations étrangères n'ont pu empêcher les habitants de Jumet de faire avec beaucoup moins d'apparat le « Tour » traditionnel.

* * *

La procession en l'honneur de sainte Marie-Madeleine, base de cette « Marche » remonte bien loin dans l'histoire de la région. Aucun des éléments mis en avant n'en prouve l'origine avec certitude.

Une première version rapportée par la tradition veut que vers la fin du IX^e siècle, en 879, les Normands ravageaient la région; ayant mis à sac l'abbaye d'Aulne, ils furent taillés en pièces à Thiméon, au nord de Gosselies. En apprenant la défaite de l'envahisseur, les populations qui attendaient avec anxiété l'issue du combat et d'où devait dépendre leur sort et celui de leurs descendants, se mirent à danser éperdument. Ils organisèrent une procession d'action de grâces. Nous verrons par la suite que le fait de danser a encore de nos jours son importance dans la manifestation.

Une autre version, plus généralement admise, fait remonter le « Tour » aux environs de l'année 1200. A cette époque, une épidémie de peste ravageait la région. La châtelaine de Heigne... (mais nous devons reconnaître que jamais il n'a été fait mention au cours des siècles d'une seigneurie de Heigne, ni d'un château, ni d'une châtelaine)... ne fut pas épargnée par le mal. La châtelaine se trouvant à toute extrémité, les habitants de la région décidèrent d'organiser un pèlerinage au cours duquel ils visitèrent toutes les chapelles parsemées dans les campagnes environnantes, afin de solliciter la fin du fléau. Le châtelain, les moines du prieuré de Heigne, les hommes d'armes participèrent au pèlerinage. La procession passa ainsi par Roux, Courcelles, Viesville, Thiméon, Gosselies et Jumet. La procession séculaire suit encore le même itinéraire actuellement.

Alors que le cortège faisait halte sur le territoire de Thiméon un messenger lancé au triple galop, vint annoncer la guérison subite de la châtelaine. Les pèlerins dans un transport de joie, se mirent à danser une joyeuse farandole à l'annonce de la nouvelle que l'épidémie était enrayée. Cette coutume étrange de danser qui se rencontre très rarement dans les annales de nos processions, est toujours scrupuleusement observée.

Un troisième fait extraordinaire, justifiant l'origine de cette manifestation traditionnelle à travers les campagnes environnantes est encore mis en avant : la cessation subite d'une pluie diluvienne qui durait depuis de nombreuses semaines, on parle de plus de quarante jours. Les habitants de toutes les localités citées ci-dessus ayant organisé une procession pour implorer la fermeture des écluses célestes, le cortège arrivant à Thiméon, à l'endroit toujours célèbre, dit Terre al'danse, le soleil se mit à luire. Aussitôt, tous les participants, le clergé, les porteurs de statues et de hannières,

les moines, les pèlerins se mirent à danser, extériorisant ainsi leur joie débordante et leur reconnaissance envers le Très Haut.

Enfin dernière hypothèse, lorsque l'abbaye de Lobbes dépendait de l'évêché de Liège, Notger, évêque et abbé aurait chargé le prieur de Heignes de recevoir les offrandes annuelles des paroisses placées sous sa juridiction. Ces offrandes étaient apportées processionnellement et le lieu de rassemblement n'aurait été autre que la « Terre » de Thiméon, où naturellement des comédiens, des jongleurs ou d'autres réjouissances avaient installé leurs tréteaux pour l'amusement de la foule qui se retrouvait chaque année en ce même endroit.

Faute de documents ou d'autres preuves, on a coutume de faire remonter cette manifestation au X^e siècle, quoique les documents ne mentionnent réellement que le XIV^e.

C'est sur cette certitude qu'on se base pour assigner à cette procession une origine remontant à l'année 1380.

C'est déjà un beau fleuron à la gloire de cette coutume populaire.

* * *

Comme dans toute manifestation semblable, il existe deux éléments bien distincts dans la « Marche de la Madeleine ». Le religieux et le militaire. Nous avons tenté de donner quelques détails sur l'origine de l'élément religieux de la manifestation, la procession. Voyons son aspect « militaire ».

Laisant de côté les raisons habituellement invoquées pour justifier la présence de gens en armes lors de la sortie de certaines processions, nous ne mettons pas en doute qu'à Jumet des gens en armes escortaient jadis la procession et certainement celle de sainte Marie-Madeleine, qui devait parcourir un long trajet à travers la campagne.

Au XV^e siècle existait la « Confrérie des Archers du prieuré de Heigne ». Elle fut dissoute comme toutes ses pareilles en 1795, quand notre pays fut réuni à la France. Cette Confrérie d'Archers participait certainement à la procession.

La tradition veut que les « Mameluks » qui figurent de nos jours dans la « Marche » soient les dignes héritiers de la « Compagnie d'Archers » de Heigne. Cependant cette société quoique vénérable, qu'on considère comme la plus ancienne, n'existerait que depuis 150 ou 160 ans.

Il vaut cependant d'être signalé — et ceci peut avoir son importance dans les recherches — que les « Mameluks » participent aux cérémonies liturgiques spécialement à la grand-messe qui clôture le lundi, les solennités religieuses.

Une tradition s'est perdue : le nombre de « Mameluks » ne peut dépasser cinq. Si dans le courant de l'année, l'un des quatre venait à mourir, son successeur désigné à l'avance suivrait le cortège funèbre. Arrivé au cimetière, au moment de l'enterrement, il prendrait l'uniforme du défunt déposé sur le cercueil. Il le ferait mettre à sa mesure afin de pouvoir l'endosser à l'occasion de la prochaine sortie de la « Marche de la Madeleine ».



Trouvailleurs algériens dans la Marche de la Madeleine, à Jumet.

A Jumet, alors que dans d'autres localités la participation militaire est de quelques années antérieures, vers 1860 l'élément militaire aurait repris effectivement place dans le cortège religieux.

Cependant on ne fait mention d'aucune démonstration guerrière, comme p.e. tir de salves, formation de bataillon carré, etc. à part les Zouaves qui tirent des salves à Courcelles, Thiméon, Jumet et le lundi lors de la remise des médailles.

Mais en compensation la participation de sociétés « militaires » est exceptionnellement nombreuse : 30, 40 et même 50 groupes, presque tous escortés d'une musique. Comme peu de ces groupements possèdent leur musique propre, pour figurer dignement dans

la « Marche » ils recourent à la « location » d'une société pour les deux journées que durent les manifestations. Cette prestation se paye des dizaines de milliers de francs.

Le cortège a quelques kilomètres de long et comporte 2 à 3.000 militaires d'unités variées dont les uniformes imprègnent le défilé d'un cachet unique.

Citons au hasard des années la présence de « soldats » de divers régiments d'infanterie belge ou français d'avant 1914 : guides, grenadiers, régiments de chasseurs, alpins et autres, tirailleurs, garde républicaine, rutcs, des marins de diverses nations, voire même des soldats de l'époque napoléonienne.

Tous ces groupes ayant à leur tête leurs gradés propres sont placés, pour le bon déroulement de la cérémonie, sous les ordres d'un état-major local, où figurent également tous les gradés.

On peut y admirer tout spécialement les « Jokeys Rouges de Roux » qui depuis 1816, participent régulièrement à la « Marche de la Madeleine » et qui, en 1952 célébrèrent le 175^e anniversaire de leur fondation. Un groupe de cavaliers portant haut de forme, culotte d'équitation, redingotte noire et bottes. Ils ouvrent la marche du cortège. C'est un privilège qui leur est acquis à cause de leur ancienneté. Comme la « Compagnie » de Malonnes, à cause du grand nombre d'années qu'elle figure dans la « Marche septennale de St-Feuillen à Fosses » tire la dernière salve de la journée, ainsi les « Jokeys de Roux » ont le privilège de se trouver en tête de la procession.

Un autre groupe ne manque jamais d'attirer l'admiration unanime des milliers de spectateurs : les « Grenadiers de la Garde Impériale ». Ils n'ont pas hésité à recourir aux sources mêmes de la documentation sur l'histoire de Napoléon, pour réaliser un uniforme conforme aux règles militaires, et ce grâce au regretté Lucien Landy, conservateur du Caillou à Genappes.

Notons en passant qu'aucune « Marche » de l'Entre-Sambre-et-Meuse ne figure dans la « Marche de la Madeleine ». Toutes les sociétés recrutent leurs membres parmi les habitants de Jumez et des localités environnantes.

* * *

Le cortège suit depuis des siècles le même itinéraire long de 21 km, coupé de repos et de cérémonies religieuses devant les sanctuaires érigés sur son parcours.

Le dimanche dès 4 heures du matin, on chante la Messe des Pèlerins en la chapelle de Heigne, la vieille petite église, dite des Sarasins. Cette vénérable bâtisse romane qui remonterait au X^e siècle est signalée dans des documents du XII^e siècle.

La procession sort de l'église à 4 h 45 escortant la statue de sainte Marie-Madeleine portée par des mineurs en tenue de travail ainsi que le reliquaire contenant un fragment d'os de la sainte. Suivent la statue de sainte Barbe, de la Vierge, de saint Roch, les porteurs de bannières et la foule des pèlerins.

Les « Jokeys de Roux » prennent la tête du cortège. Leur groupe précédé de sonneurs de trompettes guidera la procession.

Les groupes militaires aux uniformes chamarrés emboîtent le pas à la procession qui s'engage dans la descente conduisant à Roux, que le cortège traverse et gagne Courcelles.

Première halte sur la Grand'place du Trieu. Les différents groupes profitent de cet arrêt pour se désaltérer. Puis l'on se remet en route aux accents des fanfares.

Une importante exploitation agricole, la ferme de la Postrie, ancien relai de poste, se trouvant sur l'antique parcours du « Tour », le fermier ouvre sa propriété au passage de la procession. Pèlerins et groupes traversent la cour et le verger de la ferme. La « Marche » atteint les hauteurs (Ferme de la Belle-Vue, Chapelle du « Tchêne à tchah ») qui dominant la vallée où passe le canal de Charleroi à Bruxelles. On descend dans la vallée (Bon Pont) pour atteindre Viesville où a lieu une nouvelle halte. La plupart des sociétés s'égaillent dans la côte de Bon Pont, ou dans le bois des Manants pour se restaurer.

Ceci fait, l'on se remet en route et par des chemins longeant de vieux boqueteaux et parmi les campagnes couvertes de moissons l'on se dirige sur Thiméon.

A l'entrée de Thiméon, s'élève à l'angle d'un sentier une petite chapelle de campagne, également dédiée à sainte Marie-Madeleine. Puis c'est un pré clôturé, autour duquel se presse un public nombreux. Nous sommes à proximité de la fameuse « Terre al Danse ». C'est ici que va se dérouler le grand épisode de cette procession séculaire, commémorant la joie des pèlerins d'autrefois.

Dès que les pèlerins d'aujourd'hui foulent cette « Terre » ils se mettent à esquisser un pas de danse; les corps de musique jouent un air joyeux, le clergé, les pèlerins, les porteurs de statues et de

bannières, les hommes de sociétés militaires, tous se mettent à sautiller : ainsi le veut la tradition. Et ainsi les groupes feront le tour du pré en dansant et la scène se répétera autant de fois qu'il y aura des sociétés de musique.

Puis avec le plus grand sérieux du monde, le plain-chant et la démarche lente qui sied à une procession reprend son rythme. Gravement la longue théorie des pèlerins et des sociétés se faufile dans les rues de Gosselies et par un invraisemblable dédale de détours inattendus revient à Jumet, pour atteindre Heigne, vers les 11 heures.

Les « Marcheurs », les bras chargés de fleurs défilent devant les autorités avant de s'égailler dans la localité en fête. Cette dernière parade ne dure pas moins d'une heure.

* * *

Si ce dimanche est considéré comme le plus grand jour de la « Marche », le lendemain a cependant sa part des manifestations : le rassemblement des « Sociétés » qui assistent à 9 h 30 au grand complet à la messe célébrée en plein air devant la vénérable chapelle de Heigne dédiée à sainte Marie-Madeleine. Là aura lieu le défilé à l'autel avec la participation des « Mameluks ».

Suit la revue des « Compagnies », la remise des médailles commémoratives aux participants, accompagnée de tirs de salves, cérémonies éminemment spectaculaires. La journée se poursuivra dans l'allégresse générale, car comme toute localité qui se respecte, Jumet célèbre sa ducasse.

Un événement digne d'être signalé, est la formation en fin 1954 au quartier de Jumet-Bilotte d'une nouvelle société de « Marcheurs » de la Madeleine qui a choisi le nom de « Sambre-et-Meuse ». Elle rappelle les anciens soldats républicains français qui se battirent à Fleurus sous les ordres du général Charles Bernadotte, le futur Charles XIV, fondateur de la dynastie de Suède. Le général séjourna à Jumet, dans la ferme d'Houdiarbois. Il y lança ses dépêches dont l'ensemble engendra, pour une large part, sa glorieuse prestation à la bataille de Fleurus. C'est également dans la plaine d'Houdiarbois, que s'élevaient, le 26 juin 1794, les deux premiers aéronautes militaires Guyton et Coutelle dont les précieux renseignements expédiés au généralissime Jourdan, du ballon captif « L'Entreprenant », contribuèrent beaucoup au succès des armées de Sambre-et-Meuse.

Ces soldats de « Sambre-et-Meuse » revêtus de l'uniforme de l'époque : redingote bleue, bicorne avec plumet et cocarde tricolore, pantalon blanc avec guêtres ont participé à la 575^e sortie de la « Marche de la Madeleine ».

Le lendemain, le groupe se rendit en uniforme dans la plaine de l'Houdiarbois, lieu qui inspira sa naissance.

MARCHE SAINT-ROCH A HAM-SUR-HEURE

Dans le gracieux bourg Hennuyer d'Ham-sur-Heure, situé à 13 km de Charleroi, au creux d'un minuscule cirque boisé, on fête chaque année, le dimanche suivant le 15 août, saint Roch, invoqué contre le choléra, la peste et d'autres maladies contagieuses.

L'histoire de Ham-sur-Heure est intimement liée à celle de son vieux château, dont on connaît les propriétaires successifs. Il en est déjà question en 869, alors qu'il dépendait encore de la principauté de Liège.

Comment en vint-on, ici, à vénérer saint Roch ?

L'origine de cette dévotion est partout identique : les épidémies, la peste, le choléra qui s'abattaient fréquemment sur une cité, sur une région amenait les habitants à bout de ressources, à demander la protection du ciel et de ses saints. N'a-t-on pas appelé « Saints Auxiliaires » ceux qu'on invoque spécialement contre la peste : saint Adrien, saint Christophe, saint Roch et saint Sébastien ? Partout où se dresse une antique chapelle dédiée à saint Roch, c'est aux périodes de calamités qu'il nous faut remonter pour en expliquer l'origine.

En 1625, alors que la ville de Châtelet était ravagée par une terrible épidémie, les habitants de Ham-sur-Heure, se mirent sous la protection de saint Roch, afin d'être préservés de ce mal.

Le 17 août 1636, Maximilien de Mérode, comte de Montfort, seigneur de Ham, posa la première pierre d'une chapelle dédiée au saint. Elle devait servir de résidence à un Frère de Saint-François d'Assise et fut desservie par un père de cet ordre jusqu'en 1796. Ham-sur-Heure possède une relique de saint Roch et depuis l'année 1640 y existe une Confrérie confirmée par le Pape Urbain VIII.

La jolie façade en pignon de la chapelle est surmontée d'un clocheron et percée de 3 baies. Elle porte le millésime 1638. On

considère cette date comme celle de la première sortie de la « Marche Saint-Roch ». Car à l'exemple de toutes les localités de l'Entre-Sambre-et-Meuse, les habitants de Ham-sur-Heure se firent un point d'honneur d'escorter militairement la procession de leur saint protecteur.

C'est donc le dimanche après le 15 août — saint Roch étant fêté le 16 — que se déroule la traditionnelle Marche Saint-Roch à Ham-sur-Heure.

Cette Marche comprend également plusieurs Compagnies venues des localités voisines et qui y assistent depuis des temps immémoriaux. C'est à la plus ancienne de ces Compagnies, celle de Beignée, qu'échoit l'honneur d'ouvrir la marche.

A Ham-sur-Heure, point n'est besoin de procéder à la « passe » des grades, comme cela se pratiquait jadis et se pratique encore ailleurs. Il y existe une société dite « Marche Militaire de Saint-Roch » qui a, comme toute association qui se respecte, son comité, ses statuts, ses assemblées.

Dès fin juillet, les commandants de pelotons recrutent leurs hommes, il n'y a pas de rivalité à craindre : ce sont toujours les mêmes. Puis commencent les sorties préliminaires. Porteurs de leur fusil uniquement, les hommes s'entraînent à marcher, à tirer des salves, en un mot aux divers exercices que comporte leur participation.

Les officiers se chargent de procurer à leurs hommes des uniformes qu'ils louent dans les localités des grandes « Marches » comme Gerpennes, Jumet, etc. Aussi les jours qui précèdent la sortie de la « Marche », toutes les ménagères sont mises à contribution, chaque famille se faisant un honneur de voir « Marcher » les siens dans un accoutrement impeccable.

Les Compagnies, elles aussi, sont constituées d'après un ordre immuable : sergent-sapeur et ses sapeurs, tambour-major avec 5 ou 6 tambours et un fifre. La fanfare suivie du major à cheval précédant les autres officiers. Les pelotons de grenadiers, de voltigeurs, de zouaves rappelleront la Grande Armée. La traditionnelle et inséparable cantinière qui doit étancher la soif des défilants... et des autres, est également à son poste.

C'est ainsi que chaque localité enverra sa Compagnie à la Marche de Saint-Roch.

La veille au soir, c'est-à-dire le samedi, les tambours font une sortie à travers les rues de la localité pour annoncer l'ouverture des festivités. Pour cette fois on s'en tient là.

Le lendemain l'église paroissiale Saint-Martin est trop exigüe pour contenir tous les pèlerins venus implorer saint Roch.

A 10 h 30 s'organise la procession séculaire escortée de la Marche, et les Compagnies défilent au son des tambours et des fanfares. Le clergé porteur des reliques et suivi de la statue de Saint-Roch ferme la marche. Le cortège bariolé, mi-religieux, mi-profane suivra son itinéraire traditionnel. Par le « Tilleul » où se fait la première halte, on se rendra à la chapelle des « Trois Arbres », où l'on bivouaquera : on s'y repose, on y boit, car des échoppes attendent le cortège. En de nombreux endroits, les Compagnies forment le « bataillon carré » ou avancent en ligne de tirailleurs. Salves et feux roulants réveillent les échos des alentours.

C'est entre 14 et 15 h que la procession revient au « Bourg » par le chemin de Marbaix.

Les cloches sonnent à toute volée, les fanfares jouent, le cortège défile solennellement suivant l'ordre prescrit par le protocole, ramenant la statue de saint Roch, toujours balottée sur les épaules des porteurs, tandis qu'éclatent des décharges avec un bruit assourdissant.

Il est procédé à la distribution des récompenses et les festivités de ce jour s'achèveront par une grande retraite aux flambeaux.

L'antique chaquille Saint-Roch resplendissante de lumière et toute parée de fleurs reçoit ses offrandes traditionnelles.

Ainsi se clôturent les manifestations de cette première journée.

* * *

Le lendemain, nouveaux roulements de tambours, nouveau branle-bas, nouvelles parades tout aussi spectaculaires, quoique plus intimes, car seules les Compagnies locales y participent.

A l'antique chapelle se célèbre la grand'messe de la Confrérie. Les assistants sont groupés autour du sanctuaire. Cette manifestation revêt un caractère particulier. Tantôt, ce sera le spectacle curieux et imposant du défilé des sapeurs, des grenadiers, des voltigeurs, des mousquetaires pénétrant dans la petite nef, pour la

vénération des reliques de saint Roch, au rythme des tambours, et les troupes exécutent des décharges, ainsi le veut l'antique tradition.

« MARCHÉ » DE SAINT-PIERRE A MORIALME

Si nous nous fions à la tradition, la « Marche de Saint-Pierre » de Morialmé remonterait à l'année 1854, alors que la localité fut éprouvée par une épidémie de typhus appelée la « Fièvre des Marais ». C'est en reconnaissance à saint Pierre de ce que cette localité n'eut pas à subir le triste sort d'une localité voisine — aujourd'hui totalement disparue — que les habitants de Morialmé organisent chaque année cette procession escortée de Marcheurs, car les habitants marchent en l'honneur de saint Pierre. On a fêté le 11 juillet 1954, le centenaire de cette Marche.

En réalité, l'origine de la procession de Saint-Pierre remonte au XV^e siècle. A cette époque la peste régnait dans la région. Elle était si mortelle que le petit village appelé Fraire-la-Petite, situé à deux kilomètres environ à l'ouest de Morialmé, disparut totalement.

L'antique chapelle de Saint-Pierre, entourée d'arbres séculaires et but de l'actuelle procession-pèlerinage de reconnaissance, ne serait autre que l'ancienne église paroissiale de Fraire-la-Petite, ou pour être plus précis, elle s'élèverait à l'endroit où était autrefois le cimetière du village disparu.

On rapporte qu'il existe sur l'ancien chemin de Fraire-la-Petite une pierre sur laquelle les habitants de Morialmé allèrent déposer la nourriture destinée à leurs malheureux voisins éprouvés par la cruelle maladie.

Morialmé possède deux compagnies de « Marcheurs » : « Les Amis Réunis » et « Les Patriotes » ; cette dernière participe depuis 1891 à l'antique « Marche de Saint-Pierre ».

A l'occasion de la sortie jubilaire de 1954, on avait constitué un corps de « Vétérans ».

A Morialmé, les formalités traditionnelles de l'organisation de la « Marche » sont à peu près identiques à celles des localités voisines : la « *passée des places* » c'est-à-dire la manière de conférer les grades, les répétitions, le réveil de grand matin, dans une ambiance « militaire ». La journée débute par une grand'messe en

l'honneur de saint Pierre à laquelle assistent les « Marches » accompagnées de leur fanfare.

Vers 13 h les hommes vont prendre place dans le défilé et à 14 h la procession, escortée militairement, se met en branle.

Un imposant sergent-major ouvre la marche en tête de son peloton de sapeurs aux tabliers blancs garnis de dentelles. Suit le fier tambour-major en uniforme rutilant, la clique, le fifre, la fanfare, puis s'avancent au pas cadencé grenadiers, voltigeurs, zouaves, impeccablement alignés pour escorter l'antique statue de saint Pierre, patron et protecteur de la localité.

Le cortège passe par l'itinéraire traditionnel.

Vers 15 h c'est l'arrivée au « Champ Goblu » où est érigé le sanctuaire dédié à saint Pierre. Les compagnies défilent et exécutent les décharges, ainsi qu'elles le font devant chaque reposoir. Puis le cortège descend vers Poucet, où jadis le fermier offrait une collation. C'est le moment de prendre quelques instants de repos, dans les prés de Poucet.

Les tambours rythment le pas des « Marcheurs » qui, l'arme au bras, gravissent le raidillon de la route de Rouillon. Le long du parcours deux haies de spectateurs admirent la belle prestance des volontaires.

On est sur le chemin du retour : par le carrefour de Donvaux le cortège regagne la grand'place.

Les « Marcheurs » se sont arrêtés aux reposoirs pour rendre les honneurs en tirant leurs salves et pour se rafraîchir.

Il est 18 h. Encore des feux de salve, des fanfares, un bataillon carré et c'est la rentrée traditionnelle au son des cloches.

Le lendemain, les « Compagnies » rendent visite aux officiers et aux autorités. Les tirs de salves sont suivis de régales. C'est également la tradition.

* * *

A BIESMERE, la fête de Saint-Pierre est célébrée de manière identique, c'est-à-dire avec participation de « Marcheurs » peut-être pas d'un nombre aussi imposant, mais toujours imprégnée du même esprit traditionnel et du même caractère folklorique. C'est le même défilé sur un très long itinéraire. Au cours de ce parcours à travers champs, les décharges alternent avec les feux de file.

A travers le grand « pachi » de Fraire, les « Marcheurs » défilent en rangs déployés.

La rentrée ne manque pas de pittoresque.

THY-LE-BAUDOUIN a également sa « Marche » en l'honneur de saint Pierre, dont l'origine reste toujours un problème. On y voit également une chapelle dédiée à saint Pierre, où se rend la procession. Cette cérémonie est accompagnée des traditionnels rirs de salves.

Les participants y font halte pour se restaurer.

A THY-LE-CHATEAU mêmes préparatifs, même cérémonial, mêmes décharges toujours en l'honneur de saint Pierre.

Ici le repos se fait dans la propriété du Château Blondieaux, où les « Marcheurs » se restaurent avant de rentrer au village pour y tirer la dernière salve.

VILLERS-DEUX-EGLISES a également sa « Marche Saint-Pierre » avec le même cérémonial.

La Marche sort pour la première fois au cours de l'année à l'occasion de la procession de la Fête-Dieu. Les gradés de l'année écoulée sont encore en fonction. C'est à l'issue de cette cérémonie qu'on « passe » les gradés.

La procession du Saint-Sacrement s'y déroule comme partout après la grand'messe et la « Compagnie » exécute trois feux de salve aux divers reposoirs.

Quand le cortège religieux est rentré à l'église, la « Marche » poursuit ses démonstrations sur un parcours d'environ deux kilomètres au cours duquel les « Marcheurs » font encore quatre décharges.

Ceci constitue plutôt un délassement et cette partie de plaisir peut durer un certain temps, d'autant plus, qu'à cette occasion se fait l'attribution des gradés pour la sortie suivante.

Il est à remarquer que toutes ces démonstrations ont un lendemain de kermesse et de ripaille.

MARCHE SEPTENNALE DE SAINT-FEUILLEN A FOSSE

Tous les sept ans, le dernier dimanche de septembre, la petite ville de Fosse, dans le Namurois, organise sa célèbre « Marche » en l'honneur de saint Feuillen.

L'origine de la charmante et riante villette d'Entre-Sambre-et-Meuse blottie au fond de la vallée de la Biesme, remonte à saint Feuillen. Le saint moine, désigné, suivant la région, sous le nom de Feuillen (chez nous) Feuillein, Foilon, Foignan, Pholien (dans le pays de Liège), Flien (à Aix-la-Chapelle) était Irlandais. Son frère Fursy, après avoir confié à Feuillen, les novices qu'il avait rassemblés dans une abbaye en Angleterre, passa en Gaule où il fut bien accueilli par Clovis II. Il s'installa dans la région de Maux.

Feuillen de son côté fut persécuté et son abbaye pillée. Obligé de gagner le continent il vint s'établir à Fosse, où il fut mis à la tête d'un monastère fondé par sainte Itte et ses filles Gertrude et Begge.

Un jour, qu'il revenait d'une visite faite à Nivelles, il fut assassiné avec ses compagnons dans la forêt de Seneffe près de Rœulx (partie de la forêt charbonnière). Cela se passa vers 655.

Ses restes ramenés à Fosse devinrent l'objet d'une vénération ininterrompue.

On pense qu'en 1086, l'évêque Henri de Liège plaça ses reliques dans une châsse neuve. Ce qui laisse à supposer que dès avant cette date, les processions de pèlerins défilaient à Fosse.

Fosse et sa collégiale ont une histoire longue et mouvementée et les monuments qui sont venus jusqu'à nous, à travers les tourments et les vicissitudes des temps sont du plus haut intérêt.

Nous avons vu que saint Feuillen était Irlandais. Il ne nous faut pas aller chercher plus loin la raison pour laquelle, à l'occasion des solennités septennales, deux drapeaux flottent simultanément sur la tour de la collégiale lui dédiée : un belge et un irlandais.

Jadis saint Feuillen avait trois fêtes à Fosse : le 16 janvier (anniversaire de la découverte de son corps) ; le 3 septembre (commémoration de la translation de ses reliques en 1086) ; et l'octave du 24 au 31 octobre (anniversaire de sa mort).

En dehors de toutes les manifestations qui se déroulaient à Fosse, en l'honneur de saint Feuillen, depuis le jour où ses restes y furent ramenés après sa mort, mais dont nous n'avons aucune relation, des documents permettent d'établir avec certitude qu'en l'année 1549, on organisait la procession en l'honneur de saint Feuillen.

En 1566, Gérard de Groesbeek, prince-évêque de Liège, reconnaissait la création d'une compagnie d'Arquebusiers à Fosse, dont

les statuts stipulaient entre autres que les membres devaient assister en armes, avec enseignes déployées, fifre et tambours, à la procession de Monsieur Saint Phollien.

Ailleurs on cite un vieux registre de la cure de Bioul qui à la date du dimanche 16 juillet 1589 renseigne la « Compagnie de soldats escortant la procession de Saint-Feuillen à Fosse, organisée pour avoir du beau temps ».



Les Vétérans de la Marche Saint-Feuillen, à Fosse
(Photo C.G.T.)

On trouve dans un Registre de la Chanterie de 1635 : « on fit la procession Saint-Feuillen en action de grâce pour l'éloignement de la peste et pour l'accomplissement du vœu de faire une procession solennelle TOUS LES SEPT ANS ».

Ce qui démontre à suffisance que dès 1566, la procession de Saint-Feuillen était escortée militairement, et de plus, qu'en 1635, la procession se faisait « tous les sept ans » en action de grâce pour l'éloignement de la peste.

Cet événement, le plus important de la vie fossoise, demande de longs préparatifs. Le moindre n'est certainement pas la mise en état du chemin à parcourir. La « Marche » étant l'occasion d'un déploiement monstre de « troupiers ». Que de chemins à élargir, à restaurer; que de fossés à combler, de clôtures à supprimer !

Une autre préoccupation est la formation des « Compagnies ». Cette formation débute par la constitution de l'état-major. Ainsi que la chose a été mentionnée au cours de l'étude générale, les candidats gradés se présentent à la séance du « cassage du verre ». C'est galement le signal de l'absorption de force tournées, à l'occasion du recrutement des hommes devant former les « Compagnies ».

Dès le mois de mai s'organisent les premières sorties, en armes; l'équipement est des plus rudimentaire : la plupart du temps ces Marcheurs n'ont qu'un képi. Puis petit à petit, les « compagnies » des localités voisines sont invitées à participer à la « Marche » du dernier dimanche de septembre. Car sans cette formalité, aucune d'elles ne se présenterait.

Ainsi les dimanches des deux mois qui précèdent le grand jour sont consacrés partout dans la région aux répétitions et aux exercices. Partout parle la poudre, roulent les tambours. Partout les états-majors sont constitués, toujours copieusement fournis : il y a colonel, major, capitaine, lieutenant, etc. Partout les grades sont mesurés à la fortune des candidats.

Fosse mobilise traditionnellement trois Compagnies de Marcheurs : Bambois, Haut-Vent et Fosse-Centre.

C'est à ces trois Compagnies que viendront se joindre celles des alentours. Jadis, la plus importante, celle de Malonne, fermait la marche, précédant immédiatement la chasse de saint Feuillen. Elle avait également le privilège de tirer la dernière salve de la journée.

On rapporte qu'en 1949, lors de la sortie de la « Marche de Saint-Feuillen », la « Compagnie de Malonne » n'y figurait pas; cependant qu'un de leurs vétérans se trouvait aux côtés de la Compagnie de Fosse. Il demanda et obtint l'autorisation de tirer le dernier coup de fusil devant la porte de la collégiale

de Saint-Feuillen, ainsi que cela se pratique. La tradition était respectée.

* * *

La dénomination des « Compagnies Fossoises » variait suivant les époques : au XVIII^e siècle, ce sont des Compagnies d'infanterie et même de cavalerie; on cite également des « Hommes Sauvages » et des « Grenadiers »; au XIX^e siècle, ce sont des « Mameluks », des « Sapeurs », puis des « Zouaves », des « Turcos », des « Voltigeurs », des « Lanciers ». Au XX^e la « Compagnie des Congolais » fondée en 1879, figurait dans la « Marche » en costume de « Tirailleurs » algériens, mais en 1886, cette même Compagnie prend le nom de « Congolais » en souvenir de la reconnaissance de l'Etat Indépendant du Congo, l'année précédente, à l'intervention du Roi Léopold II. Depuis 1900, cette Compagnie possède son uniforme propre.

Ajoutons que chaque Compagnie a également sa cantinière vêtue aux couleurs de la Compagnie, portant le tonnelet et les verres.

C'est une fonction dans la « Compagnie » qui ne manque pas de candidates. La place est également mise aux enchères. Il paraîtrait que la cantinière des « Grenadiers » fossois, enleva l'office, lors de la « passée des grades » en 1949, pour la somme de vingt-sept mille francs.

La cantinière entre immédiatement en fonction et participe à toutes les sorties et répétitions. Son tonnelet ne désemplit jamais, malgré que les clients ne manquent pas. On dit également qu'elle ne rend pas la monnaie.

* * *

La « Marche » étant une manifestation mi-profane, mi-religieuse, les organisateurs des deux éléments sont toujours distincts, le clergé n'intervenant pour rien dans la participation « militaire ».

Comme dans la plupart des localités de la Wallonie, c'est le « Comité de Jeunesse » qui est l'animateur et le responsable de l'organisation des festivités profanes. Aussi sa place est-elle tout désignée en tête du cortège derrière son porte-drapeau.

Suivent les Compagnies locales. La Marche est ouverte par les « sapeurs » en tablier blanc, la hache sur l'épaule, conduits par

le sergent-sapeur au gigantesque colbak, à plumer. Ce sergent est également porteur de la masse d'armes et fait ainsi office de massier, à l'exemple du personnage qui escorte les hauts dignitaires.

Le tambour-major tout aussi imposant précède la clique des tambours, les fifres et la fanfare.

Après les milices fossoises viennent les compagnies des villages voisins, toujours précédées de sapeurs, des tambours et de la fanfare. On compte de nombreuses compagnies formant ensemble un effectif de 2 à 3.000 hommes, de toutes les époques, aux uniformes chatoyants, chamarrés, variés, multicolores et des fanfares en grand nombre.

Toutes ces Compagnies tirent des salves, et, spectacle éminemment grandiose, forment le bataillon carré. A cet effet les Compagnies pénètrent dans un grand pré situé sur le passage de la procession. Les tireurs se placent face vers l'intérieur de façon à former un grand carré, dont l'aspect est des plus imposant.

Les officiers à cheval galopent allègrement à l'intérieur, donnant leurs ordres, alignant leurs hommes et les préparant à la salve d'honneur.

Les reliques suivies par les autorités, sont placées à l'intérieur du carré.

Chaque Compagnie au commandement de son chef exécute à tour de rôle un feu de salve; ou bien, ce qui est bien plus impressionnant encore, on tire une décharge générale.

A Fosse, où la procession dure toute la journée, on forme cinq bataillons carrés pour exécuter chaque fois une décharge générale. Trois, lors de la sortie du matin, deux, lors de la continuation du Tour l'après-midi, aux endroits fixés par la tradition.

Les officiers supérieurs en commandent l'exécution suivant un ordre imposé par le grade et l'ancienneté.

* * *

Il est de tradition que le dimanche précédant la procession, les Compagnies de Fosse, musique en tête, pénètrent dans la collégiale pour prendre place dans le chœur et la nef centrale.

Au cours de la messe, le Doyen de Fosse bénit les armes et les Marcheurs.

L'après-midi, ces Compagnies font une sortie d'honneur avec évolutions.

* * *

Le grand jour approche. Tout est fin prêt. Les chemins sont balisés, les rues pavoisées, les maisons ont revêtu un air de fête, les hommes sont stylés.

Le samedi soir, il y a retraite aux flambeaux et le lendemain, la ville est envahie par des compagnies de Marcheurs des villages voisins, tandis qu'en la collégiale Saint-Feuillen, pleine à craquer, on chante la grand'messe, à laquelle assistent les Marcheurs de Fosse.

Il est neuf heures. Les cloches sonnent à toute volée et soudain éclate au loin une formidable pétarade. Le cortège s'avance. Les Marcheurs, les autorités religieuses, les pèlerins, escortant le buste et la châsse de saint Feuillen, gagnent la Prairie du Pauge, où a lieu la première bénédiction dans un bataillon carré. Les tambours résonnent, les clairons sonnent, les hommes présentent les armes. Puis éclate une formidable déflagration, un nuage de fumée se dissipe et le cortège se reforme reprenant sa marche.

Il monte vers les « Coutures Mathot » (route de Bambois) où a lieu un second arrêt. Enfin descendant dans Fosse, au rythme des rambours, des fifres, des fanfares, on gagne le « Chêne » où se fait le dernier « bataillon carré » de la matinée.

Les reliques sont reportées à l'église paroissiale, escortées par les Fossois qui rentrent dîner. Les troupes présentent les armes, tandis qu'au loin éclatent des détonations des autres « campeurs » rassemblés dans les prairies du « Jeu de Balle » où s'organise un bivouac en règle. Les occasions de boire et de manger ne manquent pas.

A 2 h 30, la procession se remet en marche et gagne Doumont (route de Tamines) pour former un nouveau bataillon carré au lieu dit « La Folie ».

Puis lorsque le cortège traverse un bois, à l'endroit dit « Au Benoit » en suivant le « Chemin de Saint-Feuillen » où, prétend-on, chaque fois, un lièvre s'enfuit à portée de fusil. Les tireurs alertés ont le doigt sur la gâchette et chacun s'efforce de « tirer le lièvre » de Saint-Feuillen réel ou imaginaire. Ce qui provoque une belle pétarade.

Un dernier « bataillon carré » à la « Campagne de l'Allou » et c'est la rentrée en ville par Saint-Roch, au son des cloches et des fanfares.

Ayant ainsi fait tout le tour de la campagne aux alentours de la ville on regagne la collégiale. Les troupes font la baie d'honneur

au passage des reliques qui rentrent dans l'église. C'est alors que se déroule l'épisode le plus spectaculaire de la journée. Chaque tireur vient successivement rendre un suprême hommage devant la statue du saint patron de la cité placée au-dessus du portail de l'église, en déchargeant son arme pour la dernière fois. Ces décharges provoquent une cascade de coups de feu auprès de laquelle le bouquet du plus formidable feu d'artifice n'est rien. L'écho des alentours répète et multiplie les déflagrations.

Les derniers à tirer, ainsi que nous l'avons dit, sont les Marcheurs de Malonne. La fumée de tous ces coups de feu a envahi la place et dans une atmosphère de ducasse s'achève le grand jour de Saint-Feuillen.

Mais ce grand jour a son lendemain et son surlendemain...

* * *

Le lundi et le mardi après-midi les Compagnies sortent et manœuvrent. Ces sorties sont réservées à des visites aux personnalités et aux officiers.

Le mercredi après la Marche a lieu à 9 h la sortie de la troupe des « Tchôtchôs » (les retardataires) qui accomplissent leur tour traditionnel. Ce sont les commerçants, qui retenus chez eux, le jour de la Marche par leurs obligations professionnelles, vont faire le tour de la procession. Ils sont habillés en moissonneurs et leur officier est monté sur un âne. C'est une caricature des Marcheurs et l'amusement est le but de cette démonstration dont l'origine remonterait au début du siècle dernier.

Elle mérite bien de figurer dans le cadre de nos manifestations folkloriques.

Le dimanche suivant, on se reforme en cortège. C'est alors que les autorités procèdent à la remise des décorations aux vétérans qui ont « marché » au moins sept fois consécutives. C'est un honneur bien envié et, convenons-en, bien mérité, car « marcher » pour saint Feuillen, sept fois, représente une période de 49 années... !!!

Il convient de rappeler un événement exceptionnel dans l'histoire de la « Marche de Saint-Feuillen ». En 1918, après l'armistice, des troupes canadiennes deux généraux authentiques, en tête, participèrent à la « Marche » séculaire. La châsse de Saint-Feuillen était portée par des soldats britanniques.

MARCHE SEPTENNALE DES ROCHEFORTOIS A NOTRE-DAME DE FOY

Les chroniques rapportent qu'en juin 1609, on abattit un chêne dans le domaine de Celles, sur la route de Dinant à Foy. Cet arbre de plus de 18 pieds (6 mètres) de circonférence avait été acquis par un batelier de Dinant, nommé Innocent Delimoir. Quand le charpentier Gilles de Wanlin, aidé de Gérard Thierry s'appretait à le scier en madriers il s'aperçut qu'il était en partie vermoulu et tout au plus bon à faire du bois de chauffage. C'est d'ailleurs ce que décida d'en faire Delimoir, le batelier, quand il fut mis au courant de la chose.

Au moment de débiter le tronc, les ouvriers trouvèrent, à leur grand étonnement, à l'intérieur de l'arbre, des pierres luisantes, une tresse de cheveux et une petite statue de la Vierge en ciment quartzeux, cachée derrière trois barreaux en fer rouillés.

Le sire de Celles, informé de ce que les gens du pays regardaient comme un prodige, fit placer la statuette miraculeuse, dans une niche pratiquée dans un chêne voisin également derrière des barreaux de fer.

Quatre ans plus tard, à la suite d'une tentative de vol, le seigneur de Celles fit placer l'image dans la chapelle de son château à Vèves. Les pèlerins continuèrent à venir et de jour en jour leur nombre devint plus considérable. Ce défilé ininterrompu d'infirmes, de malades, d'éclopés devait incommoder le seigneur qui fit construire un oratoire à l'endroit même où se trouvait le chêne primitif. Il y fit transporter l'image qui dès lors devint Notre-Dame de Foy. Ce transfert, en même temps que la bénédiction de la chapelle, eurent lieu le 21 novembre 1618. Les Archiducs Albert et Isabelle firent également visite à Notre-Dame de Foy. L'affluence des pèlerins devint si grande qu'en l'année 1623 on se vit obligé de construire le sanctuaire qui existe encore actuellement. Les pèlerins continuèrent à affluer de partout.

Or, il advint qu'au XVII^e siècle, la peste ravageait Rochefort et la région environnante. Le comte de Löwenstein, seigneur du lieu fit le vœu, au nom de la population, de se rendre chaque année en pèlerinage à Notre-Dame de Foy et dès cette même année fut organisé le premier pèlerinage. Le fléau ayant cessé ses ravages, il fut arrêté en cour et conseil que le pèlerinage promis se ferait chaque septième année « sous les armes » avec le concours de la

milice bourgeoise du comté. Ce vœu solennel fut ratifié par le corps de justice et le clergé local. C'était en 1626 et l'année suivante, le pèlerinage « sous les armes » se rendit à Foy-Notre-Dame. Les Rochefortois restèrent fidèles à leur promesse durant plus de deux siècles.



La Marche septennale de Notre-Dame de Foy, à Rochefort.

(Photo Marsla - Rochefort.)

Par la suite, une épidémie de choléra ravagea à nouveau la région. Les membres de la Confrérie de Notre-Dame s'en furent de maison en maison demander pour que fut renouvelé le vœu des ancêtres à Notre-Dame de Foy.

Voici, ce qu'en dit un Rochefortois qui a assisté maintes fois à cette manifestation séculaire et a admiré ses paisibles concitoyens, transformés en guerriers. Les vieux magasins de Givet fournissaient les travestissements. Quelle était belle, cette mascarade militaire ! Nos hommes divisés par Compagnies rappelaient tous les régiments du Premier Empire. Mais quelle disparate ! Il n'était pas rare de voir un chasseur compléter son uniforme et son four-



Les artilleurs de la Marche de Notre-Dame de Foy, à Rochefort.
(Photo Techniphoto - Namur.)

niment avec des pièces d'un dragon: un soldat du 36^e de ligne coudoyer un homme du 10^e. Six mois avant l'expédition, barbes et moustaches étaient épargnées et au beau jour qui devait voir reluire sabres et baïonnettes fraîchement fourbis, quelles brosses à dents et quelles barbiches aux figures ! Ce qu'il fallait considérer surtout, c'était le peloton des sapeurs. Bigre, avaient-ils l'air farouche ces terribles fantassins avec leurs colhaks, leurs haches et leurs longues barbes. En second lieu l'attention était attirée par les habiles évolutions de la grosse cavalerie et de l'artillerie de campagne, au grand complet. Toutes les têtes étaient affolées par les plumets, les cocardes, et les gros bonnets de l'endroit ne dédaignaient pas de figurer en colonel, major et capitaine. La bonne volonté y était.

La procession en armes part toujours à minuit et suit les routes forestières par Frandoux, Chevetogne, Ronvaux, Cayeux, la maîtrise de Mahenne. Lorsqu'elle arrive au pied de la côte de Mahenne, les hommes des diverses Compagnies se mettent en ligne, la bannière de Notre-Dame à leur tête. Au signal du commandant en chef, la petite armée se met en branle. Dès que la tête de colonne aperçoit le clocher de Foy, une décharge de mousqueterie invite le peuple à se mettre à genoux et à prier. Des pièces de canon tonnaient autrefois sur les hauteurs de Boisseilles. Et au moment où l'état-major entrait à l'église, une décharge générale avertissait Notre-Dame que l'heure était venue pour elle de bénir Rochefort et ses habitants.

En 1935, s'est constitué un comité spécial au sein de l'antique Confrérie de Notre-Dame de Foy, qui a pour but de promouvoir le culte de la Vierge, de faire revivre l'ancien pèlerinage « sous les armes » et de restituer à cette « Marche » son ampleur et sa magnificence de jadis.

A la Pentecôte de l'année 1936, 90 fantassins et cavaliers participèrent au pèlerinage « sous les armes ». En 1943, il n'en fut pas question et pour cause. Mais en 1946, on reprit la tradition. En 1950 grâce à la générosité de la population rochefortoise, l'ancien canon malheureusement détruit a été remplacé et l'équipement du XVII^e siècle que revêtent actuellement les participants a été complété.

C'est ainsi que le 18 mai 1964 à 0 h, les pèlerins de Rochefort, s'ébranleront, pour la grande randonnée vers Foy-Notre-Dame, où ils arriveront à 7 h 30. Après les dévotions d'usage et s'être restaurés ils reprendront le chemin du retour à 11 h.

Arrivés au hameau « La Briquetterie », ils feront arrêt autour de la chapelle de Notre-Dame de Foy, qui perpétue la mémoire de la procession-pèlerinage annuelle. C'est là que les attendent le clergé de la paroisse et les fidèles qui n'ont pu faire le voyage. Vers 17 h 30 a lieu la grande parade finale, d'où l'on se rendra à l'église avant la dislocation.

Ainsi les Rocheforrais, fidèles au vœu de leurs aïeux, respectent la tradition et nous offrent une belle page de Folklore.

Voilà comment, chaque année, les habitants de près de soixante localités de l'Entre-Sambre-et-Meuse vivent durant des mois dans l'effervescence pour la mise sur pied de leurs « Compagnies Militaires » en vue des traditionnelles sorties de la « Marche » en l'honneur du saint patron de la localité.

Le touriste et l'amateur de nos belles manifestations folkloriques ont chaque année l'occasion d'assister à ces démonstrations éminemment spectaculaires qui forment une des richesses du Folklore tout spécialement de l'Entre-Sambre-et-Meuse.

CALENDRIER DES PRINCIPALES « MARCHES »

Localité	Dénomination	Date traditionnelle	1961	1962	1963	1964	1965	1966
Flotennes (N)	Saint Pierre	29 juin ou dimanche suivant	2/VII	1/VII	30/VI	5/VII	4/VII	3/VII
Fosse (N)	Saint Feuillen	Dernier dimanche de septembre (7 ans)	—	—	29/IX	—	—	—
Gerpiennes (Ht)	Sainte Rolende	Lundi de Pentecôte	22/V	11/VI	3/VI	18/V	7/VI	30/V
Ham «Heure» (Ht)	Saint Roch	Dimanche après le 15 août	20/VIII	19/VIII	18/VIII	16/VIII	22/VIII	21/VIII
Hanzinne (N)	Saint Oger	Lundi de Pentecôte	22/V	11/VI	3/VI	18/V	7/VI	30/V
Jumet (Ht)	Sainte Marie-Madeleine	Dimanche le plus proche du 22 juillet	23/VII	22/VII	21/VII	19/VII	25/VII	24/VII
Laneffe (N)	Saint Eloi	Dimanche après le 25 juin	25/VI	1/VII	30/VI	28/VI	27/VI	26/VI
Lembek (Bt)	Saint Véron	Lundi de Pâques	3/IV	23/IV	15/IV	30/III	19/IV	11/IV
Morialme (N)	Saint Pierre	29 juin ou Dimanche suivant	2/VII	1/VII	30/VI	5/VII	4/VII	3/VII
Bicamerée (N)	id.	id.	2/VII	id.	id.	id.	id.	id.
Thy-le-Baudhuin	id.	id.	id.	id.	id.	id.	id.	id.
Thy-le-Château	id.	id.	id.	id.	id.	id.	id.	id.
Villers-deux-Eglises	id.	id.	id.	id.	id.	id.	id.	id.
Rochefort (N)	N.D. de Foy	Lundi de Pentecôte (7 ans) Départ à 0 h.	—	—	—	18/V	—	—
Thuin (Ht)	Saint Roch	3 ^e dimanche de mai	21/V	20/V	19/V	17/V	16/V	15/V
Walcourt (N)	N.D. de Walcourt	Trinité	28/V	17/VI	9/VI	24/V	13/VI	5/VI

N.B. Ce Calendrier est établi d'après le « Calendrier Perpétuel «Schroeder» des Manifestations Folkloriques de Belgique » par Pierre Schroeder

BIBLIOGRAPHIE

- BAIX F. — *La « Marche » Saint-Pierre à Florennes et ses souvenirs historiques*. Edition de la Terre Wallonne, 4, rue d'Assaut, Charleroi, 1924.
- CAMBIER Ed. — *Walcourt*. Imprim. Charles Bulens S.A. Bruxelles, 1939.
- COMPERNOLLE G. — *Aux Confins des Domaines Royaux « Rochefort »*. Syndicat d'Initiative Rochefort, 1948.
- EREVE P. — *Souvenir du 3^e Centenaire de la Marche Saint-Roch à Ham-sur-Heure*.
- MARINUS A. — *Le Folklore Belge*. 3 Tomes (Tome I p. 127 à 173). Editions Historiques, Bruxelles.
- NOEL, Jos. — *Les Processions et La Marche Militaire de Saint-Faillen à Fosse*.
- ROLAND J. — « *Les Marches Militaires de l'Entre-Sambre-et-Meuse* » dans *Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne*, n^o 57 à 60, année 1950, pages 257 à 297, Rue Féronstrée, Liège.
- ROMAIN J. — *Fosse — son Passé — son Folklore*. Imp. Romain-Fosse.
- VANDEREUSE J. — *La Marche Saint-Eloi à Lanefte* dans « *Wallonia* T. XIII, année 1905, août-septembre, p. 225 à 228.
Le Pèlerinage de Notre-Dame de Walcourt, Imp. Vaillant-Carman, Liège, 1909.
- Les Bulletins du « *Royal Touring Club de Belgique* », 44, rue de la Loi, Bruxelles.
- Les Bulletins de la *Fédération Touristique « Province du Hainaut »*, Mons.
- De nombreux extraits de quotidiens et périodiques.

Le Lion belge et nos étendards histoire millénaire (II)

par

Louis RONKARD.

III. — *De gueules et d'argent.*

En traitant de la Préhistoire de l'Héraldique au chapitre I^{er}, nous avons vu surgir au Triclinium du Latran (797), une représentation lapidaire et picturale à la fois, mosaïque commandée par le Pape Léon III et placés là où peuples et princes en recevaient les enseignements : cette bannière rouge au moyen de laquelle le Christ remet à l'Empereur — notre Charlemagne — le pouvoir temporel, distinct du pouvoir spirituel (remis à saint Pierre avec les clefs).

C'est l'archétype de la bannière d'une inféodation suprême, mais c'est aussi le sommet d'un développement et d'une histoire qui remplit le moyen âge et en explique bien des phases critiques ; passant des bannières aux blasons, ces « armes parlantes » n'ont pas cessé d'orner et de « personnifier » nos villes, nos provinces et la plupart de nos États.

Nous avons déjà suivi les destinées de cette bannière pour la patrie liégeoise d'autrefois jusqu'en 1790, et pour ses blasons cela continue encore.

Suivons-les maintenant dans les domaines voisins, passant du Saint Empire au Lothier, nom ancien de la patrie belge.

Et ce sera le témoignage éclatant de la perennité de cette patrie depuis plus de mille ans.

Sainte-Lance, Saint-Empire, etc.

Signes spécifiquement chrétiens. Comme nous l'avons déjà signalé, jadis le labarum de Constantin portait, non la croix, objet d'horreur du monde encore païen, mais le monogramme du Christ, où avec le temps s'ajoutera une barre transversale achevant la croix; un vexillum d'étoffe rouge y était suspendu.

Tandis que les monnaies mérovingiennes continuèrent à porter le nom de l'Empereur de Constantinople avec monogramme du Christ, la croix figura sur la seule face gravée des monnaies de Charlemagne et jusqu'à Otton I le Grand (962).

La croix est aussi venue dominer le globe impérial, symbole de domination universelle.

Vers la fin du X^e siècle apparaît la Sainte-Lance, qui se transforme en croix. Prise au roi de Bourgogne par Henri I, elle sera portée en avant des troupes jusqu'à Henri IV.

Peu auparavant, la couronne des rois lombards (Monza, Pavie) était appelée couronne de fer, car elle comportait un clou de la Passion. Charlemagne la prit avec le trésor des rois lombards, ces princes étant internés, à Liège, près de la Cathédrale, selon une vieille tradition liégeoise. (Annales de Lobbes, de St-Jacques, chronique de Mathieu de Lewis, édit. Alexandre S.B.L., pp. 4, 87, 120, contrairement à la chronique de Saint-Gall.)

Cette intercalation de reliques dans la lance faisait de celle-ci, de cet étendard, un objet sacré et une sorte de palladium.

La plus ancienne mention de cette Sainte-Lance est dans Liutprand (Antapodosis Lib. IV c. 24) :: illa lancea... erat enim excepta ceterarum specie lancearum, non quodam modo novaque elaborata figura, habens juxta lumbum medium utrobique fenestras. Hac pro pollicibus perpulcræ duæ acies usque ad declivum medium lanceæ extenduntur. Hunc igitur Constantini Magni, sanctæ filii Helenæ, vivificæ crucis inventricis, fuisse adfirmant quæ medio in spina quam lumbum superius nominavi ex clavis manibus pedibusque Dⁿⁱ et Reⁿⁱ nostri i. Xi adfixis cruces habet.

Dans la vie de Saint-Gérard de Brogne (vers 1040) Henri I est dit porter lanceam Magni Constantini instar crucis insignitam clavis affixis dominico corpori. (SS IV 567).

Arnold, dans les miracles de Saint-Emmeran (environ 1001) signale, portée par Otton I : ex more... sancta et crucifera impe-

rialis lancea. (Landulfi Hist Mediolan SS VIII 98 ad Hem imper. XI 662).

Henri IV la portait à la bataille : munitus signo crucis, dit Benza (lutte contre Rodolphe de Souabe). Cette lance cruciforme paraît aussi sur les monnaies de Henri IV, avec ou sans un petit fanion (Cappe I, p. 117, n. 536 et 539, pl. VI 97 et VII 105).

C'est probablement le précurseur du drapeau à la Croix des Empereurs.

La croix, depuis lors, est souvent du côté des adversaires de l'Empereur ainsi « fideles Sⁱ Perri crucem altissimam quodam plaustro erectam et rubro vexillo decoratam deduci fecerunt (Chronicon. Bernoldi env. 1086 v. 445).

Sous Otton III vient un nouvel insigne impérial en forme de Croix, c'est la croix dite de Lothaire, du trésor d'Aix-la-Chapelle. Elle prend désormais une place indépendante parmi les insignes impériaux à côté de la lance, du sceptre et du globe. (Ademan (1035) Hist. Franc.

La Croix va devenir la marque des Croisés « ferentes in humero dextro crucis vexillum » qui est ensuite « in frontibus et galeis, in scutis et vexillis ». Ainsi, l'Empereur Conrad III prend part à la Croisade sub vexillo sanctæ crucis et c'est bien un étendard, car dans une lettre au Roi Louis de France (1146-7) il écrit : Ponisque vexilla tua rosea usque ad extremos labores Herculis. (Gertroh de Reichensperger Comment in ps 39 M.G.H. Libelli de Lite III 439) Chronographus corbiensis, éd. Jaffé Bibl. Rer Germ I 64).

Sous Frédéric I, on ne voit pas trace de la croix du côté impérial, mais du côté des Milanais (1160) qui ont carozolum (caracciolo) supra quod maximum vexillum calbum cum cruce rubea in medio deferebatur, et Frédéric I prit... et boves ipsius carozoli occidit, ipsumque carozolum incidit et crucem deauratam quæ supra perticam carozoli erat atque vexillum imi impositum abstulit. (Otto Morcno. Res. Laudenses pp. XXVIII - 625-26). Il s'agirait semble-t-il d'un étendard proprement impérial, plus grand que ceux des corps d'armée.

Et dans les anonymi gesta, Frederici I in Italia, (1188 Tab III miniature) comme croisé il a le globe impérial et porte sur le dos un très grand bouclier avec croix d'or sur fond blanc. Henri VI (1165-1197) eut le drapeau à croix comme étendard principal et

drapeau d'armée, du moins pour ses prétentions sur la Sicile dont les rois (séciait Guillaume) faisaient porter la croix en tête des armées, comme aussi au milieu du sceau...

D'ailleurs, le ms de Petrus de Ebulo, qui est de même époque, donne un drapeau avec croix à volutes (Tatsenkreuz gezierte Fahne) comme portée devant l'Empereur ou plantée sur une tour de ville conquise. Mais pour les couleurs, il y a hésitation entre rouge avec croix blanche ou dorée, ou fond blanc avec croix rouge. Le ms n'est pas encore bien fixé sur ces couleurs nouvelles du drapeau et des armoiries correspondantes.

Cette bannière à la Croix, sous Henri VI, semble avoir servi comme instrument aux inféodations : cum lancea et confanino quam in sua manu tenebat investivit (cremonenses); et ... confanonus cum quo eos investivit erat rubeus, habens crucem albam intus (Muratori antiquitates Italiae medii aevi I 621).

La première indication que la bannière à la Croix, outre celle à l'aigle était bannière d'empire dans le courant des XII^e-XIII^e siècles, nous est donnée (environ 1223) par Willehalm Wolframs van Eschenbach (ed. Lechmann Berlin 1854, pp. 333, 21) :

me hind die marter wider an
mit rehte sol des riches van
das Kriuce tragen, dat nach gesniten
da unser heil wart zu erstritten.

La croix blanche sur fond rouge apparaît dans des armoiries, en mi-partie, avec une demie-sigle.

Que ces deux emblèmes impériaux restent juxtaposés comme drapeaux d'Empire, nous en avons la preuve dans les Annales Placentini, pour la bataille de Tagliacosso, en 1268.

« Et praelio fortiter existente fuga intravit in gentes regis Conradi propter quod ille Theutonicus qui ferebat vexillum crucis cepit fugam ille vero qui ferebat aquilam in praelio fuit mortuus. »

Cette bannière à la Croix concorde avec le vexillum quod habes commune sum angelis, dont parle Grégoire X (dans sa lettre du 22 juin 1227) à l'Empereur Frédéric II et qu'il oppose victricibus aquilis in terram sui prostratis.

Et pour une bataille de 1278, les annales S. Rudberti Salisburgensis ont des indications : Le Roi Rodolphe a la croix blanche, celui de Bohême la verte.

Il y a encore une série d'autres témoignages concernant le drapeau rouge à croix blanche, comme étendard impérial.

On la signale déjà à côté de Rodolphe de Habsbourg (1273-1291). Ainsi, à la bataille de Göllheim (1298), chacun des deux rois adversaires, Albert I d'Autriche et Ad. de Nassau, a l'étendard rouge à croix blanche, ainsi que l'aigle noire.

Enfin, les annales Parmenses majores, qui sont de ce temps, disent pour 1329 : « Eodem tempore factum fuit per commune Parme quoddam signum : vexillum communis cum arma crucis imperialis, scilicet ad capum vermiliium et ad crucem albam in ipso campo. » « Alors, la commune fit faire son grand étendard : drapeau de la commune avec les armes à la croix impériale blanche sur champ rouge. »

Ces citations devenant avec le temps de plus en plus précises, nous montrent l'existence durant des siècles d'un *drapeau impérial rouge à croix blanche*. Nous en avons l'origine rappelée dans ce bas-relief de 1171 à la porte romaine de Milan : lance se terminant par une croix surmontant un carré d'étoffe rouge où figurait aussi une croix brodée.

C'est ce drapeau de drap brodé, ce « drapeau » qui a absorbé finalement toute la signification de l'insigne plastique qui terminait la lance.

Ses couleurs rouge et blanche, seront considérées comme les couleurs impériales. C'est le fond historique certain qui ressort d'une explication plus que hasardeuse d'un symbolisme mystico-scripturaire, donnée par Gerhoh de Reichensperger (De novitatibus hujus temporis - cap. 12) :

« Conjunxit vero eadem Christus in sua persona, indutus apud Herodem primo veste alba quae sacerdotalis est (Luc XXIII, 41) deinde apud Pilatum veste purpurea quae regalis est (Joh. XIX, 2) ut ostenderet se non solum ex pontificali sed etiam ex imperiali dignitate super omnes principatus totius orbis dominaturum.

« Le Christ réunit ces deux couleurs sur sa personne, ayant d'abord été revêtu chez Hérode d'une robe blanche qui est sacerdotale; puis chez Pilate d'un manteau de pourpre qui est royal, montrant ainsi qu'il dominerait toutes les principautés du monde, non seulement au titre de sa dignité pontificale, mais aussi de sa dignité impériale. »

Ce symbole, essentiellement chrétien, vaudra à cet étendard le nom d'étendard du Saint-Empire, puis on l'appellera « Le Saint-Empire » tout simplement.

Ce drapeau rouge à croix cèdera, par la suite, sa place d'étendard impérial à l'autre insigne, l'aigle noir sur fond d'or, et il ne restera de lui qu'une croix d'argent au col de l'aigle impériale. (Remarque de Meuss. *die deutsche Flagge* (Berlin, 1928) (nittler 85 ohn) au sujet du *Sachsenspiegel* de 1230 de Eike von Repgen.) Cet étendard rouge à croix blanche n'a pas totalement disparu : c'est le drapeau Suisse. Conrad Justinger († 1426) dans sa *Berner Chronik* (-1421) — (Gritzner p. 118 citant F. Stierlin et J.-R. Wys, Bern 1819, p. 62) — dit que : « ceux de Schwyz dans les temps anciens donnèrent un grand secours au roi des Romains contre Eligint et un autre... aussi le Roi leur dona-t-il la bannière rouge ou « Saint-Empire », c'est-à-dire les armoiries de la mort de N.-S. Jésus-Christ ».

« Darzu die von Schwyz vor alten ziten thatent ein gross Filff einem römischen Kaiser gen. Eligint und an ander ende und warent da als manlich, dass ihnen der Keizer gab an ihr rothen banner « das Heilig Reich » das ist alle wapen der Morter unsers Hern Jesu Christi. »

Il s'agit là d'un fait historique, la campagne de Rodolphe de Habsbourg contre le comte Palatin Othon V de Bourgogne et le fait d'armes des Schwytzois est mentionné tout au long dans la *Chronique* de Mathias de Neuenbourg vers 1350. (*Dictionn. histor. de Suisse art. drapeau*). Le canton de Schwytz était à la tête des cantons primitifs. C'est ainsi que son nom passa à toute la confédération, ses armes aussi. Il existe un dessin de ce drapeau (du XVI^e siècle) oblong, d'une étoffe damassée avec croix suspendue (1) (? *Schwebende*) au coin supérieur près de la hampe (Cf. Nagler les *Monographistes*, p. IV. 3987). Nous voyons le

Schweiz wo sie Ziehend in das felde
So fuhrend sie das heilig reich
Sie zugen dran mit fryen mut
Ihr bildung in dem paner stat
Al eidgenossisch in guter hut.

(1) Cette croix porte aussi en noir la lance et le bâton à l'éponge comme souvent nos croix de mission.

passage du drapeau de Schwytz à la Suisse, dans le *Lied* de Hans Wike pour 1515 :

Quand au Moyen-Age une expédition suisse était formée de contingents mixtes (Coblentz 1499 - Rottweil 1540), il y avait un drapeau commun. C'était alors un drapeau rouge à croix blanche (alèsée ou traversante). Cette croix est traversante sur la médaille offerte par les lignes suisses et leurs alliés, à l'occasion du baptême de la Princesse Claude de France, en 1547, et gravée par J.-J. Stampfer de Zurich (au Musée de Zurich). Cette croix blanche se retrouvait sur les armures ou les vêtements des troupes et sur les étendards des canons souverains (*Dict. géogr. et histor. Suisse Neuchatel* 1930).

Cependant, il pouvait en être autrement quand des Suisses opéraient pour compte d'autres princes, les nôtres par exemple.

Ainsi, quand les Français commandés par Charles d'Amboise, gouverneur de Champagne, envahirent le Luxembourg en 1480, notre duc Maximilien adjoignit à son armée 128 Suisses à pied et 200 chevaux. Habillés mi-partie de bleu et de blanc, ils avaient sur le dos une croix rouge (si celle-ci était en sautoir, ce serait la croix de Bourgogne). On note que leurs Chefs, Corneille de Diepenbeek et Corneille de Bloemendaele portaient la barbe ! (celle-ci faisait-elle partie de l'uniforme ?...). Le grand sanon de Louvain était d'ailleurs de la partie avec 200 artilleurs et 9 ser-pentins. Après la Victoire de Luxembourg, il fit ouvrir encore bien des villes de Gueldre et de Zélande. (Boonen (vers 1594) édit. van Even : *Geschiedenis van Leuven*.)

Le drapeau de la Société de la Croix-Rouge n'est autre que le drapeau suisse inversé par ses fondateurs genevois.

Quant au Danemark, une vieille légende dit que lors de la campagne contre les païens d'Esthonie, à la bataille de Lundanisse en 1219 l'armée danoise qui pliait fut sauvée de la défaite par l'apparition d'une croix blanche (N'était peut-être pas l'étendard d'une troupe de secours ?) et cela demeura l'étendard du Danemark. Comme les autres Etats nordiques le Danemark a conservé la large échancrure qui apparente son drapeau aux anciens pennons.

Je vais en venir aux déductions.

Les anciennes couleurs impériales rouge et blanche sont celles de nos plus anciennes bannières et des blasons inspirés par elles.

Rappelons d'abord deux points attestés par des textes et des miniatures anciennes :

- 1) En plus du grand étendard d'Etat, il y avait des drapeaux spéciaux pour les « cunei », parties de l'armée appartenant aux ducs et conduites par eux. C'est ainsi que dans l'Évangiliaire d'Aix-la-Chapelle, donné à Otton III par l'Abbé Liutharius, l'Empereur siège en majesté entre deux ducs portant sur l'épaule leur insigne, drapelet rouge au bout d'une lance.
- 2) Un second fait, que nous décrivons plus loin; c'est que la tradition du pouvoir sur les provinces avait comme instrument ce drapeau, symbole d'autorité ducale et féodale et étendard d'armée (*consuetudo est ut regna per gladium, provinciae per vexillum tradantur*).

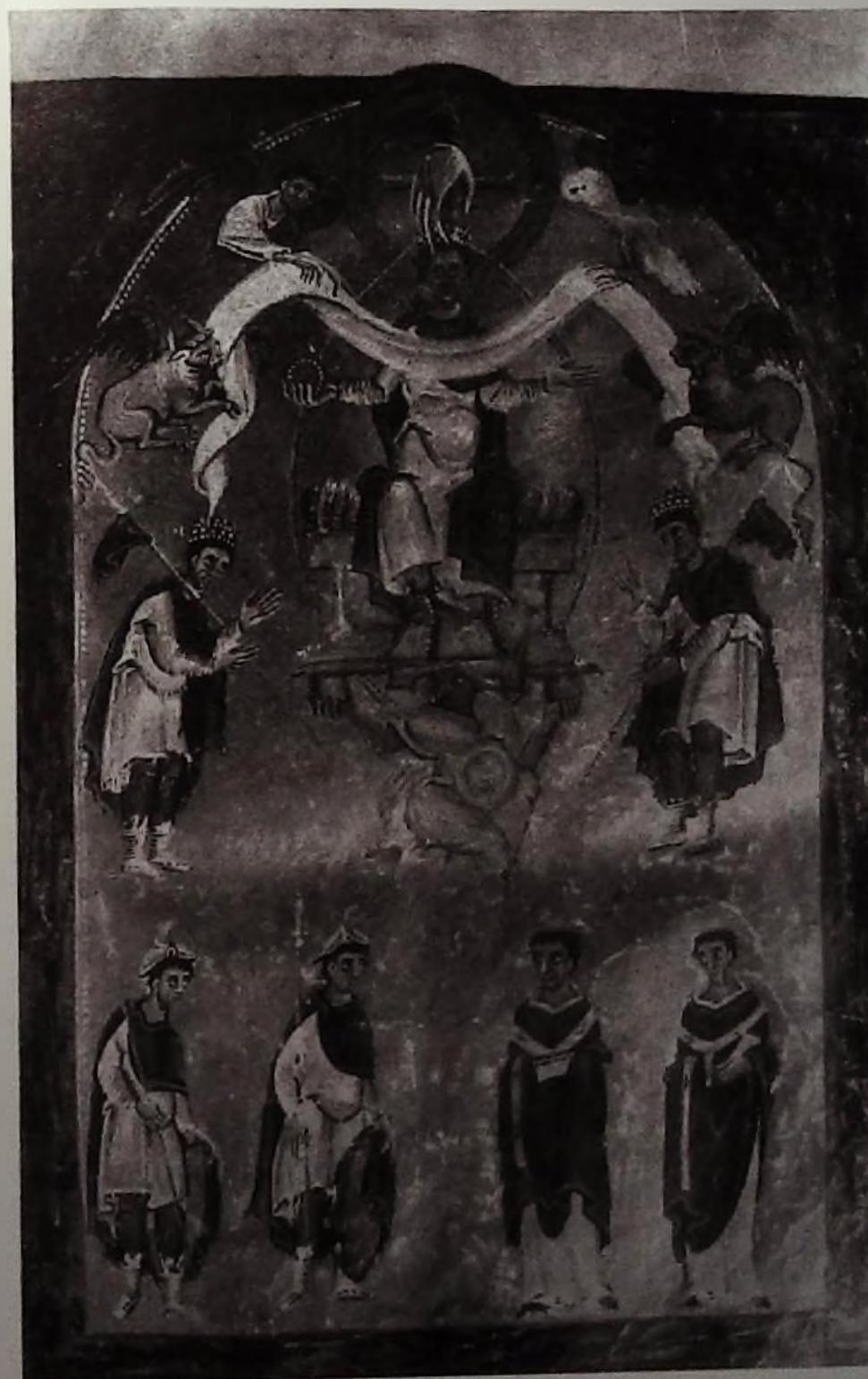
Le drapeau rouge ou de feu servit encore à Charles IV en 1414 pour inféoder les princes-évêques de Liège et de Wurzburg, les ducs de Juliers-Gueldre, de Bavière et de Lorraine (D.R.A. VII p. 244, n° 167 - Descr. du voyage à Aix, d'Eigil von Sassen). C'est par un drapeau de ce genre, par conséquent, que le duc de Lothier recevait son pouvoir, et ce drapeau devint celui de son armée *lotharingienne*.

Ce sont ces couleurs que nous voyons survivre dans nos plus anciennes bannières et blasons, celles de Mons, centre des territoires de Régnier au Long Col et de Gislebert, nos derniers ducs nationaux, celle d'Anvers, margraviat du Saint-Empire, celle de Bouillon, propriété personnelle de nos ducs bénéficiaires de Basse-Latharingie de la Maison d'Ardenne, celle de la maison de Louvain qui lui succède en Lothier-Brabant, celle même de Limbourg, héritière de la Maison d'Ardenne.

Mais tandis que l'écu primitif était uniformément rouge à Liège et Bruxelles, les quatre premiers emblèmes cités ci-dessus comportent une fasce (bande) d'argent sur le fond de gueules.

Si elle a été ajoutée au drapelet ducale présenté sur les sceaux et miniatures, c'est dans la gamme des couleurs impériales auxquelles ce drapeau d'une féodalité en croissance reste fidèle.

On conçoit que ducs (et comtes) pour se différencier entre eux, eux et leurs corps d'armée, aient ajouté à leur étendard officiel d'origine, des marques distinctives qui devinrent leur bannière, puis leur blason.



Si cela se passe en Francie orientale (Allemagne) ou centrale (chez nous), il y a chance qu'il en soit de même en Francie occidentale (France) et là, avec intercalation des couleurs françaises bleu et or.

Or, c'est précisément ce qui se passa pour les grands feudataires français. Dès le premier regard sur l'Écu d'Anjou, sur celui de Berry, sur celui de Bourgogne ancien, on a l'impression que précédemment, sur le tout d'une antique bannière ducale rouge, on a superposé un emblème fait de bandes d'étoffe alternées jaunes et bleues (Bourgogne ancien), ou plus tard, de lis. Le Limousin y superpose l'hermine de Bretagne.

Pour des blasons plus éloignés des origines, ceux de Philippe le Hardi en Touraine d'abord, puis en Bourgogne (nouveau) et Nevers cette bordure est composée d'argent et de gueules; elle est besantée de même pour Alençon. Le sens primitif de ce fond devenu caduc était en train de se perdre.

Par un procédé inverse, la bannière rouge de forme antique charge le fond or d'Auvergne; Boulogne qui eût les mêmes princes, se rapproche du blason d'Auvergne, en remplaçant la bannière par l'Écu qui en dérive; en Flandre ancien, l'écu rouge en surcharge, ou umbo de l'écu) ne rappelle-t-il pas la bannière primitive au-dessus des couleurs de France qui rayonnent en gironné de 8 ou 12 pièces. Cet écu qui subsiste à dextre du blason actuel de Flandre Occidentale, est donné comme celui de tous les comtes de Flandre jusqu'à Philippe d'Alsace, dans la longue série de leurs portraits à la Chapelle Sainte-Catherine de l'Église Notre-Dame, construite par Bauduin de Constantinople, à côté de son château de Courtrai. Faits par Jan van Hasselt, peintre ordinaire de Louis de Mâle, et continués en 1407 par Broederlam, ils sont d'une époque très attentive aux lois héraldiques. (Pour les Portraits blasonnés des Comtes de Flandre, voir Mém. du Cercle royal archéol. et histor. de Courtrai, T. X, p. 240 : Les fresques de la Chap. Sainte-Catherine à l'Égl. Notre-Dame.)

Sans doute la filiation des drapeaux lotharingiens, vis-à-vis du « drapeau de sang » et de l'étendard à la Croix n'est pas aussi manifeste que celle du drapeau Suisse; mais que les bannières d'armée (celles-là en sont) soient à l'origine des blasons, c'est l'avis des héraldistes Strohl, Gritzner, von Siegenfeld, de Vevey, Galbraith, cités et approuvés par Sabini, l'auteur très érudit de l'étude « Araldica » de la Grande Encyclopédie Italienne.

Complétons ceci par quelques remarques.

D'autres causes ont pu amener un résultat héraldique semblable à celui qui apparaît à Bouillon, Louvain, etc. Ainsi, l'Autriche eut comme emblème (le second en date) la même fasce d'argent sur fond de gueules. On lui attribue cette origine : (dans Herald; Guerre Sainte L II n° 7 vers la fin) l'Empereur Frédéric I l'aurait attribué au duc d'Autriche pour un fait d'armes très sanglant, au siège de Ptolémaïs. D'autre part Boonen, frappé comme Louvaniste, de la ressemblance avec l'écu de Louvain, rappelle après plusieurs autres que le Comte Henri de Louvain (1068). fils de Lambert, aurait été chargé par l'Empereur Henri IV de gouverner la Carinthie avec grande partie d'Autriche, ce qui donnerait l'origine de ce blason.

Quoi qu'il en soit, ces armoiries sont restées celles de la Maison d'Autriche. C'est à ce titre que nous les voyons dans les vitraux de Sainte-Gudule, donnés par Charles-Quint et les reines ses sœurs, et dans tant de monuments épars dans nos provinces, à partir de Maximilien, époux de Marie de Bourgogne. C'est ce drapeau que Joseph II prétendit imposer en 1787.

D'ailleurs, en Royaume de France aussi, chose moins connue, l'étendard de la Galère Royale comportait, entre deux bandes rouges perpendiculaires à la hampe, une troisième bande ou fasce, blanche, surchargée de l'écusson bleu fleurdelysé d'or (Tableau des Pavillons, La Haye 1737).

La croix blanche, adoptée par le parti Armagnac devint, après Azincourt, l'emblème caractéristique de la France. La marine l'employa jusqu'en 1789, sur fond bleu surchargé de l'écu royal. Les troupes l'avaient sur des fonds divers, selon les régiments. Le fond blanc était réservé à la première compagnie de chaque régiment, compagnie d'élite, d'assaut, ou colonnelle. Quand le roi devint Colonel dans tous ses régiments, le blanc devint par le fait même, couleur royale en France (Larousse du XX^e siècle art. Drapeau).

La France avait au Canada le régiment de Carillon, dont le drapeau pieusement conservé à Québec est porté dans les processions, mais entroulé, car ses soies antiques ne supporteraient plus d'être déployées au vent. A côté de lui flotte sa reproduction.

Le caractère sacré et la demande de protection céleste étaient également manifestes chez les Brabançons, si longtemps adversaires des Liégeois. En 1234, leur drapeau qui portait, d'un côté, le Lion

sur fond noir, portait au verso, la Vierge entourée de rayons sur fond noir.

Nous retrouverons jusque sous Marie-Thérèse, cette mise de l'armée sous la protection de la Vierge. Car l'impératrice, en 1743 ordonne que le drapeau du Général en Chef soit fait de soie blanche avec l'image de la Vierge « comme d'habitude ».

Entre ces deux dates, il serait trop long de citer les drapeaux d'armée à devise ou invocation pieuse. On en voit parmi ceux de 1578 que nous citerons plus loin. Notons celui de don Juan d'Autriche : crucifix sur fond noir avec la devise « en ce signe, j'ai vaincu les Turcs, et ce signe je vaincrai les hérétiques ». Cela nous rappelle ces Vierges de Lépante, qui dans tant d'églises, à tant de coins de rues, écrasent le démon et le croissant turc... comme la Vierge écrase une aigle aussi dangereuse en 1914, à la façade de la bibliothèque ressuscitée de Louvain...

Le drapeau à croix blanche dont nous venons de faire l'histoire est essentiellement un drapeau chrétien; il l'est par son dessin, il l'est par son origine : la Sainte-Lance portant un clou de la Passion. Cette relique doit, dans la pensée des guerriers du Moyen-Age, écarter les puissances du Mal, comme la vénération de ces reliques doit attirer les faveurs célestes. Souvenons-nous du Prologue de la Loi Salique, fait au temps où les Francs récemment baptisés, rayonnaient depuis nos terres : « Vive le Christ qui aime les Francs... car ce sont eux qui ont recueilli dans l'or les reliques de ces martyrs que les Romains faisaient mourir... »

A cette naïveté barbare, il n'y a rien d'étonnant que réponde plus tard ce symbolisme liturgique outré qui veut ne voir dans les couleurs du drapeau que le reflet des deux vêtements du Christ dans la Passion : robe blanche chez Hérode, manteau rouge chez Pilate...

Nos vieux étendards ont tellement baigné dans la piété de nos aïeux que leur caractère sacré est resté inhérent aux drapeaux laïcisés de notre temps.

La croix rouge sur fond blanc fut une variante inversant les couleurs de l'étendard de la Sainte-Lance, quand l'emploi précis des couleurs n'était pas encore fixé. Son histoire s'est prolongée dans l'Empire et surtout en dehors de l'Empire. Elle est devenue l'attribut ordinaire de Saint-Georges, patron des Chevaliers, et porte

HOC AUGUSTE LIBRO

TIBI COR D'S INDUAT OTTO



QUEM DE LUTHARIO TE

SUSCEPISSE MEMENTO

encore ce nom en Angleterre. Nous retrouvons les deux types d'étendards : croix d'argent sur rouge et croix rouge sur argent, portés par les bons Chevaliers dans le polyptique des Van Eyck, l'Agneau Mystique.

Aux temps anciens du paganisme, *les étendards étaient* objets d'adoration. Voici un texte assyrien du IX^e siècle avant Jésus-Christ : « avec l'aide exaltée du divin étendard qui marche devant moi, avec l'aide puissante que le Seigneur Ashur m'a donnée... je combatis ».

Sur des reliefs du début du VII^e siècle (avant Jésus-Christ), il y a des sacrifices aux étendards. A propos des textes trouvés dans une caverne au désert de Juda, le Chanoine Coppens, Professeur d'Écriture Sainte à Louvain, rappelle le texte d'Habaencu signalant que les Kittim adorent leurs étendards. D'après l'étymologie, ce serait Cittium en Chypre; mais le sens étymologique s'était vite perdu, et ici il serait question des Romains.

D'ailleurs, Josèphe dit qu'après la prise du temple de Jérusalem, les étendards romains furent placés sur la terrasse du temple, et on leur offrit des sacrifices.

Je suis redevable de toute cette note à M. God. Goosens, Conservateur des Antiquités Orient. au Musée du Cinquantenaire à Bruxelles.

Que les étendards romains aient présenté matière à adoration par les troupes; cela se comprend encore mieux quand on voit que parmi les enseignes caractéristiques de telle ou telle légion, sont souvent des représentations de divinités (cf. Daremberg et Saglio à l'article « Etendards »).

D'ailleurs, parmi les phalerae qui ornaient le dessus de la hampe où trônaient l'aigle, le dragon, etc... se trouvaient de grands médaillons en métal avec l'effigie d'empereurs.

Le culte de Rome et d'Auguste (l'Empereur héroïsé ou divinisé) n'était-il pas le culte patriotique par excellence, celui de l'immense Patrie Romaine, urbs orbis, Par exemple, le centre de la Gaule Romaine n'était-il pas cet autel de Rome et d'Auguste situé au Confluent de la Saône et du Rhône dans la Métropole de Lyon. C'est là, et à l'occasion de ce Culte que se rassemblaient les délégués des dix-sept Provinces des deux Diocèses des Gaules sous l'Empire finissant.

Refuser à ces divinités impériales les quelques grains d'encens usuels, passait pour un acte antipatriotique.

Ce fut la cause de très nombreux martyrs.

Mais ici une autre source vient en concurrence.

Les croisés portaient sur l'épaule droite une croix d'étoffe, rouge pour tous d'abord. Avant la troisième croisade (1188) une entente attribua la croix rouge aux seuls Français, la blanche aux Anglais, la jaune aux Allemands, la verte à nos contingents, appelés Flamands (Encyclop. Ital., p. 925) (1).

Toujours est-il que le symbole (rouge) français devint, après Azincourt, l'emblème du parti anglais, du prétendant anglais au trône de France; elle reste fixée en Angleterre dont l'emblème essentiel est cette Croix de Saint-Georges, drapeau de la Home Fleet, blason de Londres (2). S'il est vrai que Philippe le Hardi porta la croix droite (comme le dit Butkens) en place de la croix rouge de Saint-André (sautoir), elle ferait partie du trait d'union qui transporta outre-Manche, ce symbole anglo-bourguignon. Avec son bord blanc, cette croix rouge est partie de l'Union Jack où elle se superpose au drapeau d'Ecosse bleu à croix blanche de Saint-André. En 1802, une troisième croix en sautoir, appelée Croix de Saint-Patrick, y a été jointe pour l'Irlande unie alors à la Couronne d'Angleterre.

Une grande croix rouge sur un drap blanc fut aussi l'étendard de nos paysans de Campine et d'Ardenne, révoltés contre le Directoire français. C'était un signe de chrétienté (de Christianité). Des monuments rappellent cette Kloppel Krieg à Clervaux et à Hasselt.

NOTE SUR LES CROIX DE FRANCE ET D'ANGLETERRE

d'après Gustave Desjardins

Recherches sur les Drapeaux Français, pp. 29 sq.

La diversité de croix adoptée pour la Croisade, ne fut pas appliquée, semble-t-il, pour les autres guerres.

En 1363, le roi Jean se croise à Avignon et, dit Froissart, emprit et enchargea dessus son derrain vêtement la vermeille croix.

(1) Rex Franciae et gens sua susceperunt cruces rubeas, Angli cruces albas Philippus comes Flandriae cruces viridas ad cognoscendam gentem. Cf. A. V. Siegenfeld, p. 13, note 1, cité par Gritzner p. 40, note 8.

(2) Accompagnée du glaive de St-Paul, patron de la Cité.

Sous Charles V, dans la guerre nationale entre Français et Anglais, les deux partis se distinguent comme à la troisième croisade, par des croix portées sur le surcot. Seulement, ce sont les Anglais qui ont la rouge et les Français la blanche.

On ne saurait préciser le motif et l'époque de ce changement.

Les aventuriers que Du Guesclin emmène en Espagne (1365) ont la blanche. En 1380, les Anglais combattant contre ce même Du Guesclin, ont la croix rouge sur des surcots blancs. Monstrelet reproche à Charles VI d'avoir, en 1413, permis à ses gens d'abandonner « pour un temps la droite croix blanche, noble et gentille enseigne que lui et ses prédécesseurs, roys de France, avaient toujours portée en armes (= surcot) ».

C'est au XV^e siècle que les croix paraissent avoir été figurées sur les étendards. Les historiens du temps de Charles VII nous parlent de la croix rouge peinte sur les étendards anglais.

Quand les Français les imitèrent-ils ? Probablement tout de suite. Dans un ms de la Chronique de Charles VII, exécutée sous Louis XII par un artiste qui pouvait être contemporain de la guerre, la croix blanche se voit sur les enseignes, mais non sur les pennons, bannières et étendards chargés d'armoiries. On ne rencontre, dans aucun monument antérieur au XVI^e siècle, la croix blanche sur fond bleu fleurdelysé.

Elle devint le signe français par excellence. A cause de cette croix, la couleur de la nation devint le blanc, se distinguant de la couleur du roi qui demeura le bleu; mais le blanc n'est porté que sous forme de croix, sur un fond différent, pour qu'elle ressorte.

Y eut-il une couleur plus ordinairement affectée au fond ?

Dans les ms, on voit que les Anglais portent la croix rouge sur des champs de teintes variées, spécialement le bleu, couleur de la bannière de Saint-Edouard, leur patron, et de l'ordre de la Jarretière, du bleu Gertier, comme dit Froissart.

D'un ms du XV^e siècle, représentant la bataille de Poitiers, plusieurs Anglais portent sur des surcots bleus des croix rouges aussi grandes que des croix de chasuble. Mais pour fond de cottes d'armes et d'étendards, ils choisissent surtout le blanc sur lequel le rouge éclate mieux.

La croix rouge sur champ d'argent devint comme la devise de la nation anglaise. (Reddition du roi Jean — Bibliothèque Nationale — Ms Fr 230, folio 273.)

Les Bretons avaient la croix noire sur blanc ou blanche sur noir.

La France opposa une enseigne rouge à croix blanche, car au XV^e siècle, l'oriflamme n'est plus portée à l'armée; il se forme sur cette bannière une opinion inexacte. Dans les ms de Froissart, l'oriflamme va partout... où on sait qu'elle ne fut jamais. Elle n'est plus unique; chaque troupe en a. Elle est devenue une sorte de drapeau national; de là, à la charger de croix blanche, il n'y a qu'un pas. Elle devient la marque nationale de France : grand étendard à côté de la bannière bleue fleurdelysée. Dès 1450, on les accompagne d'un étendard rouge à croix blanche. Aux XIII^e, XIV^e et première moitié du XV^e siècles, la bannière et l'étendard bleu fleurdelysé étaient la seule marque française sur mer.

Le tableau du XVIII^e siècle donne comme commun (pavillon) français, un pavillon rouge semé de fleurs de lys d'or et chargé de l'Écu de France que l'Encyclopédie Méthodique de 1787 attribue encore aux navires marchands (probablement à rameurs, de la Méditerranée).

Un autre « marchand » français a quatre bandes blanches et trois bleues. Quand Louis XIV donna, en 1661, le pavillon blanc aux navires de guerre, il décida que la marque générale de la marine marchande serait le bleu à croix blanche, avec l'écu de France au milieu de la Croix (nouveau pavillon marchand); mais les armateurs prirent de leur gré l'insigne blanc.

En 1689, une nouvelle ordonnance royale donne à la marine marchande un nouveau pavillon où les armes du royaume apparaissent mieux, et permit le blanc (avec quelques modifications) pour les pavillons marchands particuliers. En 1765, on autorisa le pavillon entièrement blanc pour la marine marchande.

Les Huguenots remplacèrent sur leurs étendards la croix par une bande transversale blanche.

(Il en fut de même pour les régiments calvinistes des États Belges, d'après le ms de Gortter, qui leur attribua la bande bleue.)

De la bande blanche serait venue la cravate blanche qui finit par être attachée à tous les étendards de France, en place de l'ancienne cravate aux couleurs du drapeau.

Hommage à Ste Marie d'Oignies

par

Denis van PETEGHEM.

NIVELLES, la capitale du roman pays de Brabant fêtera avec éclat cette année le 750^e anniversaire de la mort d'une de ses enfants les plus illustres : sainte Marie de Nivelles, dite d'Oignies, la mystique. Marie se présente à nos yeux sous de multiples aspects : fille soumise à ses parents, fidèle épouse, aimable protectrice des pauvres et des malheureux, pieuse et courageuse chrétienne dans le monde, religieuse exemplaire dans la solitude d'Oignies.

I. — SA NAISSANCE

Née à Nivelles en 1177, Marie mourut à Oignies en 1213. Le nom d'Oignies lui fut attribué parce qu'elle est morte et enterrée en cette localité, un hameau d'Aiseau.

Issue d'une famille pieuse, elle habitait au bas de la rue de Mons, une belle maison bourgeoise. Ses parents l'élevèrent dans les principes de la piété chrétienne et elle répondit parfaitement à leurs soins.

II. — SA JEUNESSE

Depuis sa tendre jeunesse, elle donnait des signes de la sainteté éminente, à laquelle Dieu l'appela. Etant encore enfant, elle évitait les jeux trop bruyants de ses compagnes et éprouvait un grand respect pour les religieuses, surtout celles de l'ordre de Cîteaux.

III. — SON MARIAGE

Sur les instances de sa mère, qui ne voulait point la comprendre, elle épousa, à l'âge de 14 ans, un jeune seigneur, appelé Jean. Son mari entra dans ses vues et se montra aussi zélé qu'elle dans la pratique des austérités. Dès le début de son mariage elle obtint de son époux, vaincu par l'ardeur de ses prières, qu'il vive à ses côtés, dans la continence, le renoncement et la pauvreté, au service des lépreux relégués à un quart de lieu de Nivelles, en la solitude de Willambroux (1).

IV. — SA VIE A WILLAMBROUX, LIEU-DIT A NIVELLES

Là, dans une des huttes qui servaient de refuge à ces pauvres lépreux, elle se sacrifiait et se dévouait, avec son époux et une recluse appelée Helvide, qui préparait des bandelentes pour panser les plaies de ces corps en décomposition. Le genre de vie qu'elle menait avec son époux, les exposait aux railleries des prétendus sages du monde; mais l'amour (écrit le Cardinal de Vitry dans la biographie de la sainte) qu'ils éprouvaient pour les humiliations de la Croix, leur fit mépriser les jugements des hommes. Pendant douze ans, Marie porta à ces désespérés, la lumière de sa présence et la consolation de son affection. Elle vivait de leur vie et se faisait leur servante. La réputation de sa sainteté et de son abnégation fut bientôt connue partout et les visiteurs affluèrent nombreux à la hutte.

Le Cardinal de Vitry raconte dans la vie de la sainte qu'elle ne prenait par jour qu'un repas qui consistait en un morceau de pain noir et dur assaisonné de quelques herbes. Elle ne pouvait vaquer à un travail, dit-il, sans verser un torrent de larmes, qui loin de l'affaiblir, était pour elle une source de force et de consolation. Pendant ses exercices ou son travail, elle plaçait devant elle un psautier ouvert et y jetait un regard de temps en temps afin d'entretenir dans son cœur l'esprit de prière. Rien ne lui était plus cher que la dévotion à la sainte Vierge. Tous les ans, elle faisait deux pèlerinages, pieds nus, à Notre-Dame d'Oignies.

(1) Willambroux, broux : marais Heudt à Nivelles (marais d'Avila, (origine des noms de lieux. R. Hannon de Louvel. T. XIII, A.S.A.N.)

V. — FAITS MARQUANTS

Un jour que Marie faisait ce trajet accoutumé, dit encore le Cardinal de Vitry, le ciel se couvrit d'épais nuages et une pluie battante tomba en torrent. Notre patronne leva les yeux au Ciel et aussitôt la nuée se dissipa.



L'ange gardien apparaît à sainte Marie de Nivelles et s'entretient avec elle.

Marie eut souvent dans son oraison des extases et des ravissements. On ne pouvait l'entendre parler de Dieu, sans se sentir enflammé d'amour et merveilleusement consolé : « Je sais, dit le Cardinal, que certaines gens se moqueront de ce que je rapporte, mais ceux qui ont reçu de pareilles faveurs me croiront et me comprendront.

Une personne éprouvée, étrangère à la région, mais d'une piété éminente, voulut avoir un entretien avec Marie. Elle reçut tant de consolation de ses paroles et fut tellement pénétrée du feu de la divine charité qu'elle en ressentit les effets tout le reste de ses jours et se trouva singulièrement soulagée dans les peines de sa vie misérable.



Sainte Marie en prière dans sa cellule à Oignies.

(D'après un tableau de Denis van Peteghem.)

Voici un autre fait plus saillant encore. Un incroyant se railait de ses compagnons qui allaient visiter Marie; il se détournait de leur chemin et, insensible, refusait de les accompagner; il consentit seulement à les attendre.

Impatient de ne pas les voir revenir, il se décida à les rejoindre. A peine eut-il aperçu le noble visage de Marie et entendu sa douce voix, que son cœur fut attendri; il fondit en larmes et ne put se résoudre à partir.

La méditation de la passion et de la mort du Sauveur procurait aux saints époux, la force et le courage qui leur firent tout entreprendre pour Dieu et leur prochain. Cette vie vertueuse les rendait cependant méprisables aux yeux des soi-disants grands et sages du monde. Leurs parents même qui cependant paraissaient vertueux, ne leur rendirent plus visite et se moquèrent même d'eux.

Après avoir passé douze ans chez ces malheureux lépreux, Marie décida de les quitter pour aller chercher la tranquillité et la solitude dans une vallée calme, au milieu des bois et des collines boisées, au bord de la Sambre, à Oignies. C'était sa réponse aux exigences de la vie mystique à laquelle Dieu l'appelait.



Tableau de De Crayer (1642)
« Le Christ vient de la couronner »,
détruit dans le bombardement de mai 1940.

Mais au moment de ce pénible départ, une épreuve inattendue vint troubler ce cœur pur et tendre. Sa mère qu'elle n'avait plus vue depuis douze ans, vint la trouver pour la détourner de ses projets. Marie fut très émue de cete visite inattendue. Elle

embrassa sa mère tendrement, lui disant qu'elle l'aimait toujours, mais qu'elle avait pris l'habitude de vivre sans elle.



La châsse (1608) contenant les précieux ossements de sainte Marie.

Châsse en argent massif (1608), fortement endommagée en 1940.

VI. — SA VIE EXEMPLAIRE ET MYSTIQUE A L'ABBAYE D'OIGNIES

Dans l'abbaye de l'ordre de Saint-Augustin, nouvellement bâti, par Gilles de Walcourt en 1187, elle se retira, avec le consentement de son époux, pendant dix ans au milieu des religieuses dont elle fut bientôt l'exemple et la lumière. Là son existence fut plutôt céleste que terrestre. D'après sa biographie, des anges venaient très souvent la consoler dans ses grandes souffrances.

La sainte Vierge, dont elle avait chanté l'Immaculée Conception, vint souvent s'entretenir amicalement avec elle.

VII. — NOBLES VISITEURS

C'est durant sa dernière maladie que plusieurs autorités lui rendirent visite : Mgr Foulques, archevêque de Toulouse; le Cardinal Jacques de Vitry et la Duchesse de Louvain, qui après la mort de son mari entra dans l'ordre des Cîteaux.

L'abbaye où Marie s'était retirée, fut incendiée par Henri II roi de France, en 1554; rebâtie plus tard, elle fut définitivement supprimée en 1793 à la révolution française et un demi-siècle plus tard remplacée par une des plus importantes manufactures de glaces du pays qui porte encore maintenant le nom de Sainte-Marie d'Oignies.



*Ossements de la sainte,
contenus dans la châsse.
Radiographie Dr Stouffs (1913).*

VIII. — SA SAINTE MORT

Malgré ses horribles souffrances, écrit M. l'Abbé Rayée, dans son ouvrage intitulé : *Vie de sainte Marie de Nivelles* 1892, son

visage ne perdit rien de sa sérénité. La mort accomplit son œuvre en séparant l'âme de son enveloppe mortelle, mais elle n'osa imprimer sur ce corps les marques de son passage. Une douceur ineffable, une beauté toute céleste se reflétait sur la figure de la sainte et les rayons qui en émanaient, portaient à la piété toutes les personnes qui la regardaient.



*Vue de l'église SS. Jean et Nicolas, bombardée en 1940,
et démolie pour des raisons d'urbanisme.*

Sainte Marie d'Oignies mourut l'an 1213, le dimanche 23 juin dans sa trente-sixième année, le jour même qu'elle avait prédit.

IX. — SES RELIQUES

Après sa mort, les reliques furent placées dans un cercueil et posées derrière le grand autel de Notre-Dame d'Oignies.

En 1607 Mgr François de Buisseret, évêque de Namur, natif de Nivelles, demanda au pape Paul V l'autorisation d'exhumer le corps de la sainte. A sa grande surprise, il trouva le cercueil consumé par l'humidité, mais les reliques intactes. Il décida alors de déposer le corps de la sainte dans une châsse en argent, la tête et le buste dans un reliquaire, de les placer derrière l'autel de Notre-Dame d'Oignies, à la vénération des fidèles.



Vue de l'église des Recollets, partiellement restaurée (destinée à la paroisse de SS. Jean et Nicolas).

X. — A LA REVOLUTION FRANÇAISE

A la Révolution française en 1793, la châsse fut cachée dans une ferme « Trou des prés » à Falisolle. Une fois l'orage de la persécution dissipé, Grégoire Pierlot, prieur de l'Abbaye d'Oignies fit reprendre la châsse et décida de la transférer à la paroisse de Saint-Nicolas à Nivelles.

XI. — TRANSLATION DES RELIQUES A NIVELLES

Mais lors du transfert en 1817, un conflit surgit entre les habitants d'Aiseau et ceux de la paroisse de Saint-Nicolas de



Vue de la même église au cours de la restauration.

Nivelles. Pour y mettre fin, la châsse fut remise aux paroissiens de Saint-Nicolas à Nivelles, tandis que le reliquaire était cédé à la paroisse d'Aiseau. C'est le 19 février 1821 que la translation et le partage furent faits à Nivelles par acte notarié. Dieu glorifia sa fidèle servante par plusieurs miracles et sa vénération s'étendit de plus en plus en loin.

L'Archevêché de Malines et les évêchés de Tournai et Namur fixèrent sa fête au 23 juin.

Heureuse l'âme qui est conduite par la main divine sur les chemins difficiles de la perfection chrétienne et qui obéissant à la voix de la grâce, soit partout un exemple pour ceux qui cherchent à trouver la route du salut. Telle est cette femme que l'Eglise compte au nombre de ses saintes et qu'elle honore sous le vocable de sainte Marie d'Oignies.

BIBLIOGRAPHIE

1. Cardinal Jacques de VITRY (traduction) né à Cltry-sur-Seine vers la fin du XII^e siècle, d'abord chanoine régulier et curé d'Oignies (diocèse de Liège) reçut le titre d'évêque de Psolémaïs en Terre-Sainte, prêcha en Belgique et en Allemagne la croisade contre les Albigeois, finit par être nommé évêque de Tusculum et cardinal par Grégoire IX. Il mourut à Rome en 1244. Il écrit la *vie de sainte Marie d'Oignies*, dont il fut le biographe et le confesseur. Son *Historia Hierosolymitana* est le récit en 3 livres de ce qu'il a vu de ses propres yeux en Syrie et en Egypte. (Dictionnaire d'histoire et de Géographie Hachette (1884), par M. N. Boullé).
2. Notice historique sur la ville de Nivelles par Lemaire (1848).
3. *Vie des pères et principaux saints* par l'Abbé Godescard (traduit de l'anglais : Butler) 1794, T. V.
4. Trad. française : *Vie Act. S.S. Namur 1719*. J.-P. Lafontaine.
5. Trad. française du manuscrit du XIII^e siècle par le Cardinal de Vitry. E.-H. Pilon 1822 Nivelles.
6. Th. RAYÉE : *Vie de sainte Marie de Nivelles dite d'Oignies*. Nivelles, Guignardée (1893).
7. F. BAIX : *Un double témoignage de J. de Vitry sur sainte Marie d'Oignies* (1950).
8. *Jeu de Sainte-Marie de Nivelles* par M. l'Abbé Stocq 1913.
9. A.S.A.N. T. XVII, n° 70-72 p., 20-21.
10. A.A.S.S. junl IV 657.
11. Dictionnaire Historique et Géographique des communes belges, par Eug. de Seyn (1925).
12. WAUTERS et TARLIER : *Communes belges. Ville de Nivelles, Bruxelles 1862*.

VARIA

LU ET ENTENDU...

NOTES ET TROUVAILLES.

UN PETIT MUSEE DANS UNE GALERIE

La Ville de Bruxelles a accepté la proposition de l'association des commerçants du quartier de Notre-Dame des Neiges d'installer dans la rotonde de la nouvelle galerie du Parlement, le passage couvert reliant la rue de l'Enseignement à la rue de la Croix de Fer, un musée consacré à l'histoire et le folklore local. Dans des vitrines, des documents divers évoqueront quelques aspects de ce quartier, jadis si prospère, du vieux Bruxelles.

NOS HABITATIONS ONT EGLEMENT LEUR HISTOIRE

« La Cité » a fait une enquête au sujet de notre « patrimoine historique ». Sait-on qu'en Belgique il y a encore 400.000 logements construits avant la Révolution de 1830 ? Une maison sur quatre a plus d'un siècle. Un million de travailleurs habitent encore des maisons construites au XIX^e siècle.

100 MARIONNETTES ET 4 SIECLES D'HISTOIRE DE « MONTREURS »

Tel est l'objectif que M. Jean Copin, pharmacien, historien, archéologue et folkloriste bruxellois, s'est imposé à l'occasion de la kermesse annuelle du quartier de Notre Dame au Rouge, le dernier îlot populaire du centre de Bruxelles. L'exposition historique et folklorique qu'il organise chaque année sera cette fois, c'est-à-dire le dernier dimanche du mois d'août, consacrée au règne du théâtre de marionnettes. Une centaine d'acteurs de bois provenant de Bruxelles, Liège, Anvers et Gand, complétés de documents variés, évoqueront dans un grenier d'une vieille bâtisse de la rue d'Anderlecht l'histoire de ce théâtre populaire et les dynasties de « montreurs » qui se sont succédées depuis l'époque espagnole tout aussi bien à Bruxelles qu'en province.

LE THEATRE DE TOONE A LA GRAND-PLACE ?

Les « Amis de Toone », l'association présidée par M. Antoine Demol qui a réussi à sauver le théâ-

ter de Toone VI, le dernier théâtre populaire de marionnettes de Bruxelles, installé dans les caves du Lievekenshoek, au n° 10 de la place de la Chapelle, sont à la recherche d'un nouveau local. En effet, cet immeuble de type « estraminet », situé en plein cœur de la Marolle, sera démolé dans le courant de l'année prochaine afin de faire place à un building. Les « Amis de Toone » qui poursuivent inlassablement leur action en faveur du maintien en vie du théâtre de marionnettes et de la conservation des vieux acteurs de bois ont bien entendu de nombreux projets. Ils pourront compter sur l'appui du Commissariat Général au Tourisme, la Ville de Bruxelles, le Syndicat d'Initiative, la Fédération touristique de la Province de Brabant, de même que le Service des Recherches historiques et folkloriques. Leur premier but reste néanmoins l'occupation d'un nouveau local, même provisoire, en attendant d'avoir eux-mêmes un théâtre-musée. Il se pourrait qu'à l'initiative de MM. Lucien Cooremans, bourgmestre, et Sylvain De Coster, directeur-général de l'Instruction publique, fêtes publiques et Beaux-Arts, le théâtre de Toone VI avec son musée de la marionnette s'installe pendant quelque temps dans les caves, joliment aménagées, du musée communal, la Maison du Roi à la Grand-Place.

25.000 DOCUMENTS HISTORIQUES, ARTISTIQUES ET FOLKLORIQUES DU VIEUX BRUXELLES

La Ville de Bruxelles possède le long du canal de Willebroeck, à front du quai des Usines, une immense réserve archéologique où sont conservés quelque 25.000 vieux documents, des pierres, monuments,

façades, portiques, enseignes, réverbères, clôtures, fontaines, pierres tombales, statues, etc... Tous ces documents ont été sauvés de justesse de la démolition. Les derniers objets qui ont été entreposés dans cette réserve sont les statues en fonte qui décoraient la façade et le toit de la partie sud des anciennes halles de la ville, démolies au profit d'un complexe de parking voisin qui doit être agrandi.

BRUXELLES DECLARE LA GUERRE AUX PIGEONS

A l'instar de la Ville de Paris, l'administration communale de Bruxelles vient de déclarer la guerre aux volatiles nuisibles. Depuis quelques années, de nombreuses colonies de pigeons sans maître nichent dans les encadrements de façades et de toitures d'édifices publics ou monuments historiques. Les déjections de ces volatiles sont d'une composition chimique très nuisible puisqu'elles s'attaquent à la pierre, provoquant ainsi des dégâts énormes aux monuments.

Un nouveau règlement de police a été voté interdisant de déposer ou de jeter sur la voie publique, ainsi qu'aux abords des monuments ou édifices publics, toute matière quelconque destinée à la nourriture des pigeons sans maître. Par ailleurs, l'autorité communale se réserve le droit de procéder à la capture de ces volatiles.

APRES L'HOTEL DE VILLE, LA MAISON DU ROI.

Dans le cadre de sa politique en faveur de la sauvegarde des monuments historiques, la Ville de Bruxelles a décidé de soumettre toutes les façades de la Grand-Place à une opération de nettoyage. C'est ainsi qu'après l'Hôtel de Ville, la façade

de la Maison du Roi doit être lavée. Ce nettoyage, à l'aide de jets d'eau continus, durera six mois.

Une fois lavée, la façade du musée communal présentera un tout autre aspect. Actuellement, on ne voit plus la différence entre la pierre blanche et les éléments, architecturaux en pierre bleue, l'ensemble étant couvert d'une épaisse couche de poussière grasse. A l'avenir, et pendant un certain temps, la Maison du Roi contrastera donc avec la façade de l'Hôtel de Ville toute blanche qui ne comporte que très peu de pierres bleues.

UN MUSEE D'HISTOIRE ET DE SCIENCES NATURELLES A VILLERS-LA-VILLE

Le projet de créer un musée de ce genre à Villers-la-Ville est en passe de se réaliser. Un comité a été constitué dans ce but et le syndicat d'initiative de l'endroit a encouragé l'idée en promettant d'intervenir dans la restauration de l'édifice. Les jardins qui entouraient jadis la pharmacie de l'abbaye seront reconstitués. On y cultivera dans leur milieu naturel toutes les plantes médicinales de la région. Dans un premier emplacement déjà retenu, on prévoit l'implantation de quelque 80 espèces. Toutes ces plantes seront étiquetées et citées dans un catalogue commentant les propriétés médicinales de chacune d'elles.

Ce qui se fera pour les plantes se fera aussi pour les animaux qui y vivront dans leur milieu propre, dans leur « biotope » comme disent les naturalistes. C'est ainsi que dans le parc à créer, les visiteurs pourront découvrir des chevreuils, des renards, des blaireaux, des putois, des belettes, des hermines, des hé-

rissons, des écureuils etc... Il y aura aussi un bassin avec tous les poissons que l'on peut trouver dans le Brabant. Dans le domaine des sciences naturelles, le musée comportera des collections d'insectes, des nids d'oiseaux et de divers animaux empaillés appartenant au groupe local de spéléologie.

Enfin, ce musée qui sera établi dans un bâtiment de l'ancienne abbaye relatara l'histoire mouvementée de celle-ci. (Le Soir.)

UN NOUVEL « ILOT SACRE » A 150 M DE LA GRAND-PLACE

Grâce à un accord intervenu entre la Ville de Bruxelles et une société privée, un « îlot sacré » sera créé rue de la Violette. Ce centre sera à la fois historique, archéologique et folklorique. Toutes les vieilles façades de l'endroit seront restaurées scientifiquement. Sur l'emplacement d'une maison vétuste logique et folklorique. Toutes les et sans caractère on réédifiera la ravissante façade de l'ancien cinéma de la rue Marché aux Poulets qui a dû faire place à une galerie commerciale. Ce document architectural portant le millésime 1577, acquis pour la somme de 50.000 F, a été démonté pierre par pierre.

Selon les plans, tels qu'ils ont été établis jusqu'à présent, on démolira encore le tronçon de la rue des Chapeliers, compris entre la rue de la Violette et la rue du Lombard, afin de permettre au service d'architecture de la Ville d'y reconstruire un autre document archéologique important, les magnifiques arcades de l'ancien jardin des arbalétriers situées jusqu'en 1956 à front de la cour du collège de la rue des Alexiens. Lors de l'élargissement de cette artère, ces arcades avaient été démontées et numérotées pierre par pierre. Elles sont

conservées actuellement dans la réserve archéologique de la Ville.

Cet aménagement, une fois réalisé, complètera donc admirablement les attraits de la « promenade archéologique » que l'administration bruxelloise se propose de créer entre la Tour Anneessens, la place de Dinant, la Vieille Halle au Blé et la Grand-Place. Cette « promenade » dégagera une partie de l'ancienne enceinte de la ville récemment restaurée.

LE « BELLEMOLLEN » D'ESSENE DEVIENDRA CENTRE TOURISTIQUE

Cet aménagement est une initiative privée. Il aura comme centre le Bellemollen, l'un des plus anciens moulins à eau du Brabant et du pays. L'ensemble aura l'aspect d'une « réserve » breughélienne. Le vieux moulin continuera à fonctionner durant toute l'année. Ses deux étangs seront exploités. L'un sera affecté à la pisciculture, l'autre au canotage et aussi en réserve pour cygnes. Ses écuries et dépendances accueillent un centre d'équitation. La ferme du moulin deviendra restaurant qui se spécialisera dans la gastronomie brahançonne. Le vieux four sera exploité comme boulangerie populaire.

Ce projet se distingue donc principalement par son programme de reconstitution historique. Un petit musée groupera mille et un objets se rapportant à l'histoire de la région. L'ensemble des bâtiments sera scientifiquement restauré et constituera un véritable document architectural d'époque, c'est-à-dire un musée vivant.

Son succès touristique est dès à présent assuré si l'on songe à l'attrait que présentera la boulangerie ancienne en pleine activité, où les visiteurs pourront acheter directe-

ment au four les gros pains de campagne de 5 kilos et les gigantesques tartres aux fruits et au sucre, tels que Bruegel les montre dans plusieurs de ses œuvres.

ENFIN UNE SOLUTION POUR LE MAINTIEN « IN SITU » DE LA CHAPELLE DE NASSAU

Tout a dû être recommencé à l'issue de la seconde réunion des experts étrangers. Ceux-ci avaient, en effet, constaté que les plans présentés relatifs au maintien « in situ » de la chapelle de Nassau dans le complexe de l'Albertine ne correspondaient nullement aux directives données.

Les nouveaux plans élaborés par M. Delers sont actuellement soumis pour approbation au Ministre des Travaux publics. Pour la seconde fois, l'architecte a trouvé une formule heureuse. Pour dissimuler les murs de l'ancienne chapelle, qui n'a jamais été un édifice indépendant lorsqu'elle se trouvait à front de l'impasse qui partait de l'ancienne Montagne de la Cour et qui, de ce fait, ne possède pas réellement de façade monumentale, il a prévu un péristyle à hautes colonnes qui fait saillie par rapport aux grandes façades de l'Albertine. Une décision ministérielle peut être attendue très prochainement. Cette dernière solution semble cette fois obtenir l'approbation générale. Plusieurs archéologues, le Fonds Albert Ier et l'administration centrale se sont d'ores et déjà prononcés favorablement à son sujet.

LA COLONNE DU CONGRES, CETTE « INCONNUE »

Tout le monde la connaît mais rares sont ceux qui la connaissent réellement.

Les articles fondamentaux de la constitution belge sont gravés dans le bas-relief en marbre de la base du fût, de même que les armoiries de la Belgique et des 9 provinces avec les noms des 237 membres du Congrès National de 1830-1831. Le monument fut érigé d'après les plans de l'architecte Poelaert entre les années 1850 et 1859. Les statues d'angle symbolisent les quatre libertés constitutionnelles; la liberté d'association, liberté des cultes, liberté de l'enseignement et liberté de la presse. C'est le 11 novembre 1922 que le corps d'un soldat inconnu de la guerre 14-18 fut descendu dans la tombe aménagée entre deux lions de bronze. En 1947, une plaque commémorative 1940-45 fut ajoutée à la dalle sacrée.

ANDERLECHT VA CREER LE MUSEE DU PAYOTTENLAND

Ce nouveau musée en plein air se trouvera près du terminus de la ligne 56, entre le complexe sportif communal, la cure du jour et le futur ring de Bruxelles, dans un site de verdure qui a conservé son caractère agreste de vallée de la Péde. On y trouve des coins délicieusement champêtres, semés de fermettes anciennes telles que Bruegel les a peintes. Toutes ces caractéristiques y seront conservées. L'administration communale y créera une place publique où seront édifiées d'autres maisonnettes campagnardes. L'intérieur de ces fermettes et les abords seront aménagés comme il se doit. Ce sera donc un Bokrijk brabançon miniature.

Ce projet communal sera de longue durée. Sa réalisation nécessitera de nombreuses acquisitions qui seront faites au fur et à mesure des possibilités. Le plan d'implantation

définitif et celui de l'aménagement proprement dit de ce vieux centre villageois du Payottenland sont cependant déjà prêts.

MORT D'UN EMINENT TSIGANOLOGUE

M. Robert Henry, tsiganologue, ancien directeur de zoo, marchand de fauves, historien du cirque, est décédé à Waterloo. Sa bibliothèque comportant un grand nombre d'ouvrages anciens et très rares se rapportant à la vie tsigane, le cirque, les sciences naturelles et la sorcellerie a été vendue aux enchères dans une galerie d'art bruxelloise pour la somme de 100.000 F.

MANNEKEN-PIS REPOSE SUR UNE PIERRE DE 1.800 KILOS

Après l'acte de vandalisme commis sur la fontaine au coin de la rue de l'Étuve et de la rue du Chêne, le service d'architecture de la Ville de Bruxelles a réinstallé le plus vieux bourgeois de la capitale sur un nouveau socle, une pierre bleue de 1.800 kilos, provenant d'une carrière de Snigüies. Ce socle sculpté est une copie exacte de celui qui avait été gravement endommagé par un groupe d'étudiants anversois. La taille de cette pierre, qui pesait au départ quelque 2.800 kilos, a duré cinq semaines. Le travail a été exécuté dans un atelier schaarbeekois.

UNE BRIQUE ESPAGNOLE COUTE 4,75 F A 6 F

Pour restaurer des vieux monuments et édifices anciens, le service d'architecture de la Ville de Bruxelles, dirigé par M. Jean Rombaux, éminent architecte-restaureur, utilise des vieilles briques dites espagnoles qui ont été récupérées

lors de la démolition de maisons anciennes. C'est ainsi qu'on utilise à l'église des Brigittines, où d'importants travaux sont en cours, des briques dont le prix marché est de 4,75 F à 6 F.

A HUYSINGEN, L'AUTOROUTE DE PARIS « SAUTERA » UN SITE ARCHEOLOGIQUE

A la demande de la députation permanente, le Ministre des Travaux publics a décidé que l'autoroute de Paris passera au-dessus d'un site archéologique à Huysingen, près du domaine provincial. Ce sera un pont-viaduc qui enjambrera un ensemble de vestiges qui se trouve précisément sur le tracé de cette route. Celle-ci coupera d'ailleurs une parcelle du domaine située à gauche du parking.

Ce site n'est encore aujourd'hui qu'un champ cultivé qui recouvre les fondations de l'ancienne église d'Huysingen, démolie en 1896, fondations qui recouvrent elles-mêmes les vestiges de l'église primitive datant de l'époque carolingienne, c'est-à-dire la plus ancienne église du Brabant. De nombreux éléments de ce document ont été retrouvés l'année dernière au cours de fouilles réalisées sous la direction de M. Mertens de l'Institut national du Patrimoine Artistique et professeur à l'université de Louvain, et M. Bal, ingénieur-agronome et directeur du domaine provincial. Grâce à leurs relevés détaillés, une équipe de spécialistes du service technique provincial, dirigée par M. Victor Martiny, architecte principal, va dégager prochainement cet ensemble et poursuivre les fouilles.

L'emplacement de cette ancienne église deviendra musée en plein air.

une sorte d'abbaye des dunes en plus petit format.

UN VILLAGE TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE AVEC CENTRE D'ART POPULAIRE A WOLUWE-ST-LAMBERT

On réédifie actuellement à Woluwe-St-Lambert, sur un monticule dominant la vallée de la Woluwe, en bordure du nouveau boulevard du même nom, un moulin à vent en bois. Ce moulin, entièrement équipé comme jadis en vue de tourner et de moudre, se dressait naguère à Esplechin près de Tournai. Si cette reconstruction mérite une attention toute particulière, c'est que cette initiative très louable de l'administration communale sera bientôt suivie par d'autres travaux encore. En effet, la commune, sur proposition de M. Pierre Jonnart, échevin de l'instruction publique et des beaux-arts, y créera, dans un avenir relativement proche, tout un village ancien, évoquant l'un des petits centres ruraux typiques de la vallée de la Woluwe.

Cet aménagement nécessitera plusieurs années de travail. Dès à présent, la commune procède, au fur et à mesure que les possibilités se présentent, à l'acquisition de vieilles maisonnettes et fermettes destinées à être démolies. Celles-ci seront reconstruites et équipées comme jadis afin d'être affectées en musée ou ateliers pour métiers d'art. Tout comme à Bokrijk, ces maisonnettes seront habitées en saison touristique. Des métiers d'art y seront en activité.

Ce village ancien de la vallée de la Woluwe s'étendra au pied du nouveau moulin entre plusieurs fermes historiques que la commune compte acquérir ou dont elle est déjà propriétaire.

LE LIVRE DES MOULINS BRABANÇONS

Le Service de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant agissant en association intime avec la Fédération touristique du Brabant a entrepris une étude approfondie axée sur les moulins à eau et à vent ayant vu le jour sous le ciel brabançon et examinés sous l'angle historique, anecdotique et touristique.

Ce travail titanesque, qui n'a pas la prétention d'être parfait, a nécessité de longs mois de patientes recherches et de laborieuses compilations complétées d'enquêtes faites sur le terrain même. Le fruit de ces investigations a été condensé dans un magnifique ouvrage, fort de quelque 330 pages richement et éclectiquement illustrées, d'un format de poche très commode, rehaussé d'une carte en couleurs du Brabant permettant de repérer aisément la position exacte de tous les moulins encore debout.

Ce volume exceptionnel, original et inédit dans sa conception comme dans sa tenue est mis en vente, en nos bureaux, 4, rue Saint-Jean, au prix dérisoire de 50,— F ramené à 40,— à l'intention de nos abonnés. A l'amateur d'histoire locale, au promeneur des dimanches comme au collectionneur averti, nous en recommandons chaudement l'acquisition.